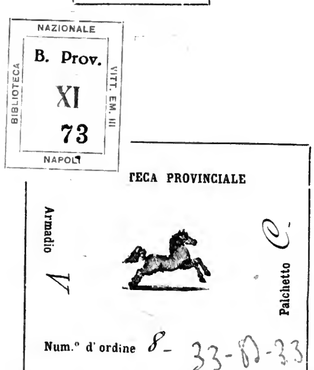



FONDO PIZZOFALCONE


NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
XI
73
VITT. EM. III
NAPOLI
TECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

HISTOIRE

DU REGNE

DE PHILIPPE III,

ROI D'ESPAGNE.

De l'Imprimerie D'ANT. BERAUD, rue Mazarine, N°. 20.

HISTOIRE

DU REGNE

DE PHILIPPE III,

ROI DESPAGNE,

PAR ROBERT WATSON, Docteur en Droit,

Principal du Collége réuni à l'Université de Saint-André;

CONTINUÉE PAR

GUILLAUME TOMSON, Docteur en Droit.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR L.-J.-A. BONNET.

TOME SECOND,

Contenant les Livres IV, V et VI.

A PARIS,

Chez CERIOUX aîné, Libraire, Quai Voltaire N° 17;
H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTIPE, rue des Petits-Augustins N° 15;
ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Haute-Feuille N° 23.

1809.

ERRATA DU SECOND VOLUME

Pag. 11, lig. 15, en, *lisez* n'en.
— 17, l. 14, les Maures qui habitaient cette partie des Espagnes, *lisez* les Maures Valençois.
— 54, addition marginale, son effet, *lisez* ses effets.
— 71, l. 27, résidaient, *lisez* qui résidaient.
— 77, l. 24, oumission, *lisez* soumission.
— 103, l. 13, du, *lisez* de.
— 108, l. 8 (note), de, *lisez* du.
— 126 dernière l. (note), Chamberayne, *lisez* Chamberlayne.
— 138, (note), titoladi, *lisez* titolati.
— 144, l. 8, de *lisez* du.
— 171, l. 5, dépendant *lisez* dépendans.
— 212, l. 2, ses situations, *lisez* des situations.
— 222, l. 22., sur cette rivière, *lisez* de l'autre côté de cette rivière.
— 223, l. 18, convainou, *lisez* convaincue.
— 226, l. 20, Douvre, *lisez* Louvre.
— 236, l. 1, (note), la, *lisez* le. Lig. 2, hist. *lisez* apud hist.
— 250, l. 26, leur, *lisez* leurs.
— 280, l. 2, et, *lisez* en.
— 302, l. 14, Benavento, *lisez* Benevento.
— 328, 1re. note, de Thuanus, préface, *lisez* Thuani prefatio.
— 339, l. 1, (note), Everhard, *lisez* Everhardi.
— 340, l. 7, des plus, *lisez* des autres plus.
— 346, l. 19, Mansveldt, *lisez* Mansfeldt et de même partout où vous rencontrerez ce nom.
— 371, l. 1, Princes des alliés, *lisez* Princes alliés.
— 382, l. 1, (note), tre, *lisez* tiré.
— 383, l. 21, Glogaw, *lisez* Glosgaw.
— 394, l. 3, de plus, *lisez* du plus.
— 403, l. 19, dont, *lisez* doute.
— 415, l. 10, prête, *lisez* prêt.
— 427, l. 26, intérêt, *lisez* intérets.
— 428, l. 27, déplorables, *lisez* déplorable.

HISTOIRE

DU RÈGNE

DE PHILIPPE III,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Précis historique sur les Maures ; — Leur caractère. — Persécutions exercées envers eux par les Espagnols. — Tyrannie du roi Ferdinand, réprimée par les Cortès. — Causes de l'attachement des Maures à la Religion mahométane. — Mémoires au roi d'Espagne contre cette portion de ses sujets. — Effet du raisonnement de Ribera, Patriarche d'Autriche et Archevêque de Valence, sur l'esprit de ce Prince. — Remontrances des barons de Valence, contre l'expulsion des

Maures ; — Leur effet. — Expulsion de ces industrieux manufacturiers et précieux agriculteurs. — Itératives remontrances des mêmes barons de Valence contre cette expulsion. — Les Maures fermement décidés à se défendre eux-mêmes. — Humanité des barons de Valence. — Triste destinée des Maures.

1609. LA Nation Espagnole, si l'on en excepte les Puissances barbaresques, vivait maintenant en paix avec tous les Peuples du Monde. Il était donc tout naturel de penser que Philippe et ses Ministres s'empresseraient de profiter des premiers momens d'une pacification attendue depuis si long-tems, pour fermer les plaies profondes que la Monarchie avait reçues par la longue guerre qu'elle venait de soutenir. Mais ce Prince et son Conseil, incapables de se pénétrer des principes d'un bon Gouvernement, et bigots toujours ardens à propager la Superstition catholique, ne surent point user avec prudence de la tranquillité qu'ils venaient de recouvrer, pour réparer tant de maux. Bien loin de là, ils s'engagèrent dans une nou-

velle entreprise, dont les succès, quoiqu'infiniment plus heureux que tous les efforts qu'ils avaient tentés précédemment afin de soumettre les Provinces-Unies, n'en entraînaient pas moins les conséquences les plus désastreuses pour la prospérité nationale. Depuis plus d'un demi-siècle, les armes espagnoles, tournées contre les Puissances de l'Europe, n'avaient toujours éprouvé que des revers, et toutes les classes de citoyens sentaient la nécessité de mettre un terme à la guerre. Nonobstant ce sentiment unanime, à peine Philippe eut-il rempli le vœu de ses peuples, qu'il résolut de chasser du sein des Espagnes près d'un million des plus industrieux habitans, qui y entretenaient l'abondance et les arts.

1609.

Précis historique sur les Maures.

Les Maures vivaient en Espagne depuis plus de huit cents ans; et toujours, depuis tant de siècles, ils avaient continué à faire un peuple séparé, distingué des Espagnols par leur langue, leur caractère, leurs mœurs et leur religion. La génération actuelle descendait de ces guerriers fanatiques qui, débordés des déserts de l'Arabie, portaient leur farouche ambition à forcer le genre humain d'embrasser le Mahométisme. Ils avaient inondé comme un torrent l'Asie et l'Afrique, soumis au pouvoir

1609. de leurs Califes la Perse, la Syrie, la Palestine et l'Egypte; et longeant les bords de la Méditerranée, poussé leurs conquêtes jusqu'au détroit de Gibraltar. Des côtes d'Afrique, ils s'étaient répandus en Espagne, d'où, en moins de deux années, ils avaient chassé des parties sans défense et les plus fertiles de ce royaume, tous les Chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Asturies et dans les autres Provinces septentrionales.

Trois cents ans auparavant, l'Espagne était devenue la proie des Goths. Ces barbares, comme on devait l'attendre d'hommes plongés dans une extrême ignorance, avaient aveuglément adopté la Religion des premiers habitans, dont ils s'étaient rendu pareillement la langue si familière; qu'il fut impossible de pouvoir distinguer pendant très-long-tems les vainqueurs des vaincus. Cette langue était un dialecte corrompu, formé de la langue romaine avec la langue gothique, que l'on parle toujours dans le Royaume de Castille; et ils professaient le Christianisme mêlé des superstitions de l'Eglise de Rome. Ils abhorraient sur tout la Religion de leurs usurpateurs; et comme ils étaient en même tems très-attachés à celle qu'ils avaient embrassée, presque tous,

plutôt que de se rendre coupables du crime 1609.
d'apostasie, préférèrent d'abandonner les fertiles provinces qu'ils avaient si long-tems habitées, pour se retirer avec leurs femmes et leurs enfans dans ces parties incultes du Royaume qui leur promettaient, au milieu des antres et des rochers, le libre et paisible exercice de leur culte et de leur liberté.

Les Maures établirent en même tems leur domination en Portugal, dans la plus grande partie des Royaumes de Castille, de Murcie, de Valence, de Grenade, et dans la belle et fertile province d'Andalousie. Leurs Rois choisirent Cordoue pour siége de l'empire; et comme, chaque année, des nuées de ces barbares fondaient d'Afrique en Espagne, ils devinrent en peu de tems si redoutables, que les Chrétiens perdirent tout espoir de recouvrer leurs antiques possessions.

Mais, un demi-siècle après cette conquête, ces mêmes Chrétiens, excités et conduits par Pelage et d'autres descendans de leurs anciens Rois, commencèrent une guerre d'excursion. Ils donnèrent, en toute occasion, les preuves les plus signalées d'un courage héroïque. Mais ce ne fut qu'après de longues tentatives, et lorsque les circonstances eurent rendu la lutte

1609. moins inégale, que leurs efforts furent couronnés d'un plein succès.

Leur caractere. Les Maures, naturellement adonnés à la mollesse et aux plaisirs, n'étaient plus animés de cet esprit guerrier qu'ils avaient anciennement puisé dans l'esprit de leur Religion sanguinaire. Leurs Rois, plongés dans un luxe honteux, étaient des hommes faibles, à qui les Vice-Rois, dès les premiers tems de leur création, refusèrent toujours une obéissance absolue. Tout au contraire, ces Vice-Rois, étayés de l'immense pouvoir que leur déléguaient les souverains dont ils relevaient, selon la coutume établie en Orient, foulèrent aux pieds leur serment de fidélité, prirent eux-mêmes le titre de Rois, et firent de leurs gouvernemens autant d'Etats séparés et indépendans. Souvent aussi ils se déclarèrent la guerre, ou la portèrent chez le Roi de Cordoue, contre qui ils avaient levé l'étendard de la révolte. Ainsi, ces horribles divisions, diminuant insensiblement le nombre de ces barbares, les empêchèrent le plus souvent d'agir de concert contre l'ennemi commun.

Cependant, il s'écoula un tems considérable avant que les Chrétiens pussent se relever des pertes qu'ils avaient faites, parce qu'ils s'é-

taient partagés en une infinité de petits Etats qui n'avaient entr'eux aucune communication; et, pendant un grand nombre d'années, leurs funestes discordes, jointes à l'extrême éloignement où ils étaient les uns des autres, leur firent éprouver, comme aux Maures, des difficultés insurmontables pour établir une parfaite harmonie dans leur système de conduite. Mais enfin plusieurs de ces petites Souverainetés s'étant réunies sous un seul chef (1), les Chrétiens poussèrent la guerre avec tant de vigueur, que les Maures, culbutés dans les chocs sans nombre qu'ils eurent à soutenir depuis cette réunion, et chassés de presque tout le pays ouvert qu'ils avaient si long-tems possédé, durent craindre avec beaucoup de raison d'être incessamment accablés sous la supériorité de bravoure d'un ennemi, dont les forces se multipliaient de jour en jour, s'ils ne se hâtaient de corriger promptement les vices de leur gouvernement, ou de mettre un frein à la dissolution de leurs mœurs, d'où découlaient tant de maux. 1609.

Leur chute fut long-tems retardée par la

(1) Sous Sancho en 1035. — Mariana, lib. VIII.

1609 folie des Chrétiens, que trop souvent le manque d'harmonie accabla de malheurs comme les Maures. Loin de profiter de l'exemple terrible que devait imprimer dans le fond de leur ame les fautes et les revers de ces barbares, ils étaient presque toujours en guerre les uns contre les autres, et semblaient souvent être aussi acharnés à leur propre destruction qu'à celle de l'ennemi commun. Souvent même de leurs conquêtes réciproques se formaient des États considérables, dont les Souverains, s'ils eussent été des Princes sages, eussent complètement détruit les Maures. Mais, à peine ces états étaient-ils créés, que la fatale coutume, constamment suivie par les rois de les partager entre leurs enfans, entraîna leur prompte dissolution. Cette coutume, dont l'histoire d'Espagne n'offre que trop d'exemples, fut à différentes époques une source féconde de mésintelligences et d'animosités. Les conséquences qui en résultèrent furent aussi funestes aux peuples qu'aux familles des Rois, et les tinrent pendant une longue suite d'années dans l'impossibilité d'agir offensivement contre les Infidèles.

Néanmoins, leurs efforts furent dirigés avec plus de vigueur, et suivis de plus de succès que ceux des Maures; et, avant la fin du

treizième siécle, ils étaient en possession des 1609.
royaumes de Castille, de Navarre, d'Aragon, de Murcie et de Valence. Cependant, les torches de la guerre civile se rallumèrent encore à diverses reprises avec la même fureur que dans les tems précédens; et chaque année, pour ainsi dire, offrait en Espagne, tant dans les parties soumises au Christianisme, que dans celles asservies au culte de Mahomet, le hideux tableau de scènes sanguinaires, ou de campagnes dévastées. Mais, vers la fin du quinziéme siècle, le mariage de Ferdinand avec Isabelle ayant réuni la couronne de Castille à celle d'Aragon, cet événement assura aux Chrétiens la tranquillité intérieure et leur donna une supériorité décidée sur leurs anciens ennemis.

A cette époque, le seul royaume qui restât à conquérir sur les Maures était celui de Grenade, qui renfermait dans son sein plusieurs des plus fortes villes d'Espagne, avec une grande étendue de pays d'une extrême fertilité. La situation avantageuse de quelques-unes de ces principales villes sur les bords de la mer, donnait aux amis des Maures la facilité de leur faire passer d'Afrique des secours de toute espèce; et Ferdinand ambitionnait par dessus toutes

1609. choses de leur enlever une possession si avantageuse.

Ce Prince artificieux manquait rarement de prétextes pour colorer ses entreprises ambitieuses ; et la conjoncture qui se présentait était unique pour remplir un si vaste dessein. Deux compétiteurs à la couronne de Grenade, Albohardill et son neveu Boabdilla, se disputaient alors ce beau royaume ; ils le dévastaient par le fer et par le feu, et satisfaisaient souvent leur vengeance dans leur propre sang.

Ferdinand se garda bien de laisser échapper une occasion si favorable. Il conclut d'abord une alliance avec le neveu contre l'oncle, sous prétexte de laquelle il fit la guerre à ce dernier et le dépouilla de ses états. Bientôt après, tournant ses armes contre son allié même, il prit la ville de Grenade (1) avec toutes les autres places fortifiées ; et tout en affectant de traiter encore Boabdilla avec des égards infinis, il eut l'adresse de le forcer d'abandonner immédiatement son trône, et de se retirer en Afrique.

Ferdinand fit preuve des plus grands talens

(1) En 1492.

et de la ruse la plus consommée dans la continuation de la guerre. Cependant, malgré tout son art, il ne put empêcher qu'elle ne se prolongeât pendant dix années ; et d'après les difficultés qu'il rencontra dans ses opérations militaires contre des Barbares si affaiblis par leurs divisions intestines, il est probable qu'il n'eût jamais pu les asservir entièrement, s'ils eussent réuni toutes leurs forces pour repousser ses attaques. Leurs Rois avaient, pour ainsi dire, perdu toute leur affection par leurs extravagances et leurs débordemens. Entraînés par un motif si déterminant, ces peuples ressentirent moins de répugnance qu'ils en eussent éprouvé, pour retirer à leurs anciens Souverains le serment de fidélité qu'ils leur avaient prêté, et le transporter entre les mains de Ferdinand. Mais, avant de se soumettre, ils exigèrent de ce Prince, qui se garda bien de les refuser, des conditions qui leur assurassent à peu près sous ses lois la même protection et les mêmes privilèges dont jouissaient ses autres sujets. 1609.

Une de ces conditions portait qu'ils exerceraient librement leur culte religieux ; et que, pendant les sept premières années après la conquête, ils seraient à l'abri de toute inquié-

1609. tude sur ce point. Néanmoins, Ferdinand s'imaginait qu'après l'abolition de leur gouvernement, les Maures seraient aisément convertis à la Foi chrétienne. Mais convaincu que les instructions des Ecclésiastiques n'avaient point rempli le but qu'il s'était proposé à cet égard, il résolut, nonobstant sa promesse confirmée par serment, d'employer plutôt la violence, que de permettre plus longtems à un si grand nombre de ses sujets l'exercice d'une fausse Religion.

Ce Monarque fit choix, pour exécuter ce dessein, du célèbre Ximenès, Archevêque de Tolède, qui se rendit par son ordre à Grenade, avec plein pouvoir de prendre toutes les mesures qu'il croirait propres à faire réussir ses vues. Ximenès combla d'abord de caresses et de présens quelques-uns des chefs des Maures, dont plusieurs, à force de persuasions, se soumirent à recevoir le Baptême. Mais, comme cette voie ne donnait que très-peu de prosélytes, l'impatience et la sévérité naturelles à la trempe de caractère de ce Prélat le portèrent à recourir aux moyens les plus prompts et les plus odieux. Il fit donc jeter dans les prisons, dans les cachots, et traiter, comme s'ils eussent été cou-

Les Maures persécutés par les Espagnols.

pables des crimes les plus atroces, les chefs des Maures qui refusèrent d'ambrasser le Christianisme. 1609.

Le peuple, irrité de la conduite barbare de ce Prélat, prit les armes, investit son palais, et demanda que ses chefs lui fussent rendus à l'instant : mais, comme il n'avait point de généraux pour diriger ses opérations, il fut aussitôt dispersé par le comte de Tendilla, gouverneur de la citadelle. Bientôt, sur l'avis de Ximenès, Ferdinand fit passer à Grenade des Juges qui déclarèrent ce peuple coupable de rebellion envers son Gouvernement; et quoiqu'une petite partie seulement des habitans se fût insurgée, tous furent enveloppés dans la révolte, et condamnés à mort. Ferdinand, avec son armée, était prêt à mettre la sentence à exécution; mais leur ayant offert le pardon, s'ils voulaient suivre la Religion chrétienne, plus de cinquante mille Maures, tous citoyens de la ville de Grenade, se soumirent à être baptisés.

Les habitans du pays furent traités avec la même rigueur, car ils s'étaient égalcment mis en état de défense en apprenant ce qui se passait à Grenade. Le comte de Tendilla marcha contr'eux avec une armée toute com-

1609. posée de vieilles troupes ; et, pour les intimider, ce général passa au fil de l'épée tout ce qui se trouva dans une de leurs villes, hommes, femmes et enfans. Toujours néanmoins les Maures réfusèrent-ils de mettre bas les armes, jusqu'à ce que Ferdinand luimême, à la tête d'une armée considérable, après avoir pris toutes leurs places fortes, eut réduit en majeure partie les uns à racheter leurs vies aux dépens de leur Religion, et relégué les autres en Barbarie, moyennant une rançon de dix dollars par tête, payée d'avance.

Dès ce tems-là les Espagnols considérèrent les Maures de Grenade comme Chrétiens, quoiqu'on dût supposer difficilement qu'aucun d'eux fût sincèrement converti à la Foi chrétienne. On les nomma *nouveaux Chrétiens*, pour les distinguer des Espagnols, qu'on appelait *vieux Chrétiens*. On les exclut aussi de tout emploi dans l'Eglise ou dans l'Etat. Mais, en toute occasion où l'on découvrit leur attachement au Mahométisme, l'Inquisition les traita comme des apostats ; et, chaque année, un grand nombre de ces malheureux, condamnés par ce tribunal sanguinaire, furent impitoyablement livrés aux flammes.

Ce traitement, aussi impolitique qu'anti- 1609.
chrétien, ne donna que plus de force, et ne servit qu'à confirmer de plus en plus les Maures dans leurs préjugés contre la Religion catholique et le Gouvernement espagnol. Cependant, leur trop juste haine se bornait à de simples murmures; car à peine est-il question des Maures de Grenade dans l'histoire d'Espagne jusqu'au règne de Philippe II, époque où, comme on l'a déjà rapporté, les vains efforts qu'ils tentèrent pour sauver leur liberté des atteintes d'une nouvelle oppression, firent transplanter la plus grande partie de ces innombrables victimes de leur croyance dans le Royaume de Castille, et le reste dans les provinces intérieures.

Sans doute, Philippe eut traité les Maures du Royaume de Valence avec la rigueur exercée précédemment envers les Maures du Royaume de Grenade, si l'expérience des dangers courus par Ferdinand pour soumettre ces derniers, et les dépenses occasionnées pour river leurs fers, ne l'eussent détourné d'un si monstrueux dessein. Jacques I, Roi d'Aragon, qui avait conquis sur ces Musulmans le Royaume de Valence avant le milieu du treizième Siècle, brûlait de les convertir à la

1607. Foi Chrétienne. Il établit dans cette vue des Ecoles, pour faciliter aux Ecclésiastiques l'étude de l'Arabe, à laquelle se livrèrent plusieurs Dominicains et d'autres Moines qui, jaloux de seconder efficacement la volonté de ce Prince, s'introduisirent, comme Missionnaires, parmi les Maures. Néanmoins, soit difficulté de parler assez couramment leur langue pour les instruire des Dogmes de la Foi; soit manque de patience pour remplir une tâche aussi pénible que celle de combattre avec succès les préjugés religieux d'hommes si fortement endurcis dans la plus absurde bigoterie, ils ne tardèrent pas à les représenter comme des Infidèles obstinés, dont il était inutile d'espérer la conversion par la lumière. Ils avancèrent même que déjà des miracles s'étaient vainement opérés en leur présence, et qu'il ne restait plus que la voie de la contrainte pour leur faire embrasser le Christianisme.

A l'instigation de ces mêmes Ecclésiastiques, Clément IV voulait que Jacques chassât les Maures de ses Etats, s'ils refusaient de se convertir; et ce Prince eut suivi, sans balancer, le conseil de ce chef de l'Eglise Catholique, s'il eût pu ranger les Cortès à son avis. Mais, d'après la libre constitution du gouvernement

d'Aragon, dont Valence faisait alors partie, 1609.
le consentement des Cortès était indispensable ; et, tout disposés que fussent le Clergé et le Peuple à servir l'intolérance de leur superstitieux Monarque, les Barons, qui prévirent la ruine de leurs domaines, si l'expulsion des Maures, leurs vassaux, avait lieu, s'opposèrent à cette destructive mesure avec une fermeté si persévérante, que Jacques se vit obligé de l'abandonner sans retour.

Tyrannie du roi Ferdinand, réprimée par les Cortès.

De cette époque à la conquête du royaume de Grenade par Ferdinand, près de deux siècles s'étaient écoulés ; et, pendant tout ce tems, les Maures qui habitaient cette partie des Espagnes avaient constamment joui du libre exercice de leur Religion : mais les horribles persécutions, exercées sur ces malheureux Musulmans par ce même Ferdinand, firent craindre aux Barons, quand ils en eurent connaissance, que ce Prince cruel ne fît peser une semblable tyrannie sur leurs vassaux établis dans le Royaume de Valence. Pour prévenir un événement aussi désastreux, ils requirent et obtinrent de ce Souverain, non sans une extrême difficulté, son assentiment à une loi passée dans l'assemblée des Cortès en 1510, où il était déclaré en termes formels,

1609. qu'aucun Maure établi dans ce royaume ne pourrait en être chassé, ni forcé d'embrasser la Religion chrétienne.

Les Barons ne s'en tinrent même pas à cette précaution; et, pour empêcher la Cour ou le Clergé de reproduire ce détestable projet dans aucun règne à venir, ils résolurent de faire de cette loi un des articles du serment que prêteraient, dans la forme suivante, leurs Rois, en montant au trône :

1°. *De ne jamais tenter, sous quelque prétexte que ce pût être, d'expulser les Maures du Royaume de Valence ;*

2°. *De ne jamais employer la force pour leur faire embrasser la Religion Chrétienne ;*

3°. *De ne jamais entreprendre directement ou indirectement de se procurer une dispense de ce serment, ni même de l'accepter dans le cas où elle leur serait offerte.*

Peu d'années après, Charles-Quint prêta ce serment à son avénement à la couronne; et les Barons paraissaient n'avoir à craindre dans la suite aucune espèce d'oppression pour leurs vassaux. Mais ils éprouvèrent bientôt que toutes les précautions humaines, quelque sages qu'elles soient, viennent échouer contre

les vicissitudes de la fortune. En 1520, une guerre sanglante s'alluma entre les Communes et la Noblesse du Royaume de Valence. Les Communes animées en partie, peut-être, par un fanatisme religieux, mais principalement par le désir de se venger des Nobles, publièrent un manifeste, par lequel il était ordonné à tous les Maures d'embrasser sans délai la Religion catholique, sous peine de mort. Les Nobles étaient alors dans l'impossibilité de les protéger contre leurs ennemis; et comme les Maures connaissaient à fond l'intolérantisme des Communes, ils savaient que toute remontrance sur ce sujet deviendrait inutile. Presque tous consentirent donc à être baptisés sans délai, dans l'espérance que, quand la tranquillité serait rétablie, Charles-Quint ne tirerait aucun avantage d'un acte reconnu pour leur avoir été arraché par l'effet de la violence et de la nullité des lois. 1609.

Mais à peine les troubles civils furent-il appaisés, que Charles convoqua une assemblée du Clergé, pour examiner la validité du Baptême auquel les Maures avaient été obligés de se soumettre. Cette assemblée décida que, quoiqu'on n'eût pas dû forcer ces infidèles à recevoir ce Sacrement, il ne leur imprimait pas

1609. moins un caractère indélébile qui ne pouvait que les faire considérer comme autant de Chrétiens; qu'en conséquence, tous ceux qui se rendraient coupables d'apostasie, devaient subir sans pitié la peine prononcée par les lois contre l'énormité de ce crime. Elle déclara de plus que, conformément à la teneur du décret, les Maures ne pouvaient blasphêmer le nom de Dieu, ni faire éclater le moindre mépris pour la profession de *Chrétien.*

Les Maures, dont le cœur brûlait du plus sincère attachement pour la Religion de Mahomet, comprirent aisément que, par ce décret, ils allaient ressortir de la Justice de l'Inquisition. Pour se soustraire à la cruauté de ce barbare tribunal, ils imaginèrent un subterfuge, dont presque tous se servirent, en affirmant qu'ils n'avaient point été baptisés; et, comme dans la confusion inséparable des discordes civiles, on n'avait point tenu de registres qui constatassent leur baptême, il fut impossible, dans beaucoup de cas, de les convaincre de mensonge.

Les Ecclésiastiques ne manquèrent pas d'informer l'Empereur de cette nouvelle résistance des Maures vers le tems précisément où le Pape Clément VII adressait à ce Prince une dispense

du serment qu'il avait prêté, lors de son couronnement au sujet de la liberté de leur culte (1). Indépendamment de cette circonstance, l'extinction de la dernière révolte étouffée par l'adroite politique de Charles, venait de lui donner une excessive augmentation de pouvoir qui anéantissait, pour ainsi dire, l'autorité des Nobles. Délivré donc, d'un côté, de toute espèce d'opposition de la part des Barons du Royaume de Valence, et de l'autre, de ses scrupules religieux par la dispense de son serment, il enjoignit d'abord (2) au Clergé de s'occuper sans relâche d'éclairer les Maures dans la Foi chrétienne; et ensuite aux Barons, de requérir de leurs vassaux l'attention la plus suivie aux instructions qui pourraient leur être données. L'année suivante, il ordonna aux Maures qui niaient d'avoir été baptisés, de se soumettre sans délai à ce rite initiatoire, ou de sortir d'Espagne, sous peine d'une servitude perpétuelle. 1609.

Les Maures de Pianaguazil rejettèrent cette alternative et coururent aux armes. Mais leur résistance fut inutile; et l'on comptait à peine

(1) Vide Geddes.
(2) En 1525.

1609. en 1526, dans toutes les Espagnes, un seul Maure qui ne se fût pas soumis au rite baptismal.

Cependant, il était absurde d'espérer la conversion sincère à la Foi chrétienne de la part d'un grand nombre de ces Musulmans. Aussi, comme il est impossible que des hommes qui agissent de concert sous de faux dehors puissent jamais bien cacher leurs véritables sentimens, l'histoire d'Espagne, pendant le règne de Charles et celui de son successeur est-elle remplie de plaintes contre l'infidélité des Maures dans la pratique des devoirs imposés par le Christianisme (1). Quoi qu'il en soit, on tint à Madrid de fréquens conseils pour imaginer les moyens les plus propres à effectuer leur conversion. A cet effet, le gouvernement réitéra souvent au Clergé l'ordre formel d'instruire à fond les Maures des préceptes de la Foi ; et, chaque année, l'Inquisition exerçait ses fureurs accoutumées envers un nombre infini de ces malheureux.

Mais ces mesures rigoureuses ne rendaient

(1) Le lecteur voudra bien se rappeler qu'il n'est question ici que des Maures de Valence.

les Maures que plus zélés pour la Superstition mahométane ; et rien ne pouvait les détacher de leurs mœurs et de leurs usages antiques. 1609.

Cela ne paraîtra point surprenant, s'il est vrai que plus une Religion est absurde, plus ordinairement les hommes y demeurent attachés ; car n'étant point accoutumés à se servir de leur raison en matière d'opinions religieuses, ils sont incapables d'être convaincus par la raison. Mais, indépendamment de cette considération, d'autres motifs concouraient à rendre invincible l'obstination des Maures dans leur attachement au Mahométisme ; et ils s'énorgueillissaient sur tout de suivre une Religion qui était la religion de tous ces empires fameux fondés par leurs ancêtres.

Causes de l'attachement des Maures à la Religion Mahometane.

D'après des maximes si profondément gravées au fond de leur ame, les Maures ne pouvaient se résoudre à abandonner tout-à-fait une Religion qu'ils s'attendaient à professer librement plutôt ou plus tard, par l'espérance qu'ils entretenaient depuis long-tems d'être un jour délivrés du joug de la maison de Charles-Quint par les Turcs et les autres Peuples attachés à la doctrine de Mahomet. L'inimitié dont ils avaient hérité de leurs pères contre les Espagnols, fortifiée pendant plusieurs siècles par

1609. d'éternelles guerres, s'était pour jamais enracinée dans leur cœur, depuis qu'ils avaient été conquis par ces barbares, toujours ardens à déployer sur eux une révoltante sévérité. D'un autre côté, leur aversion pour le Culte catholique acquérait des nouvelles forces à la vue des images, dont l'admission dans ce même culte lui donnait tant de ressemblance avec tous les genres d'Idolâtrie contre lesquels les Mahométans nourrissaient une haine irréconciliable. Si, indépendamment de ces considérations, on réfléchit sur le peu de lumières acquises par les Ministres des Autels, pour instruire les Maures des vrais principes de la Chrétienté ; si l'on porte une égale attention sur l'antipathie qui sans exception, pour ainsi dire, éloignait ces derniers des Espagnols dans les villes, les villages et les districts où ils avaient fixé leur résidence, où ils vivaient isolés et communiquaient difficilement avec d'autres que ceux de leur croyance, habitués, comme eux, à parler la même langue, dont les Ecclésiastiques conservaient, ainsi que le Peuple, une profonde ignorance, on sera moins surpris alors, en pesant toutes ces causes dans la balance de la sévère équité, de la conversion d'un si petit nombre de ces Mahométans à la Foi chrétienne.

Il est à remarquer en même tems que la perspective d'une trahison des Maures, devait occasionner les plus vives alarmes aux Monarques Espagnols. En effet, ils ne pouvaient espérer de gagner, sans une extrême difficulté, les affections d'un Peuple qui différait si fort d'eux-mêmes et de leurs autres sujets sur des matières considérées avec raison comme très-importantes et très-essentielles. Depuis un grand nombre d'années, ces Princes comptaient pour leurs ennemis les plus invétérés les Turcs et les Barbaresques. Or, il devenait impossible à tout homme doué de quelque sens commun, de douter raisonnablement que, dans le cas d'une invasion de la part de ces Puissances, les Maures balançassent un instant à faire descendre du trône leurs maîtres actuels, pour y placer d'autres potentats élevés, comme eux, dans la même Religion, et, comme eux, attachés aux mêmes mœurs et aux mêmes usages. 1609.

Une saine politique exigeait donc de la part des Rois d'Espagne les dispositions les plus sages et les plus habilement dirigées pour opérer la prompte conversion des Maures leurs sujets, qui persévéraient avec tant d'opiniâtreté dans l'exercice du culte de Mahomet. A la vérité,

1609. tout semble prouver que ces Princes suivirent constamment avec l'attention la plus réfléchie une affaire si épineuse, dont dépendait absolument leur salut. On a déjà vu qu'ils avaient établi des Ecoles pour l'enseignement de la langue arabe. Ils avaient sur tout recommandé au Clergé, chargé spécialement de l'instruction des Maures, de redoubler de zèle pour leur dessiller les yeux, et les éclairer du Flambeau de la Foi. Les Edits émanés du trône sur ce point capital, avaient été appuyés en différens tems par des Brefs des souverains Pontifes ; et, afin d'encourager des hommes doués de grandes lumières et d'un zèle apostolique à se dévouer entièrement à cette importante et pénible mission, ils avaient augmenté le nombre des cures dans toutes les parties du royaume où résidaient les Maures.

Les seuls moyens, peut-être, que les préjugés religieux du Peuple et les maximes ou le génie du gouvernement permissent de mettre en œuvre, étaient de se conduire vis-à-vis des Maures avec plus de patience, plus de franchise et plus d'humanité. Sans doute, en usant à propos, envers eux, d'une extrême douceur, et de tout l'art propre à captiver les esprits, les Monarques espagnols eussent

pu parvenir, plutôt ou plus tard, à vaincre leur obstination, et à les faire entrer dans le sein de l'Eglise. Mais, au lieu de suivre ce sage plan, que commandait la prudence pour le maintien de la tranquillité publique, ces Princes avaient souvent violé le serment qu'ils avaient fait aux Maures, au moment où ces malheureux persécutés s'étaient enfin décidés à reconnaître leur autorité. Bien plus, à peine s'étaient-ils soumis, qu'ils avaient été les tristes victimes de la jalousie et du soupçon : on les avait exclus de tous les honneurs et de toute espèce de place importante dans l'Etat : on avait même poussé jusqu'à l'extrême profusion les encouragemens donnés pour la basse et perfide recherche de leur conduite privée; et depuis la réduction de la puissance des Barons qui, pendant un si long cours d'années, les avaient protégés avec tant d'ardeur, ils étaient exposés, comme autant de proies sans défense, à l'avarice et à la cruauté de l'Inquisition. (1) 1609.

Les Rois d'Espagne étaient trop fortement imbus de la bigoterie de l'Eglise de Rome, et leurs maximes de gouvernement trop despoti-

(1) Carta de Don Pedro de Valentia, M. S. n°. I.

1609. ques, pour qu'ils pussent réfléchir sur les suites de mesures aussi absurdes qui, loin d'assurer, devaient nécessairement faire avorter le plan de conversion générale, dont le succès était devenu le principal objet de leur sollicitude. Cependant, Charles-Quint et Philippe II, deux Princes célèbres dans l'histoire par leur profonde politique, avaient calculé avec tant de sagesse tous les désordres prêts à fondre sur l'Espagne, si les Maures, qui formaient une portion si nombreuse de leurs sujets, étaient forcés d'en sortir, qu'il serait absurde de soupçonner même qu'ils eussent jamais consenti à cet acte de rigueur; et cette vérité est si frappante, que le Clergé qui souhaitait si ardemment son exécution, se garda bien de la recommander à Charles ou à son fils. Mais après l'avénement de leur successeur à la couronne, ce Corps ambitieux conçut les plus flatteuses espérances de voir bientôt ses désirs remplis; car il jugeait Philippe III et Lerma bien plus influencés par les considérations religieuses que par les considérations politiques; et il savait bien que, s'il parvenait une fois à leur persuader que l'intérêt de la Religion commandait expressément l'expulsion des Maures, ce Monarque et son Ministre déféreraient aveuglément

à son avis, sans réfléchir aux suites déplorables 1609.
qu'entraînerait un si terrible événement.

Cependant, les motifs dont les Ecclésiastiques s'étayèrent dans cette occasion pour justifier leur conduite, ne leur furent pas suggérés seulement par un zèle religieux, ou par le bigotisme. Les gens éclairés attribuaient d'une voix unanime l'opiniâtre attachement des Maures au culte de Mahomet, à l'insigne nonchalance avec laquelle on leur enseignait les principaux Mystères de la Foi (1). Nourri dans une indolence léthargique, le Clergé espagnol ne se dissimulait pas qu'une tâche si pénible exigeait une supériorité de talens, une vigilance pastorale que repoussaient à-la-fois son invincible paresse et sa mauvaise volonté. A l'appui d'un si grand obstacle, les revenus de ce même Clergé venaient d'être soumis à une taxe pour augmenter chez les Maures le nombre des offices de Vicaires perpétuels, et pour bâtir et doter plusieurs Eglises destinées à leur instruction. D'où l'on voit que la coupable négligence et la sordide avarice de ce premier Corps de l'Etat allumèrent avec une telle violence toute

(1) Par un Bref du Pape Grégoire XIII, en 1576.

1609 sa haine contre d'infortunés mécréans, que pour se dispenser des efforts extraordinaires que voulait impérieusement leur conversion, et soustraire sa condamnable insouciance au danger d'être censurée, il fit jouer tous les ressorts capables d'accélérer leur expulsion. En effet, pour décider Philippe et Lerma à lancer le fatal arrêt contre les Maures, les Prêtres du Dieu des Miséricordes les peignaient sans cesse comme une race d'Infidèles d'une incrédulité incurable, qu'on espérait en vain de convaincre des vérités fondamentales du Christianisme, sans une interposition miraculeuse de la Toute-Puissance divine.

Don Juan de Ribera, Patriarche d'Antioche, et Archevêque de Valence, fut, de tous les Ecclésiastiques, celui qui montra la haine la plus inflexible contre ce Peuple infortuné. Ce prélat, parvenu dans un âge avancé, jouissait d'une haute vénération parmi les Espagnols, à cause de son éminente piété et de son profond savoir. Aussi, dans les diverses histoires de sa vie, publiées en Espagne et en Italie, est-il représenté comme une des plus brillantes lumières de l'Eglise chrétienne.

Mais, de toutes les qualités de ce Prélat, celle qui fixa le plus l'attention des historiens, et

pour laquelle ils lui prodiguèrent les plus pompeux éloges, fut ce zèle ardent pour l'expulsion des Maures, qu'il manifesta dans tous les tems; zèle où ils supposent que ce Patriarche était véritablement animé d'un intérêt patriotique pour le salut de l'Espagne, et d'une pieuse sollicitude pour la conservation de la Foi catholique. 1609.

Néanmoins, on a mis en question si les motifs qui le portèrent à suivre ce système de conduite furent, dans le fait, aussi purs que ses admirateurs ont voulu le persuader; car, il y a tout lieu de soupçonner que son zèle pour l'expulsion des Maures redoubla de violence, lorsque le Pape eut imposé sur son archevêché, selon le désir de Philippe II, une nouvelle taxe annuelle de trois à quatre mille dollars, destinée à augmenter le salaire des curés chargés d'extirper le Mahométisme. En effet, il est rapporté que Ribera et tout le Clergé de son diocèse refusèrent constamment d'acquitter cet impôt. Outre cet acte de désobéissance, ils osèrent encore lutter contre le Monarque espagnol qui, pour amener les Maures à la Chrétienté, avait encore obtenu du souverain Pontife, en leur faveur, un Edit de Grace portant plein pardon de toutes leurs offenses passées, En 1569.

1609 pourvu que, dans l'espace de quatre ans, ils se fussent confessés à des Commissaires nommés par Ribera et les autres Evêques. En effet, il fallut toute l'autorité de Philippe III pour, au bout de deux ans et demi seulement, faire publier cet Edit et le mettre à exécution.

Mais, afin de justifier la conduite de Ribera touchant le refus qu'il fit d'obtempérer à ces demandes, on pourrait alléguer que, d'après une très-longue expérience et tant d'essais infructueux tentés sur l'esprit des Maures, ce Prélat avait jugé que leur endurcissement était trop invincible, pour espérer d'en jamais triompher. On pourrait ajouter encore qu'il n'aurait point hazardé de désobéir une seconde fois à son Supérieur spirituel, sans l'intime conviction où il était que le Souverain Pontife, partageant son opinion sur l'inutilité de nouveaux efforts pour opérer la conversion de ces Infidèles, ne désirait point sérieusement de voir ses ordres mis à exécution. Mais, sans s'arrêter sur les motifs qui firent agir Ribera, et quoiqu'il puisse être justement soupçonné d'avoir plutôt désiré l'expulsion des Maures que leur conversion, il est évident que, dans cette occasion, personne n'eut sur l'esprit de Philippe et sur celui de ses ministres une plus

grande influence, pour recommander la mesure désastreuse qui fut adoptée dans la suite. 1607.

Le lecteur pourra bien mieux apprécier les raisons qui déterminèrent la Cour d'Espagne et ce Prélat à la prendre, d'après les argumens contenus dans deux Mémoires composés sur cette matière. Dans le premier, daté de l'année 1602, le principal dessein de Ribera était de sonder l'inclination de Philippe, celle de son Ministre, et de les réveiller à la vue du danger auquel le royaume était exposé. Mémoires au roi d'Espagne contre les Maures.

« Après toutes les peines, dit Ribera, qui ont été prises pour tâcher de convertir les Maures à la Chrétienté, ils sont encore attachés plus fortement que jamais à la Superstition mahométane. Dans le royaume de Valence, les Evêques, les Curés et les Prédicateurs ont en vain déployé leurs plus ardens efforts pour leur persuader de profiter avec empressement de l'Edit de Grace du Souverain Pontife, publié depuis peu. Aussi souvent qu'on est parvenu à réduire au silence leurs Chefs dans les différentes conférences tenues avec eux pour les convaincre des vérités du Christianisme, aussi souvent ils ont changé de couleur et témoigné une si forte indignation, qu'il n'est plus douteux qu'ils ne veuillent défendre leurs opi-

1609. nions, les armes à la main. Ils correspondent avec tous ceux de leur secte dans les parties les plus reculées de l'Espagne, et envoyent par tout leurs émissaires pour encourager le Peuple à persister dans son infidélité. Ils parlent tous la même langue, et font la même réponse à leurs Instituteurs, qu'ils sont déjà Chrétiens; qu'ils se sont déjà confessés à leurs Prêtres respectifs de tous les péchés qu'ils avaient la certitude d'avoir commis; et qu'occupés de leurs propres affaires, ils n'ont pas le loisir d'épier la conduite des autres, et ne connaissent personne qui suive les rites de la Religion mahométane. Souvent on les a convaincus de mensonge; mais, dans ces occasions, ils gardent un profond silence, ou donnent la même réponse aux questions qu'on leur a déjà faites. Depuis la publication de l'Edit de Grace, ils ont célébré les fêtes ordonnées par leur Religion avec beaucoup plus de solennité qu'auparavant; et, pour combler la mesure, ils se sont livrés avec la dernière effronterie à la joie la plus immodérée, en apprenant l'issue malheureuse de l'expédition tentée par les troupes de Sa Majesté contre Alger.

» De cette conduite des Maures, conclut Ribera, que mon impartialité reconnue a tracée avec la plume de vérité, résultent deux consé-

quences très-importantes, qui méritent de la part de votre Majesté l'attention la plus sérieuse: 1609.

» La première, que les Evêques et les autres Pasteurs de l'Eglise se voyent réduits à la déplorable nécessité d'administrer, contre l'avis d'un grand nombre de Docteurs très-éclairés, le Sacrement de Baptême à ceux qui, à-coup-sûr, fermeront tôt ou tard leurs yeux au flambeau de la Foi. Car, il existe une certitude morale, que tout enfant Maure qui, après avoir été baptisé, est sans cesse nourri de mahométisme par l'exemple et les préceptes de parens élevés dans cette religion, devient nécessairement lui-même mahométan. Et non seulement l'experience et la raison nous ont enseigné cette cruelle vérité; mais nous en sommes encore convaincus par l'Esprit de Dieu qui, en parlant de l'infidélité de Rehoboam, fait deux fois mention dans un chapitre, qu'il était fils de Naama, Gentile; ce qui équivaut à une déclaration du Tout-Puissant, qu'il était enfant d'une mère infidèle, et qu'éduqué par cette mère, il était hors de doute qu'elle ferait de cet enfant un infidèle.

» Cest pourquoi, nos consciences sont déchirées en baptisant un enfant maure, par la crainte de nous rendre coupables de violer le

1609. commandement de notre Seigneur Jesus-Christ, qui nous a défendu *de donner les choses saintes aux chiens, et de jeter les perles devant les pourceaux.*

»Cette douloureuse apostasie n'est pas la seule conséquence funeste qui résulte de l'incurable infidélité des Maures; elle favorise aussi les desseins hostiles de nos ennemis, et fait courir au royaume d'Espagne l'imminent danger de devenir incessamment pour eux une proie bien facile à dévorer. On ne peut oublier que, dans les premiers tems de sa fondation, il fut ruiné de fond en comble par les fatales intrigues d'un seul homme, le Comte Julien, dont la perfidie fit tomber ce vaste pays sous le joug des Sarrasins, qui cependant n'avaient point d'amis au dedans pour seconder leurs efforts. Ce terrible souvenir doit donc, dans les circonstances présentes, répandre les plus vives alarmes dans tous les esprits, quand on réfléchit que l'Espagne renferme maintenant dans son sein quatre-vingt-dix mille hommes en état de prendre les armes, et qui nourrissent dans leur cœur l'aversion la plus irréconciliable pour le gouvernement actuel. D'un autre côté, les Turcs et les Maures sont les ennemis les plus invétérés de l'Espagne, parce qu'elle est le

principal boulevard de la Chrétienté. Les Français aussi, dévorés d'une extrême jalousie, ou d'une envie démesurée contre la grandeur de la Monarchie espagnole, lui portent une égale haine; et, pour tout dire enfin, les Anglais sont également animés contr'elle, à cause de son zèle à maintenir la pureté de la Foi catholique. Or, d'après toutes ces considérations, ne doit-on pas justement appréhender que ces Puissances jalouses, attirées par l'espérance d'un appui sûr de la part des ennemis du Nom Chrétien, que nous tolérons au milieu de nous, ne réunissent toutes leurs forces pour tenter l'envahissement de cet empire? Et tous les doutes sur ce sujet ne disparaîtront-ils pas, sur tout si l'on pense qu'au moyen des secours formidables que recevraient ces Puissances de la part des Maures, il leur suffirait d'un petit nombre de troupes qui n'exigeraient ni préparatifs, ni dépenses extraordinaires? 1609.

» Les Maures, dans le seul royaume de Grenade, ont contraint Philippe II de rassembler contr'eux non seulement toutes ses forces, mais encore de faire passer en Espagne de nombreux renforts d'Allemands et d'Italiens. Or, (ce qui arriverait nécessairement) si, dans les diverses parties du royaume, tous les Maures à-la-fois

1809. prenaient les armes dans le cas d'invasion de la part des Turcs, des français, ou des Anglais, notre condition alors ne serait-elle pas la plus déplorable et la plus désespérée? Et semblables à nos ancêtres, ne devrions-nous pas, comme eux, nous soumettre au joug du vainqueur, ou chercher un abri dans les rochers, ou les montagnes des Asturies?

» Autant de fois que j'ai réfléchi sur l'imminence du danger qui menace cette puissante Monarchie, autant de fois j'ai considéré comme une chose inexplicable que, pendant les longs règnes de Charles-Quint et du dernier Roi, son fils, il n'ait point été pris de mesures assez efficaces pour la garantir de toute espèce d'attaque. Mais je ne puis attribuer la négligence de ces Princes touchant un plan de défense si nécessaire à la sûreté du Royaume qu'aux desseins de Dieu qui, dirigeant le cœur des Rois, a décidé dans sa divine Sagesse de réserver à votre Majesté ce grand ouvrage, si digne d'exciter la religieuse sollicitude de son ame royale, afin d'illustrer les fastes de son pieux règne, comme il a réservé à Moïse de délivrer son Peuple choisi des mains de Pharaon; à Josué, de le conduire dans la Terre promise; à

David, de vaincre les Philistins; et à Saül, de 1609.
punir les Amalécites.

» En effet, telle a dû être l'intention du Tout-Puissant, ou bien il n'a empêché jusqu'ici les Monarques espagnols de s'appercevoir de la terrible nécessité de délivrer leur pays d'un danger si éminent, que pour nous punir de nos péchés par les mains des Maures. Mais, dans mon opinion, la plus grande de toutes nos fautes est d'avoir permis, pendant tant d'années, à un si grand nombre d'ennemis invétérés de l'Eglise et de l'Etat, d'arrêter la Puissance royale dans sa marche glorieuse vis-à-vis des Nations rivales de l'Espagne; et nous ne devons espérer aucun succès dans nos entreprises au dehors, tant que le Royaume ne sera point purgé de ses ennemis domestiques.

» En l'année 1588, époque douloureuse de la destruction de notre grande Armada, le zèle dont j'ai toujours été animé pour le bien de la Religion et de mon pays, m'enhardit alors à représenter à votre auguste père, qu'après avoir recherché pendant long-tems, avec un soin extrême, pourquoi il avait plu à Dieu de nous affliger d'une si terrible calamité, j'étais persuadé que, par ce châtiment rigoureux, l'Eternel avait voulu avertir le Roi de ne don-

1609. ner aucune attention aux événemens qui se passaient dans les Etats étrangers, tant qu'il n'aurait pas entièrement extirpé l'hérésie de ses propres domaines. En conséquence, dans la certitude où je suis d'obtenir également de la clémence de votre Majesté le pardon d'oser lui soumettre avec liberté mon avis, j'affirme que, d'après un très-mûr examen, j'attribue uniquement aux délais apportés à cette extirpation l'issue malheureuse de l'expédition envoyée en dernier lieu contre Alger; quoique rien de tout ce que pouvait suggérer la prudence humaine n'eût été épargné pour en assurer le succès.

» C'est donc la volonté du Ciel que votre Majesté s'occupe d'abord essentiellement du salut et de la tranquillité de ses propres domaines. Il faut donc, pour arriver à une fin si désirable, que vos ennemis domestiques, ces apostats de la Foi, qui sont également ennemis de l'Etat et de notre très-sainte Religion, soient mis dans l'éternelle impuissance de troubler votre repos. Assurément, il n'est point d'objet qui soit plus digne de fixer toute l'attention de votre Majesté. C'est pourquoi, toujours plus animé par une ferme confiance d'en être favorablement accueilli, je la supplie avec la plus

profonde humilité d'exiger sans délai de ses 1609.
ministres, de prendre cette affaire dans la plus sérieuse considération, afin d'en peser mûrement toutes les circonstances, et sur tout d'écarter avec soin de tous les conseils que nécessitera cet objet important, toutes les personnes qu'un intérêt particulier pourrait aveugler sur le bien général qui doit en résulter (1). »

Ce mémoire fut très-favorablement reçu du Roi et du Duc de Lerma, qui écrivirent au Patriarche des lettres où ils lui témoignèrent toute leur reconnaissance des conseils salutaires qu'il renfermait, et le pressèrent en même tems de leur indiquer les moyens de prévenir l'imminent danger auquel, d'après ce mémoire, le Royaume était exposé. Plein de soumission à à cet ordre, et enhardi par la confiance que Philippe et son ministre plaçaient dans ses lumières, Ribera ne tarda pas à présenter un autre mémoire qui avait pour double but:

D'abord, de démontrer au Monarque espagnol la nécessité de détruire entièrement les Maures dans le plus court délai, s'il voulait sauver ses Etats d'une invasion prochaine;

---

(1) Vie de Ribera.

1609. En second lieu, d'endurcir le cœur de ce Prince au point de le rendre inaccessible aux justes reproches que pourrait lui opposer la Religion ou l'Humanité, pour lui faire repousser avec horreur unsi détestable expédient.

» Dans un Ecrit sacré, dit Ribera, aucun précepte ne fut si souvent répété au Peuple choisi de Dieu, que celui de rejeter de son sein ces Nations infidèles qu'il trouva en possession de la Terre promise. Une sévère obéissance à ce précepte fut particulièrement recommandée aux Rois et aux Chefs de ce Peuple; et le premier Roi*, que Dieu lui-même avait nommé pour le gouverner, encourut l'Indignation divine, et fut privé de son royaume, pour avoir simplement désobéi à ce précepte. Or, les pernicieuses conséquences qui résultent de permettre aux Maures de demeurer en Castille et en Aragon, sont précisément les mêmes que celles qui résultèrent pour les Enfans d'Israël de leur communication avec les Païens; car, en Espagne, les Fidèles courent un égal danger d'être corrompus par le funeste exemple des pratiques mahométanes, qui peuvent à la fin gangréner leurs cœurs. C'est pourquoi, l'extermination de ces Infidèles est pour le Roi catholique un devoir

sacré, comme la destruction des Idolâtres en 1609.
fut un pour les Rois et pour les Chefs du Peuple juif.

» En suivant l'exemple de David et d'autres Rois d'Israël, Philippe imiterait également la conduite de quelques-uns des meilleurs et des plus illustres de ses prédécesseurs, par qui les Juifs furent, à diverses époques, chassés de l'Espagne, quoique leurs provocations n'aient jamais eu le caractère de celles des Maures; car jamais ils ne furent hérétiques, ni apostats comme ceux-ci, et jamais ils ne furent accusés d'entretenir des correspondances avec les ennemis de l'Etat.

» Son illustre aïeul, Charles-Quint, le plus sage et le plus grand Prince de son siècle, avait publié un Edit qui enjoignait aux Maures ou de recevoir le Sacrement de Baptême, ou de quitter l'Espagne; et ce Monarque espérait que ces Infidèles, en se soumettant à être baptisés, deviendraient à-la-fois Chrétiens et amis du gouvernement. Cependant, il est clair maintenant qu'il fut bien trompé dans son attente. Mais, d'après la teneur de son Edit, il est manifeste que, fortement pénétré de la grandeur de ses devoirs, il était convaincu qu'il importait singulièrement au salut et à

1609. la prospérité de son Peuple de chasser les Maures de ses domaines.

» Les funestes effets que produit la tolérance exercée envers ceux qui ont apostasié la Foi, furent profondément sentis par les Monarques français, dont le trône chancela devant les Novateurs de maximes contraires à l'esprit du Christianisme. Près d'un demi-siècle vit leurs sujets catholiques exposés à toutes les horreurs de la guerre civile : tandis que si ces Princes avaient exécuté les mesures ordonnées par l'Eglise, et mis à mort ou chassé du royaume leurs sujets hérétiques, ils eussent évité les malheureuses suites de leur coupable faiblesse, et conservé la pureté de la Foi.

» L'intérêt spirituel et temporel du Roi catholique et de ses fidèles sujets exige donc impérieusement de sa sagesse l'expulsion des Maures; car, sans cette mesure de rigueur, on doit concevoir les plus fortes craintes que, dans peu, ils ne possèdent toutes les richesses du royaume. Non seulement ils ont l'industrie en partage, mais ils sont économes et sobres à l'excès; ils travaillent à des prix beaucoup plus bas, et se contentent de profits bien plus modérés que ne le peuvent faire les Espagnols pour se procurer leur subsistance : par con-

séquent, ces derniers sont, pour la plupart, exclus du commerce et du travail, et réduits par le fait à la plus affreuse indigence. Pour comble de misère, les villages habités par les Espagnols dans toute la Castille et dans toute l'Andalousie, sont tombés dans l'état de dépopulation le plus déplorable; tandis que ceux où se sont fixés les Maures ont acquis un grand degré d'accroissement et d'opulence. Bien plus, les fermiers qui cultivent les terres les plus fertiles de l'Espagne se voient dans l'impossibilité d'acquitter le prix de leurs baux; tandis que les Maures qui ont à défricher un sol ingrat et rebelle, après avoir payé aux propriétaires de leurs fermes le tiers de leur récolte, peuvent non seulement se soutenir, eux et leurs familles, mais encore augmenter annuellement leurs capitaux. 1609.

» Il résulte donc des causes dont on vient de développer les effets, que le nombre des Maures s'est extrêmement multiplié dans les Espagnes. Il est donc à craindre, si on n'apporte un prompt remède à cet accroissement de population, que, dans peu d'années, ces Infidèles ne surpassent en nombre et n'oppriment les Naturels. Mais il est à croire qu'on n'en trouvera jamais d'assez efficace, tant

1609. qu'on les tolérera dans le royaume. Sans doute, il est à présumer que l'humanité du Roi se révolte à la seule pensée de passer au fil de l'épée tant de milliers d'hommes. Il ne reste donc que le seul expédient de les transporter en pays étranger.

» Néanmoins, on pense qu'il ne serait pas sage de les chasser tous à-la-fois des Espagnes; car les Maures, qui se sont répandus dans les villages et les districts du royaume de Valence, savent si bien se suffire à eux-mêmes, et communiquent si peu avec les Chrétiens, qu'on ne doit pas craindre que ceux-ci, entraînés par l'exemple, soient jamais atteints de la contagion mahométane. Outre cette considération, les Maures qui habitent cette partie de l'empire, y ont apporté tous les arts de première utilité, inconnus aux Chrétiens, pour se procurer les besoins urgens et les autres commodités de la vie. Or, si tous ces Infidèles étaient expulsés en même tems, ces arts seraient perdus pour jamais; et cette perte transformerait ce pays en un séjour sauvage, habité par la désolation. Cependant, quoique des motifs si puissans prescrivent à la prudence de différer l'expulsion des Maures, il faut néanmoins les surcharger de taxes pour

l'entretien d'une armée capable d'arrêter les 1609.
désordres que pourrait occasionner la suspension de leur départ. Il est nécessaire sur tout que le gouvernement apporte tous ses soins à diminuer, le plus promptement possible, le nombre de ces Infidèles par un envoi annuel aux Galères et aux Mines de plusieurs milliers de ceux qui seront parvenus à la vigueur de l'âge, et les remplacer successivement par ceux des Chrétiens, qui auront acquis quelque perfection dans les Arts.

« Mais je pense qu'il est besoin de recourir à des mesures plus rigoureuses à l'égard des Maures établis dans les autres provinces, qui, sous une infinité de rapports, sont devenus bien plus redoutables que ceux qui se sont fixés dans les royaumes d'Aragon et de Valence. Par tout, les premiers sont mêlés avec les Chrétiens; par tout conséquemment leur exemple répand le poison du mahométisme; et les Églises et les Autels sont profanés par leur soumission hypocrite et ironique aux saintes cérémonies de la vraie Religion. Indépendamment de ce funeste inconvénient, ils parlent la langue castillanne; leur esprit est plus cultivé et plus orné; ils sont mieux informés du véritable état de l'Espagne, et plus capables, par con-

1609. séquent, d'entretenir des liaisons dangereuses avec les Puissances jalouses de sa splendeur. Outre tous ces avantages, beaucoup d'entr'eux, anciens Matelots de la Marine royale, y ont acquis des connaissances capables d'en faire non seulement d'utiles espions, mais aussi de bons auxiliaires, qui secourraient ou seconderaient puissamment au besoin l'ennemi extérieur, dans le cas où il attaquerait ce royaume, ou que lui-même serait attaqué et envahi par les Armes espagnoles.

» D'après toutes ces réflexions, je suis persuadé que la conservation de cet empire et l'intérêt de la Religion exigent que tous les Maures répandus sur la surface de l'Espagne, ceux des Provinces d'Aragon et de Valence exceptés, sortent sur-le-champ du royaume. Sans contredit, comme tous, sans exception, sont autant d'hérétiques obstinés, ou autant d'hommes qui ont abandonné la Foi, l'Autorité Royale ne doit pas craindre de les condamner à mort, si elle le juge à propos. Ainsi donc, en réfléchissant sur l'urgente nécessité de veiller sans relâche au salut de cette Monarchie, on sera forcé de convenir de la légitimité du droit de reléguer ces Infidèles sur une terre étrangère, et de regarder cette punition comme la plus douce qu'on puisse leur infliger.

» De plus, il convient de retenir ceux de leurs enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de sept ans, afin de les élever dans la Religion chrétienne; et le Roi peut, sans que sa conscience en soit alarmée, employer les Adultes sur ses galères, ou aux travaux des Mines en Amérique. Sa Majesté peut encore, avec la même sécurité, vendre le reste, vieillards et autres, comme esclaves, à ses sujets catholiques en Espagne et en Italie. Très-certainement il n'y a point d'injustice à traiter avec cette rigueur des hommes qui, par leurs crimes, se sont exposés à perdre ignominieusement la vie; et s'ils ont mérité de subir l'esclavage ou la mort, leur simple expulsion de l'Espagne, ou leur transport dans les pays qui professent leur Religion, ne saurait être considéré sous un autre point de vue que comme un acte de clémence et de pitié de la part du Roi. 1609.

» Je ne me dissimule point toute la difficulté d'opérer une pareille expulsion, sans exposer aux plus grands dangers la paix intérieure du royaume; mais je suis dans une ferme confiance que Dieu éclairera l'esprit des Ministres du Roi, et leur suggérera des moyens sûrs pour accomplir un si louable dessein; car, comme le conseil que je soumets à la Sagesse royale, est

1609. également dicté par égard pour l'intérêt spirituel comme pour l'intérêt temporel du royaume, il est hors de doute qu'il ne soit agréable à Dieu. En effet, quand je réfléchis sur mon grand âge, sur mon caractère et sur mes dispositions naturelles; sur la vie retirée à laquelle je me suis rigoureusement condamné depuis tant d'années, quelle autre conséquence dois-je en tirer sinon, que le saint Zèle et la courageuse résolution qui m'animent au moment même où je remets cette adresse au Roi, ne sauraient avoir d'autre cause qu'une influence secrette et toute puissante de l'Esprit de Dieu qui agit sur mon ame! »

Effet du raisonnement de Ribera, sur l'esprit du Roi.

Le raisonnement contenu dans ce mémoire était singulièrement propre à faire une profonde impression sur le caractère timide du superstitieux Philippe; et la folle prétention du Patriarche à la divine Inspiration devait embrâser l'ame de ce Prince. Cependant, quoiqu'il fût facile d'alarmer ses scrupules religieux, et de le frapper de terreur sur le danger qui menaçait sa couronne, son caractère, naturellement doux et humain, repoussa avec effroi la mesure atroce que le cruel Ribera le pressait d'adopter. En effet, quelques efforts qu'ait tenté ce prélat inhumain pour

porter Philippe à cet acte abominable, il ne put l'amener à exécuter ses conseils sanguinaires; et, bientôt après, un mémoire remis à Philippe par les Barons de la Province de Valence, maintint ce Monarque dans son irrésolution. 1607.

Ils avaient eu connaissance, par plusieurs de leurs amis à la Cour, des deux mémoires du Patriarche. Ils savaient que ce zélé fanatique avait conseillé au Roi de permettre à leurs vassaux un plus long séjour, qu'ils attribuaient à la seule crainte de leur ressentiment; mais ils croyaient que l'expulsion des Maures de Valence suivrait de près celle des autres Maures; et, dans cette persuasion, ils étaient tout aussi alarmés que si Ribera eut proposé de les chasser tous à-la-fois.

Remontrances des Barons de Valence contre l'expulsion des Maures.

Dans la vue de déterminer Philippe à rejeter ce monstrueux projet, ils s'attachèrent à démontrer unanimement toute l'injustice d'une pareille expulsion, et les conséquences désastreuses dont elle serait suivie : ils peignirent les Maures comme des hommes non seulement sobres, économes et industrieux, mais comme les cultivateurs les plus éclairés et les manufacturiers les plus ingénieux que possédât l'Espagne : ils firent le tableau des diverses manu-

1609. factures également nécessaires pour la consommation intérieure, comme pour le commerce étranger, que les Maures seuls faisaient fleurir, et dont eux-seuls étaient l'appui : ils prouvèrent, comme un fait incontestable, que leur départ allait transformer une grande partie de ce royaume en un vaste désert, et réduire à la plus affreuse indigence une infinité de familles du plus haut rang, dont les revenus dépendaient entièrement du produit de leurs terres.

« On assure, ajoutèrent-ils, que les Maures sont tous Mahométans, mais on n'a point de raisons suffisantes pour prouver la vérité de cette assertion ; car tous ont été régulièrement initiés par le Baptême dans l'Eglise Chrétienne, et tous font hautement profession d'être Chrétiens. A la vérité, le plus grand nombre, peut-être, serait hors d'état d'expliquer, d'une manière satisfaisante, les préceptes renfermés dans les dogmes du Christianisme; mais ne pourrait-on pas faire, comme aux Maures, le même reproche à une infinité d'autres Chrétiens de la dernière condition ?

» Quoi qu'il en soit, il est constant que, si la plupart des Maures sont ignorans ou incrédules, c'est moins à eux qu'il faut s'en prendre qu'à ceux à qui leur instruction a été confiée.

On a rarement pris les soins nécessaires pour 1609.
leur enseigner les mystères de la Foi ; et tout aussi rarement on a fait usage de moyens propres à gagner leur confiance. D'abord, ils ont été traînés à l'Eglise par la force et la violence, et traités ensuite avec la dernière inhumanité : comme si de dures invectives, des punitions corporelles, des confiscations de biens étaient une méthode infaillible pour éclairer les hommes et les conduire à la connaissance de la vérité ! Et loin d'user de ces rigueurs inouïes, n'était-il pas préférable que les Ministres des autels s'appliquassent constamment à captiver les affections des Maures, afin de les habituer peu-à-peu à prêter une oreille docile à leurs instructions ! Mais une confiance aussi grande ne pouvait être obtenue que par la douceur et la patience : il fallait, pour l'acquérir, que le Roi lui-même empêchât qu'ils fussent traités moins comme des hommes, que comme des brutes : il fallait, pour opérer leur conversion, qu'il fît encore plus : il fallait qu'en récompense de leur renonciation à la loi de Mahomet, il leur accordât les mêmes immunités et les mêmes priviléges dont jouissaient ses autres sujets.

» On les accuse d'entretenir des correspon-

1609. dances perfides avec les ennemis de l'Etat. Mais une assertion si vague, si générale, est-elle une preuve suffisante du délit? Et, si l'on admet cette trahison, n'est-elle pas nécessairement l'ouvrage d'un très-petit nombre de conjurés? Et peut-on raisonnablement faire retomber sur tous les Maures la téméraire audace de quelques traîtres? Supposons même des coupables; doivent-ils être condamnés sans avoir été entendus, sans un jugement préalable, sans la plus légère évidence du crime?

» Les Maures ont été souvent accusés de cette conspiration imaginaire par des hommes contemplatifs et séquestrés du Monde, qui, sans aucun moyen de s'assurer de la vérité de leur assertion, se contentaient d'être inspirés par leur zèle et par leurs préjugés pour y croire. Mais les plus sages des Rois, vos prédécesseurs, se gardèrent bien d'écouter cette ridicule imputation; et l'on a tout lieu d'espérer que votre Majesté, guidée par leur prudence et leur pénétration, demeurera sourde à des accusations aussi vagues, tant qu'elles ne seront point appuyées des faits les plus avérés. »

Son effet. Cette remontrance, présentée en 1604 dans une assemblée des Cortès, ou Parlement, produisit quelqu'effet sur les esprits. Philippe, ébranlé

par la force de la vérité, résolut de différer 1609.
de quelques années l'expulsion des Maures, et de tenter une nouvelle épreuve pour accomplir enfin, s'il était possible, leur conversion à la Foi. Pour assurer d'autant mieux ce succès, Paul V.
ce Prince obtint du Pape un Bref qui créait en Espagne, sur les revenus de l'Eglise, un Impôt, avec l'autorisation d'en destiner une partie à bâtir et doter un collége pour l'instruction particulière des Maures. Ce même Bref investissait encore Philippe du pouvoir d'employer le surplus du produit de cette taxe à l'augmentation du revenu des cures fondées pour le même objet dans les lieux habités par ces hommes qu'il avait absolument résolu de détacher du Mahométisme, afin qu'elles ne fussent remplies que par des ecclésiastiques sages et éclairés.

Mais il paraît que ce Bref demeura sans effet, comme celui dont on a parlé précédemment : car il n'y eut ni collége doté, ni taxe imposée sur les revenus de l'Eglise : d'où l'on peut augurer que Philippe manquait de l'influence nécessaire pour engager le Pape et le Clergé de son royaume à le seconder efficacement dans l'exécution de ce plan.

Le Clergé, au contraire, mit tout en œuvre

1609. pour convaincre le Saint-Père et le crédule Monarque que déjà tous les efforts donnés au pouvoir de l'homme avaient été tentés en vain pour convertir les Maures. L'archevêque de Valence remit contr'eux au Roi, comme une réponse sans replique, disait-il, à la requête des Barons, un troisième mémoire où il se répandait principalement en invectives atroces sur leurs prétendus forfaits, et dans lequel il annonçait aussi des jugemens de la Colère divine, prêts à frapper l'Espagne, si ces Serviteurs de Mahomet n'en étaient promptement chassés (1).

Ribera fut chaudement secondé par plusieurs Ecclésiastiques et notamment par Bleda, Dominicain, savant distingué de ce siècle, et plus célèbre encore par son activité, par son zèle et par sa bigoterie. Il se signala sur tout par de révoltantes diatribes contre les Maures; et, partageant son tems entre Rome et Madrid, il se servit de toute son éloquence pour démontrer

(1) Quelques prodiges sont rapportés par Ribera, dans son Mémoire, et par d'autres Ecrivains, comme des signes certains de la volonté du Ciel dans cette occasion. Ribera cite, entr'autres, celui de la cloche de l'Eglise de Villila, qui sonna d'elle-même pendant plusieurs jours. Mais on ignore si Philippe écouta, ou méprisa des argumens de ce genre.

aû souverain Pontife et à Philippe la nécessité d'expulser ces Musulmans du sein des Espagnes. 1609.

Mais le plus puissant collaborateur de l'Archevêque de Valence fut Don Bernardo de Roias y Sandoval, frère du Duc de Lerma, qui était Cardinal-Archevêque de Tolede, Inquisiteur général et Chancelier d'Espagne. Cette Eminence approuva et soutint tous les avis donnés par Ribera dans ses Mémoires au Roi, hormis celui de différer l'expulsion des Maures de la province de Valence jusqu'à ce que les Chrétiens eussent acquis leur industrie, et le projet de retenir dans tout le royaume les enfans de ces Mahométans, qui n'auraient pas atteint leur septième année. Sandoval prétendait, au contraire, qu'au lieu d'admettre ces exceptions, d'où s'ensuivrait nécessairement la souillure du sang espagnol mélangé avec le sang impur des Infidèles, la prudence commandait que toute la race Moresque répandue en Espagne fût sans pitié passée au fil de l'épée, hommes, femmes et enfans.

Le Duc de Lerma, dont toute la sollicitude, toutes les assiduités, dans les premiers jours de son administration, avaient eu pour unique but de gagner l'affection de la Cour de Rome

1609. et du Clergé espagnol, épousa sans balancer les sentimens de son frère ; et comme ce premier Ministre jouissait sans partage de toute la faveur royale, il eut bientôt fixé la résolution de Philippe. (1)

Expulsion des Maures.

On prit donc la terrible détermination de chasser à-la-fois d'Espagne tous les Maures répandus dans les diverses provinces de cette monarchie. Le Cardinal-Archevêque de Tolede lui même se rendit à Rome dans le dessein, croit-on, d'obtenir du souverain Pontife un acte public qui sanctionnât l'expulsion de ces infidèles. Mais, si tel fut l'objet du voyage de cette Eminence, il ne produisit point le succès qu'elle en espérait. Sans doute, Paul V préféra de voir retomber plutôt sur la Cour d'Espagne que sur le Saint-Siége la haine que devait produire inévitablement une mesure si barbare et sans exemple dans l'histoire. En effet, on ne lit d'autre bref, ou bulle publiée à cette occasion, qu'une seule adressée aux Evêques du royaume de Valence, où le Saint-Père leur ordonnait de s'assembler, afin d'examiner si l'on ne découvrirait pas quelque moyen sûr pour convertir les Maures. Cette bulle était datée de

(1) Fonseca Traycion de Morescoes, p. 196.

1606, peu de mois avant le départ du Cardinal-Primat pour Rome; mais sa publication n'eut lieu qu'après son retour en avril 1608. 1609.

Conformément à cet ordre, les évêques ne tardèrent pas à s'assembler, et passèrent plusieurs mois à délibérer sur ce même sujet. Mais, comme si leur assemblée eût eu plutôt pour but de condamner les Maures, que de prendre des mesures capables d'opérer leur conversion, ils rendirent enfin la sentence suivante : « Que les Maures du Royaume de Valence étaient tous autant d'apostats de la Foi chrétienne, si obstinés en outre et si inflexibles dans leur infidélité, que, quelques mesures qu'on imaginât, jamais on ne parviendrait à les ramener de bonne foi dans la voie du salut. »

Cette sentence, transmise à la Cour, confirma le Roi dans sa résolution. On jugea prudent néanmoins de remettre cette expulsion à un tems plus convenable, et sur tout de la tenir extrêmement secrette; car il était de la dernière importance de couvrir ce projet horrible du voile le plus épais, de crainte que les Maures, ou d'eux-mêmes ou incités par les Barons, ne courussent aux armes. Or, comme jamais Puissance ne fut plus impénétrable dans ses conseils que la Cour d'Espagne, il paraît

Bleda, p. 503.

1609. certain que les Maures ou les Barons n'eurent pas même une ombre de défiance sur la détermination de Philippe dans une affaire qui les intéressait si personnellement, et qu'ils ne se réveillèrent de leur léthargie que lorsque tous les préparatifs pour son exécution furent entièrement terminés.

Philippe, ayant décidé d'expulser d'abord tous les Maures Valençois, ordonna secrètement aux Commandans de ses forces navales dans les ports d'Espagne, de Portugal et d'Italie de recevoir à bord de leurs vaisseaux un certain nombre de troupes, et de se rendre en août 1609 à Alicante, à Dénia, et dans d'autres ports situés sur la côte du Royaume de Valence. Vers le même tems, Don Augustin Mesica, ancien officier d'une grande expérience, et Gouverneur d'Anvers, se rendit dans la ville de Valence auprès du Marquis de Cararena, pour y prendre avec ce Vice-Roi et les autres officiers des mesures capables de prévenir une révolte. On donna pour prétexte du rassemblement de cette flotte une expédition projetée contre les Barbaresques. Mais les longues conférences tenues jour et nuit chez le Vice-Roi, dont le sujet était enveloppé des plus profondes ténèbres; l'assiduité de l'Archevêque à ces confé-

rences; l'arrivée de troupes, d'armes et d'une 1609.
quantité extraordinaire de provisions de toute espèce dans le Palais archiépiscopal, comme s'il devait soutenir un siége, n'échappèrent point aux Barons, et leur firent bientôt pénétrer le véritable motif de l'armement naval. Alarmés de ces dispositions, ils convoquèrent sur le champ, en vertu d'un privilége qui leur appartenait par la constitution du royaume de Valence, une de ces assemblées composées uniquement des Barons, appelées *les Armes Militaires*, d'où ils envoyèrent au Vice-Roi des députés, avec injonction de les informer de l'objet de ces préparatifs. Le Vice-Roi, sans prétendre ignorer l'intention de Philippe, répondit que, quelle qu'elle pût-être, jamais projet funeste contre les Barons n'était entré dans la pensée du Monarque, qui les regardait comme ses plus fidèles vassaux, ni dans celle du Duc de Lerma, leur compatriote; vu que les biens de ce premier Ministre et les leurs, mêlés ensemble, ne pourraient plus être, par la suite des tems, d'aucune utilité réelle pour le Royaume de Valence.

Cette réponse entortillée, loin de satisfaire les Barons, ne fit que réaliser les soupçons qui s'étaient élevés dans leur ame; et, comme il

1609. était tout naturel de supposer que, s'il eût été au pouvoir du Vice-Roi, il n'eût préféré de dissiper leurs craintes, ils ne purent douter plus long-tems que tous ces préparatifs n'eussent pour objet l'expulsion de leurs vassaux. Dans cette persuasion, ils convoquèrent à l'instant une nouvelle assemblée, où ils rédigèrent une itérative remontrance au Roi, dans laquelle ils annonçaient la ruine totale du royaume de Valence, si les Maures, par qui seuls florissait ce pays, en étaient chassés.

D'après le désir du Vice-Roi, qui craignait que cette démarche ultérieure des Barons n'alarmât les Maures, le *Justiza*, ou chef de la Justice en matières criminelles, ayant essayé de les détourner de ce projet, tomba dans un tel accès de douleur et de rage, qu'il mourut dans l'assemblée. Cet accident empêcha les Barons de prendre une décision immédiate : mais s'étant ajournés au lendemain matin, ils nommèrent des députés pour présenter leurs remontrances au Roi.

Remontrances des Barons de Valence contre l'expulsion des Maures.

Elles étaient conçues dans les termes les plus forts, et dictées par une profonde conviction de cette vérité sombre qu'elles renfermaient. Cependant, malgré l'accueil plein de distinction que les députés reçurent de Philippe et de son

Ministre, ils n'en obtinrent d'autre réponse, 1609.
sinon, que la résolution du Roi, prise d'après les plus mûres délibérations, était invariable : que les Barons avaient attendu trop long-tems pour soumettre leur requête à la Sagesse de Sa Majesté Catholique, et que l'Edit d'expulsion venait de paraître.

En effet, un corps considérable de troupes Castillannes était entré dans le royaume de Valence au moment même de l'arrivée des députés à Madrid, et déjà les Maures avaient connaissance de leur malheureuse destinée.

Ce fatal Edit, publié par le Vice-Roi dans les formes usitées au commencement de Septembre 1609, leur enjoignait d'abord expressément, sous peine de mort, de se tenir prêts, hommes, femmes et enfans, à partir dans trois jours pour les ports désignés comme lieux de leur embarquement, d'où ils devaient se rendre à bord des vaisseaux destinés à les transporter en pays étranger;

Secondement, de ne point quitter, sous la même peine, les endroits où ils se trouveraient au moment de la publication de l'Edit, jusqu'à l'arrivée des Commissaires chargés de les conduire sur les côtes.

Troisièmement, dans le cas, où quelqu'un

1609. des Maures serait présumé avoir quitté sa résidence accoutumée avant l'arrivée des Commissaires, il était permis à toute personne de le traduire devant un Juge, et de le mettre sur le champ à mort, dans le cas de résistance.

Quatrièmement, tous les effets appartenant aux Maures, à l'exception de ceux qu'on voudrait bien leur laisser emporter, appartenaient de droit aux Seigneurs dont ils étaient vassaux; et la peine de mort attendait ceux de ces Musulmans qui tenteraient d'en cacher, ou détruire quelques-uns.

Cinquièmement, sur cent familles, les Barons avaient le pouvoir d'en choisir six pour demeurer dans le royaume, à l'effet d'apprendre aux Chrétiens à soutenir les manufactures que les Maures y avaient fait naître et prospérer jusqu'alors; comme aussi de les perfectionnner dans le raffinage des sucres, dans la conservation des magasins à riz, et dans l'entretien des canaux ou aqueducs.

Sixièmement, tous les enfans au-dessous de quatre ans pouvaient rester en Espagne, pourvu que leurs péres et mères, ou tuteurs y consentissent.

On accordait la même liberté aux enfans de six ou sept ans, et à leurs mères, quoi-

qu'elles fussent de race maure, si le père ou la mère professait depuis très-long-tems la Religion chrétienne. 1609

Mais si les pères étaient Maures et les mères Chrétiennes, l'Edit condamnait sans retour les pères à la plus dure expulsion, tandis qu'il laissait aux mères le choix de rester avec leurs enfans.

De plus, la liberté de rester dans le royaume était accordée à tous les Maures qui, depuis un laps de tems considérable, se seraient comportés en vrais chrétiens, pourvu qu'ils produisissent des certificats des prêtres des paroisses, qui constatassent qu'ils avaient été baptisés avec la permission de leurs évêques respectifs; ou que, depuis deux ans, ils avaient entièrement abandonné le Mahométisme.

Septièmement, enfin, on permettait à tous les Maures de se rendre en quelque pays que ce fût, qui ne dépendrait point de la couronne d'Espagne, pourvu qu'ils quittassent le royaume dans le terme fixé par l'Edit. On les assurait encore formellement qu'ils n'éprouveraient aucune violence ou injure de la part des commissaires chargés de les trans-

1609. porter en Barbarie, ou dans toute autre région qu'ils auraient choisie pour asile (1).

Les différentes dispositions, renfermées dans cet Edit, furent considérées par les Ecclésiastiques et par la Cour d'Espagne comme autant de preuves d'une clémence extraordinaire de la part du Roi; mais les Maures les envisagèrent sous un point de vue bien différent. Ils furent également frappés d'étonnement, de consternation et d'effroi; de toutes parts, ils ne virent plus qu'ennemis. Philippe, qu'on leur avait peint comme un Prince doué d'un caractère de douceur et de bonté, ne leur parut plus qu'un tyran qui les poursuivait avec une haine irréconciliable; et s'abandonnant à tous les excès de la douleur, ils versaient des torrens de larmes à l'aspect de tous les maux qui s'amoncelaient sur leurs têtes. Non seulement ils étaient tourmentés par la prochaine perspective de la perte de leurs possessions les plus précieuses et du bannissement perpétuel de leur pays natal, mais ils étaient encore plus violemment agités par la crainte d'être égorgés, dès qu'ils seraient à bord des

(1) Fonseca, lib. IV, cap. 3.

vaisseaux préparés pour les transporter en pays étranger (1). Jamais ils n'avaient eu d'amis de qui ils pussent espérer le moindre appui, si l'on en excepte les Barons, dont les intérêts, inséparables des leurs, les avaient contraints en quelque sorte de prendre leur défense. Mais, ces hommes infortunés, victimes du plus cruel fanatisme, qui voyaient s'ouvrir sous leurs pas l'abîme où ils allaient s'engloutir, ne connaissaient que trop bien toute l'impuissance des efforts qu'avaient tentés ces trop faibles protecteurs pour les en arracher; ils avaient encore moins de raison d'espérer que, quelque touchantes que fussent leurs propres représentations, leur voix plaintive eût assez de force pour éloigner l'orage de dessus leurs têtes. Cependant, le désespoir dont ils étaient animés leur suggéra, pour éviter tout reproche d'omission, une dernière démarche; et leurs chefs s'étant assemblés en secret dans la ville de Valence, dressèrent une requête que présenta au Vice-Roi une députation prise parmi eux. Après avoir protesté d'abord de leur innocence des crimes 1609.

(1) Fonseca, lib. IV, cap. 8.

1609. dont l'Edit les accusait, ils offrirent, dans le cas où la Justice du Roi, éclairée par cette requête sur la pureté de leur conduite, se déciderait à le supprimer, d'entretenir un certain nombre de galères pour protéger les côtes contre les incursions des Barbaresques; de construire plusieurs nouveaux forts où ils entretiendraient, ainsi que dans ceux anciennement bâtis, des garnisons à leurs frais; de racheter dès à présent et à jamais tous les Chrétiens Valençois, captifs en Barbarie; enfin, de verser dans le trésor du Roi une somme considérable d'argent (1). Mais, le Vice-Roi, tout ennemi qu'il fût de l'expulsion de ce Peuple industrieux, répondit sur-le-champ, sans se permettre de délibérer sur ces propositions, qu'il ne pouvait admettre ni requête, ni remontrance : que Philippe était immuablement déterminé à mettre son Edit à exécution; et que, tout opposans qu'ils fussent à sa volonté royale, ils devaient s'y soumettre à l'instant (2).

(1) Lettres manuscrites de Cottington, en possession du Lord Hardwick. Madrid, 8 octobre 1609.

(2) Fonseca, lib. IV, cap. 7.

A peine l'Assemblée eut-elle connaissance de cette réponse, que les esprits furent diversement agités par la douleur, le désespoir et l'indignation. Quelques-uns des chefs proposèrent de courir aux armes. Il valait mieux, disaient-ils, mourir comme des hommes, en combattant pour leurs vies et leurs propriétés, que de se laisser lâchement dépouiller de leurs possessions, pour ensuite, peut-être, se voir égorger comme des moutons par un ennemi cruel, implacable, que jamais ils n'avaient offensé; d'autant mieux qu'il pourrait ne leur être pas impossible de se défendre dans les parties montagneuses du royaume, jusqu'à ce que quelque Puissance étrangère, par amitié pour eux et par haine pour les Espagnols, vînt les délivrer de la plus détestable oppression. 1609.

Mais la grande majorité de l'Assemblée rejeta cette proposition, après l'avoir jugée impraticable et désespérée. Elle ne se dissimula point l'impossibilité où se trouvaient les Maures de tenir, même pendant quelques semaines, contre un ennemi aussi puissant que Philippe, vu leur manque d'armes et de munitions de toute espèce, vu sur tout leur ignorance absolue de la Tactique et de la discipline militaire.

1609. Elle opposa de sang-foid à leur incapacité dans l'art de la guerre les troupes réglées du Monarque espagnol, déjà répandues dans tout le royaume sous le commandement d'officiers expérimentés, et par tout préparées à la plus vigoureuse attaque, au premier signal d'opposition ou de résistance qu'ils oseraient donner. Enfin, cette assemblée se convainquit que les Maures devaient d'autant plus soigneusement éviter de s'engager dans une lutte aussi inégale, qu'ils manquaient nommément du tems rigoureusement necessaire pour se mettre en état de défense, à moins de se voir à coup sûr taillés aussitôt en pièces, ou réduits à la plus dure captivité, et de fournir aux Espagnols, par un acte de courage aussi imprudent, un prétexte beaucoup plus plausible que ceux mis en avant dans l'Edit d'expulsion pour satisfaire l'avarice et la cruauté de ces barbares. Il était même tout-à-fait déraisonnable de supposer que Philippe eût ordonné des préparatifs si dispendieux pour leur transport en pays étranger, s'il eût eu la pensée de les faire périr dans leur passage, puisqu'il restait en son pouvoir tant d'autres moyens d'exécuter à beaucoup moins de frais un si exécrable dessein, sans recourir à une trahison si recherchée, si inutile, qui

couvrirait son nom d'une honte ineffaçable. Les Maures devaient donc espérer avec confiance d'être transportés sans danger en Barbarie ; et ce parti, sans doute, était infiniment préférable à la mort ou à l'esclavage en Espagne. Mais, s'ils étaient réduits à abandonner toute idée de résistance, ils devaient du moins refuser, sans balancer, les deux offres qui leur étaient faites dans l'Edit d'expulsion : car, ils ne pouvaient délaisser ni leurs enfans en bas âge, ni les six familles dont les Barons devaient faire choix dans chaque centaine de familles Moresques, pour être souffertes dans le Royaume. Sans contredit, une pareille tolérance, qui n'avait pour but que de servir les intérêts particuliers des Espagnols et non ceux des Maures, devait être rejettée avec le plus profond mépris. 1609.

Cette résolution fut embrassée avec chaleur non seulement par toute l'assemblée, mais par tous les autres Maures fixés dans le royaume de Valence, à l'exception de ceux qui, habitant certaines parties montagneuses de ce pays, qu'ils jugeaient imprenables, résolurent de défendre en désespérés leurs possessions, les armes à la main. Avant la réunion des Chefs à Valence, presque tous les Maures résidaient dans les villes, et dans les parties

Les Maures résolus de se défendre eux-mêmes.

1609. les plus fertiles du Royaume, sollicitaient avec un extrême empressement les Barons, pour que leurs familles fussent comprises dans le nombre de celles qui ne seraient point frappées de l'arrêt d'expulsion. Mais ils ne furent pas plutôt instruits des la détermination prise dans cette assemblée, que, tout d'un cœur et tout d'une voix, ils déclarèrent que jamais aucune considération ne pourrait les décider à abandonner leurs parens et leurs compagnons.

Cette déclaration répandit les plus vives alarmes chez les Barons, que la conservation de six familles sur cent avait un peu consolés de l'Édit d'expulsion; et ils tremblèrent pour la rüine totale de leurs biens, si les Maures persistaient dans un dessein si funeste à la prosperité de l'Espagne. De cette classe de la Noblesse de Valence, le Duc de Gandia était celui qui devait le plus souffrir d'une résolution si courageuse, puisque toute sa fortune consistait principalement dans le produit de manufactures que lui enlevait entièrement le départ des Maures. Il se servit donc de toute l'influence qu'il avait acquise sur leur esprit, et parvint enfin à les retenir par les offres les plus séduisantes, à condition sur tout qu ils auraient le libre exercice de leur Religion. En effet, le

Duc de Gandia pressa le Vice-Roi de leur accorder cette tolérance, jusqu'à ce que les Chrétiens fussent formés au travail des Manufactures, dont la connaissance exigeait tout au plus deux ou trois ans d'application. Mais, conformément aux ordres de Philippe, le Vice-Roi répondit qu'il lui était impossible de leur accorder même un seul jour de répit (1). Dès que cette réponse eut été communiquée aux Maures, tous, au nombre de plus de cent cinquante mille, résolurent d'abandonner à-la-fois leurs richesses et leurs foyers. 1609.

Ils refusèrent avec la même inflexibilité de délaisser leurs enfans au-dessous de six ans. Ils prévoyaient bien, dirent-ils aux prêtres qui s'efforçaient d'émouvoir leur sensibilité paternelle sur la faiblesse de ces innocentes créatures, les inconvéniens et les dangers sans nombre auxquels allaient être exposés, sur des mers où

(1) Le Vice-Roi reçut à cette occasion une lettre de remercîmens de Philippe, commençant ainsi : Yo os aggradesco mucho lo que respondistes, y el parecer que days, que no por una hora si consienta que es muy conforme a lo que de vuestra mucha Christianidad, si podia esperar, etc.

Fonseca, lib. IV. caput8.

1609. ils n'avaient jamais navigué, tant de milliers d'enfans entassés avec les Auteurs de leurs jours et leurs nourrices à bord de Vaisseaux et de Galères où ils ne respireraient qu'un air contagieux. Mais ils ajoutèrent en même tems qu'ils étaient invariablement déterminés à les emmener avec eux dans telle partie du Monde qu'on les conduisît, et qu'ils préféraient de les voir périr sous leurs yeux, plutôt que de les livrer aux mains d'un Peuple qui traitait avec tant de barbarie leurs pères et mères (1).

Le Vice-Roi, après avoir fait complètement équiper les vaisseaux et autres bâtimens de transport, et distribué l'armée en différens quartiers, d'où elle pût étouffer toute espèce

(1) Néanmoins, les Ecclésiastiques et quelques femmes pieuses d'une illustre naissance retinrent un nombre considérable de ces enfans ou par vol, ou par violence. Ils croyaient, en agissant ainsi, sauver de la perdition les ames de ces jeunes victimes du Fanatisme, et faire une œuvre méritoire aux yeux de Dieu.

Fonseca, page 233. — Dio principio a este santo latrocinio, Donna Isabel de Velasco Virreyna de aquel Reyno, la qual Dio orden que le traxessen a casa algunas Moriŝquillas, aunque fuesse hurtandolas a sus curadores, como se hizo, etc.

de trouble ou d'insurrection, s'empressa d'exécuter sans délai l'Edit royal, en envoyant des commissaires escortés d'un nombre de troupes suffisant pour rassembler les Maures en divers lieux, et les conduire sur la côte. Les vassaux du Duc de Gandia, au nombre de plus de vingt mille hommes, furent embarqués les premiers, et abordèrent, après une heureuse traversée, à Oran, forteresse espagnole située sur la côte de Barbarie. 1609

Le Comte d'Aguilar, gouverneur de cette forteresse, les accueillit avec bonté ; et, sur sa recommandation au Vice-Roi de Tremezen, capitale de la province de ce nom, éloignée d'Oran d'une distance évaluée à deux jours de marche, ils eurent la permission d'aller y fixer leur résidence. Durant leur marche, ils furent saisis de la plus profonde douleur, et presque tous versèrent des torrens de larmes, en comparant les plaines désertes et arides qu'ils traversaient avec les contrées délicieuses et fertiles du royaume de Valence. Cependant, ils goûtèrent dans leur malheur une très-grande consolation d'avoir échappé, durant leur voyage, au meurtre dont ils s'étaient crus menacés sans fondement, et de se trouver maintenant sous la domination d'un Prince d'autant

1609. mieux disposé à les protéger, qu'il professait leur même Religion. A leur arrivée à Tremezen, on leur permit de garder les richesses qu'ils avaient apportées avec eux, et ils furent admis à jouir des mêmes libertés et des mêmes priviléges accordés aux Naturels du pays.

Dès que les Maures qui étaient encore en Espagne eurent connaissance de l'accueil favorable qu'avaient reçu en Afrique leurs compagnons d'infortune par dix personnes revenues exprès de cette partie du monde, cette nouvelle inattendue leur fit oublier la rigueur de leur destinée ; et, comme l'approche de l'hyver opposait beaucoup d'obstacle à leur traversée, plus grande était l'impatience qu'ils manifestaient pour leur embarquement (1).

Le Vice-Roi ne perdit point de tems pour seconder leurs désirs. Les Maures, conduits par les commissaires et par les troupes royales, et suivis des Barons, leurs anciens Seigneurs, qui leur prodiguaient les plus touchantes marques de compassion et d'humanité, étaient par tout en mouvement, et par tout se précipitaient en

(1) Fonseca.

foule sur la côte avec leurs femmes et leurs 1609.
enfans. Mais les vaisseaux préparés pour leur transport chez l'étranger n'étaient nullement propres à ce service: il fallut donc s'en procurer une infinité d'autres des ports d'Espagne, de Majorque et d'Italie. Les Maures eux-mêmes, impatiens de se délivrer au plutôt des persécutions de leurs oppresseurs, en frétèrent une partie, et cinglèrent sur le champ vers l'Afrique, tandis que le plus grand nombre de leurs compagnons d'infortune se rendait à bord de ceux équipés par l'ordre de Philippe pour la même destination. Ainsi le fertile Royaume de Valence vit fuir de son sein près de cent vingt mille de ses habitans de toute profession, hommes, femmes et enfans, emportant avec eux les arts et l'industrie qui contribuaient tant à sa richesse.

Beaucoup de ces malheureux proscrits étaient des personnes de qualité, revêtues d'un caractère distingué parmi leurs concitoyens, et dont plusieurs avaient été ennoblis par Charles-Quint dans les premiers jours de leur oumission au Christianisme.

Un historien espagnol, contemporain, fait un portrait sublime de la jeunesse et de la beauté des femmes Maures; mais, dans les

1609. accès d'une bigoterie effrénée, il se livre à la joie la plus révoltante sur les maux dont elles étaient accablées.

Humanité des Barons de Valence. Cependant la généreuse et sensible humanité des Barons de Valence qui, dans cette douloureuse occasion, consola par les plus tendres soins leurs vassaux persécutés, est une superbe opposition au cagotisme de cet écrivain ecclésiastique, et contraste d'une manière bien frappante aux yeux de l'homme éclairé. En effet, le royal Édit mettait les Barons en possession de tous les biens appartenant aux Maures, et n'accordait à ceux-ci que ce qu'ils pouvaient emporter sur eux. Mais, pleins de mépris pour ce droit barbare, les Barons permirent aux Maures non seulement de disposer de tous les effets qu'ils pourraient convertir en argent, mais aussi de transporter à bord des navires sur des mulets ou dans des chariots, leurs meubles les plus précieux et leurs manufactures. Non contens de cet acte de bienveillance, presque tous les Barons accompagnèrent leurs infortunés vassaux jusqu'au rivage de la mer: quelques-uns même s'embarquèrent avec eux, et les virent toucher heureusement la côte d'Afrique. (1)

(1) On compte parmi les Barons qui, dans cette cir-

Mais, malgré toute la prévoyance des Barons, leur bienfaisante attention envers les Maures fut, pour leurs maux, un palliatif de courte durée. L'exil de leur pays natal, qui ne pouvait qu'exciter dans leur ame les plus vifs regrets, et leur inspirer les plus fortes alarmes sur leur destinée future, fut bientôt suivi de calamités infiniment plus grandes. Les uns firent naufrage dans leur traversée, et ne virent jamais les bords Africains : les autres furent assassinés sur Mer par les propres Equipages des Vaisseaux qu'ils avaient frétés. Cette horrible cruauté, il est vrai, ne frappa que les Maures qui avaient préféré de se 1609.

constance, demeurèrent dans les ports pendant tout l'embarquement, et se signalèrent envers les Maures par leur tendresse, leur humanité et leurs soins à les protéger contre toute espèce d'insulte, comme aussi à leur procurer toutes les commodités possibles à bord des Bâtimens où ils les accompagnèrent jusqu'à Oran, le duc de Gandia dont l'immense fortune était entièrement ruinée, le marquis d'Albayda, les comtes d'Alaguas, de Bunol, d'Anna, de Sinarcas, de Concentayna, et le duc de Maqueda.. Outre ces personnes remarquables par l'ancienneté de leur origine, il en est une infinité d'autres qui suivirent leur exemple, et dont Fonseca ne cite pas les noms.

1609. rendre au lieu de leur rélégation sur des bâtimens particuliers. Mais, quoi qu'il en soit, les preuves sans nombre acquises sur une si monstrueuse barbarie exercée de sang froid par des Propriétaires et des Equipages de Navires sur des citoyens innocens, persécutés et sans défense, sont sans exemple dans l'histoire. Les hommes furent égorgés en présence de leurs femmes et de leurs enfans ; et les femmes et les enfans livrés ensuite, tout vivans à la fureur des flots : ou, si les assassins, aiguillonnés par la beauté de quelques-unes de ces malheureuses femmes, arrêtèrent, quelques jours seulement la hache sur leurs têtes, ce ne fut que pour exercer sur elles les plus détestables passions; et ces infâmes meurtriers de leurs Epoux et de leurs frères, après les avoir outragées par toutes sortes de violences, les massacrèrent ou les engloutirent dans les profonds abîmes des Mers.

Tels sont quelques-uns des exécrables chefs d'accusation dont ces monstres de cruauté furent convaincus, lorsqu'ils comparurent en jugement pour des différends qui s'étaient élevés entr'eux à l'occasion du partage des dépouilles des infortunés qu'ils avaient si horriblement sacrifiés à leur infâme cupidité ; et telle fut,

si nous en devons croire le témoignage d'un historien contemporain, la fin tragique d'un grand nombre de Maures (1). 1609.

Le sort de la plupart de ceux qui touchèrent à la côte de Barbarie ne fut pas moins déplorable. A peine eurent-ils débarqué sur ce rivage stérile, inhospitalier, qu'ils furent attaqués par les Arabes Bédoins, espèce de voleurs sauvages qui habitent sous des tentes, et ne vivent que de chasse et de butin. Les Maures, sans armes, embarrassés de leurs femmes et de leurs enfans, furent souvent pillés par ces barbares qui les assaillaient avec des corps nombreux, forts quelquefois de cinq ou six mille hommes. Aussi souvent que les Maures essayèrent de leur résister avec des pierres et des frondes, leurs seules armes, aussi souvent ils furent presque tous moissonnés par le fer. Beaucoup d'autres aussi périrent de fatigue et de faim, ou par l'inclémence de l'air dont ils ne purent se garantir pendant les longues et pénibles marches qu'ils entreprirent à travers les brûlans déserts de

(1) Fonseca.

1609. l'Afrique, pour atteindre Mostagan, Alger, et d'autres places où ils espéraient qu'on leur permettrait de se fixer. En effet, peu de Maures parvinrent jusqu'à ces places, puisque, de six mille hommes qui se mirent en marche de Conastal, ville située aux environs d'Oran, pour se rendre à Alger, un seul, nommé Pedralvi, eut le bonheur d'échapper à tous les maux auxquels succombèrent ses infortunés compagnons. Ainsi, d'après le témoignage unanime de personnes qui furent à portée de connaître à fond la vérité, on a tout sujet d'être convaincu que, de cent quarante mille ames qui, à cette époque, furent transportées en Afrique, la mort, sous les traits les plus hideux, en dévora plus de cent mille, hommes, femmes et enfans, dans un espace de quelques mois seulement après leur expulsion du royaume de Valence.

Si, d'après ce terrible et douloureux tableau, on réfléchit sur l'affreuse destinée de tant de milliers de proscrits, rejetés du sein des Espagnes, ne se demandera-t-on pas si, pour abréger le terme de tant de misères, Philippe n'eût pas exercé plutôt envers eux un acte de clémence, en les faisant périr par le fer ou

par le feu ? Ne se demandera-t-on pas également si la connaissance acquise de tant d'horreurs exercées sur les premières victimes de son arrêt fatal n'eût pas dû détourner ce Monarque insensé du funeste dessein d'exposer à de pareils massacres le reste des Maures qui se trouvaient encore dans ses Etats? 1609.

Mais une monstrueuse Superstition avait absolument éteint tout sentiment d'humanité à la Cour d'Espagne et chez un Clergé cupide et forcené. L'inflexible Philippe, et les Ministres des Autels, non moins inexorables, considéraient cette grande calamité, que leurs cruelles dispositions avaient attirée sur la tête des Maures, comme le signe infaillible d'un jugement divin contre ces malheureux expatriés, qui justifiait pleinement la barbarie exercée envers eux, et prouvait invinciblement que le Roi Catholique avait accompli l'œuvre la plus méritoire aux yeux de Dieu. Loin d'être accablés de remords et de douleur d'un événement si désastreux, ils en firent un sujet de triomphe et d'allégresse, qui ne les rendit que plus inébranlables dans la résolution de chasser des Espagnes tous les Maures indistinctement, sans inquiétude même d'aucune des choses nécessaires à leur récep-

1609 tion dans les régions où ils devaient être transportés.

Cependant avant de s'occuper de l'expulsion des Maures du royaume de Castille et des autres Provinces, on jugea nécessaire de réduire à l'obéissance ceux du royaume de Valence, dont on a précédemment parlé, qui s'étaient retirés dans les parties montagneuses de cette contrée au nombre de près de trente mille, hommes, femmes et enfans, avec le dessein de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Après s'être pourvus de provisions de toute espèce, ils avaient profité du moment où le Vice-Roi était occupé du départ de leurs compagnons d'infortune, pour se fortifier autant bien que le permettait leur inexpérience, et bloquer les passages étroits par où les Espagnols pouvaient approcher pour les attaquer. Mais, indépendamment de leur extrême ignorance dans l'art militaire, ils étaient mal approvisionnés d'armes et de munitions; et la folie de leur entreprise parut bientôt dans la faiblesse de leurs efforts pour repousser les attaques de l'ennemi. En effet, le Vice-Roi ayant envoyé contr'eux l'élite des troupes réglées, commandées par Don Augustin Mesica, officier célèbre par son

expérience et par la brillante réputation qu'il 1609
s'était acquise dans les guerres de Flandre, les uns furent réduits par le manque d'eau dont ce général les avait privés, et les autres chassés de leurs retranchemens et dispersés.

Dans la poursuite, où périrent plus de trois mille Maures (1), le farouche vainqueur n'épargna ni vieillards, ni femmes, ni enfans qui, roulant dans la poussière, imploraient leur pitié. Ceux qui s'étaient rendus, au nombre de vingt-deux mille, furent transportés immédiatement en Afrique, à l'exception des enfans au dessous de sept ans, qui devinrent la proie des soldats, pour être vendus et livrés à l'escla-

(1) Fonseca, page 310. — Il n'y a guère lieu de douter, d'après le style de cet auteur, dans ce passage, comme dans beaucoup d'autres, qu'il n'eût ressenti un extrême plaisir à commander lui-même la scène de sang dont il donne la description:

«Fueron siguiendo la vittoria, los nuestros, matando sin excecion, quantos al cançavan, viejos, moços, grandes, pequenos, hombres y mugeres, por mas que arrodillados ellos, y ellas con los braços a biertos, les pedian misericordia, no mereciendola los que siempre usaron mall della. . . . Fonseca, 310. »



1609. vage. Philippe, il est vrai, rendit un Édit portant, qu'après un certain nombre d'années, ces enfans recouvreraient leur liberté : mais, comme beaucoup furent embarqués pour les pays étrangers, on a tout lieu de soupçonner que cet Edit ne reçut point son exécution (1).

---

(1) Le Vice-Roi et l'Archevêque de Valence différaient diamétralement d'opinion touchant la méthode la plus convenable de disposer des enfans des Maures. Le Vice-Roi représentait à Philippe que tous ceux de ces enfans, qui n'avaient pas encore atteint l'âge de quinze ans, pouvaient demeurer en toute sûreté entre les mains des Chrétiens à qui les soldats les avaient vendus, puisqu'il ne restait plus de Musulmans dans le royaume, pour les empêcher d'embrasser les principes de la Foi chrétienne. Indépendamment de cette considération, comme presque tous leurs pères et mères avaient péri avec leurs autres parens dans la dernière insurrection, il serait moins cruel de les passer tous au fil de l'épée, que de débarquer et livrer un si grand nombre de jeunes créatures au plus affreux abandon sur la côte de Barbarie. L'Archevêque soutenait, au contraire, que, passé un certain âge, il était impossible de convertir aucun Maure : que, par conséquent, si l'on se décidait à garder dans l'intérieur les enfans maures de quinze, douze, dix, ou même de sept ans, tout le royaume de Valence, avant la fin de la seconde ou, au plutard, de la troisième génération, serait, de nouveau, entière-

Par malheur, pour la honte de l'humanité, il en fut tout autrement d'une autre ordonnance émanée en même tems du trône. Outre les Maures tués ou faits prisonniers, une infinité d'autres, pleins de défiance dans la bonne foi des Espagnols, ou poussés par un attachement irrésistible pour leur pays natal, s'étaient répandus dans les bois et les rochers, où ils espéraient échapper à la recherche de leur imperturbable ennemi. Mais, non content de mettre à prix la tête de ces malheureuses victimes d'une fureur implacable, Philippe, pour combler la mesure de tant de barbarie, envoya des nuées de soldats à leur chasse, comme à celle des bêtes féroces. A peine un seul Maure échappa-t-il à la rage de cette soldatesque effrénée; plusieurs même résolurent de mourir de faim et de froid, plutôt que de se rendre au cruel Espagnol. Enfin, leur chef, qui s'était caché avec sa femme et ses enfans dans les parties les plus inaccessibles des montagnes, 1609.

ment peuplé de Mahométans. Philippe empressé de complaire au Vice-Roi et à l'Archevêque, mais plus incliné pour l'avis de ce dernier, permit seulement, ainsi qu'on l'a vu, de garder les enfans au-dessous de sept ans.

1609 ayant été pris et conduit vivant à Valence, y fut, par une sentence solennelle, condamné et mis à mort, après s'être vu le jouet des moqueries et des insultes du Peuple, pour avoir accepté le titre de Roi des Insurgens.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

HISTOIRE
DU RÈGNE
DE PHILIPPE III,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Ambition de la Cour d'Espagne. — Continuation des jalousies entre cette cour et celle de France. — Grand plan de Henri IV. — Succession de Clèves et de Juliers. — Mort de Henri IV, roi de France. — Effets que produit cet événement. — Caractère des ducs de Savoie ; — et de Charles Emmanuel. — Efforts de ce Prince pour renouer la ligue contre la Maison d'Autriche. — Caractère de Marie de Médicis, reine régente de France. — Projet d'un double mariage entre les Familles de France et

d'Espagne. — Le duc de Savoie obligé de faire des soumissions à Philippe III. — Contrat de mariage entre Elisabeth de France et le Prince des Asturies. — Récit de la galanterie et de l'honneur de la Nation espagnole. — Plans politiques de l'Espagne, déconcertés par l'ambition inquiète du duc de Savoie. — Nouvelles prétentions de ce Prince sur la souveraineté de Mont-Ferrat. — Il envahit ce Duché, — et s'efforce de s'assurer de cette conquête. — Mortification que sa conduite donne à l'Espagne. — Artifices de ce Prince. — Son ambition réprimée par le gouverneur de Milan. — Jugement de la Cour de Madrid, touchant le différend sur le Mont-Ferrat. — Effet de l'ordre impératif de cette Cour sur l'esprit des ducs de Savoie et de Mantoue. — Réception humiliante faite au Prince de Piémont à cette même Cour. — Courageuse résolution de Charles Emmanuel; — Favorisée par le Sénat de Vénise. — Le gouverneur de Milan entre en campagne pour l'attaquer. — Fureur des Espagnols contre ce Prince. — Prise d'Oneglia par le marquis de Croix. — Traité de paix entre les Espagnols et le duc de Savoie. — Guerre en

Allemagne. — Ambition des États-Unis. — Le prince Maurice, traversé par le marquis de Spinola. — Siége de Wesel. — Manière commode de faire des conquêtes. — Ambition et ressentiment des Epagnols, occasionnés par leurs succès en Allemagne. — Le duc de Savoie marche contre le gouverneur de Milan. — Engagement entre ce Prince et le marquis de Spinola. — Inoiosa, remplacé dans le gouvernement de Milan par le marquis de Villa-Franca. — Le roi de France résolu de maintenir le traité d'Asti. — Intrigues du Cabinet de Madrid à la cour de ce jeune Monarque — Le duc de Nemours se joint aux Espagnols contre le duc de Savoie. — Opérations du nouveau gouverneur de Milan. — Maladie de Charles Emmanuel. — Mouvemens du prince de Piémont. — Caractère du maréchal de Lesdiguières. — Magnanime résolution de ce général. — Réduction de Montiglio. — Événement mémorable à l'occasion de la prise de cette place. — Aveuglement de l'ambition. — Siége de Vercelli. — Fin tragique du maréchal et de la maréchale d'Ancre. — Albert de Luines, favori du roi de France. — Lesdiguières marche au secours du duc

de Savoie. — Le gouverneur de Milan, ennemi de la paix. Caractère du duc d'Ossuna. — Histoire des Uscocchi. — Guerre entre la Maison d'Autriche et la République de Venise. — Récit d'une foule de complots et d'assassinats. — Conspiration de l'Espagne contre Venise. — Caractère du marquis de Bedmar, et de la Nation espagnole. — Digression sur ce sujet. — Le duc de Savoie et les Vénitiens, maintenus dans leur indépendance.

1609. VERS la fin du quinzième siècle, les différens royaumes d'Espagne formaient une puissante monarchie qui contenait plus de vingt millions d'habitans. Elle était bien cultivée, abondante en riches manufactures, et gouvernée avec autant de vigueur que de prudence par l'autorité réunie de Ferdinand et d'Isabelle. Ces illustres époux, excités par l'ambition, dont les progrès sont si naturels dans le cœur humain, étendirent en Europe leur pouvoir commun par la supériorité de leur politique et la force de leurs armes, tandis que le génie inventif et entre-

prenant de Colomb ouvrait à l'immense éten- 1609.
due de leurs vues un vaste champ de conquêtes par la découverte d'un Monde inconnu jusqu'alors. Un objet aussi encourageant par sa nouveauté que par sa grandeur, nourrit ces semences d'ambition qui avaient pris naissance à la Cour d'Espagne, et fit naître dans l'esprit du Peuple l'idée des entreprises les plus courageuses. Une succession de Chefs hardis, suivis d'un nombre d'aventuriers qui s'attachèrent à leurs drapeaux par l'amour du changement et l'espoir du pillage, réunit à la couronne d'Espagne presque toutes ces immenses régions qui s'étendent du Golfe du Mexique au détroit de Magellan.

Les trésors recueillis de l'Amérique, sur lesquels les Cortès n'avaient aucune espèce de censure à exercer, aidèrent Charles-Quint à fouler aux pieds les libertés de ses sujets, et à menacer les Etats voisins d'une domination universelle. Philippe II, son fils, hérita de son ambition et de ses inépuisables ressources, qui le portèrent à enfanter des projets bien supérieurs aux talens que la nature lui avait départis. Ce Monarque brûlait de la soif du pouvoir, et le Peuple était tourmenté de l'esprit d'émigration. Dès-lors l'énergie espagnole, détour-

1609. née de l'industrie domestique, seule et véritable source de l'opulence et de la grandeur des Nations, fut toute dirigée vers les entreprises éloignées de colonisation et de guerre. La Monarchie ne présentait plus qu'un corps frappé de phthisie par la perte de son sang et de ses trésors ; et l'antique puissance sur laquelle reposait originairement sa dévorante ambition, avait tout-à-fait disparu. Cependant, la Maison d'Autriche, à cette époque même où elle tombait en décadence, étudiait dans une profonde méditation les moyens de s'assurer de l'empire du Monde. Philippe III, à l'exemple de Charles et du Roi son père, que d'innombrables richesses, une vigilance, une vigueur et une persévérance naturelles rendirent si redoutables sur le trône dont il hérita ; Philippe, avec un esprit faible et des finances épuisées, n'en poursuivait pas moins constamment, nonobstant une extrême timidité, ce même plan d'aggrandissement conçu ou suivi par sa famille.

Il est si fort dans le cœur des Princes souverains de mettre en mouvement tous les ressorts qu'ils peuvent faire agir pour réduire à l'obéissance des sujets révoltés, que la continuation de la guerre des Pays-Bas jusqu'à la dernière trève ne doit pas, sans doute, être

considérée comme la preuve d'une ambition 1609.
démésurée; et l'expulsion des Maures, Peuple industrieux, répandu sous un ciel où tout invite à l'indolence, semble être un acte par lequel la couronne Espagnole cherchait volontairement sa propre dégradation. Néanmoins les plans ambitieux de la Cour de Madrid, quoique mieux cachés et suspendus en apparence, n'étaient pas tout-à-fait abandonnés. L'aggrandissement de la Maison d'Autriche était toujours le premier objet dont Philippe s'occupait dans ses conseils; mais son pouvoir presqu'imaginaire servait mal son penchant insensé; et la persévérance avec laquelle il travaillait à étendre sa domination, était souillée par de coupables machinations, signes certains d'une ambition impuissante et d'un empire sur son déclin.

La paix de Vervins parut d'abord rétablir une confiance mutuelle entre deux Royaumes également rivaux et jaloux de leur grandeur: mais cette apparence n'était qu'un trompeuse illusion. La Cour de Madrid continua d'encourager et de soutenir les ennemis de la Couronne de France; et réciproquement le Monarque français encouragea et soutint les ennemis de l'Espagne. Aussi, les anciennes

1609. antipathies de ces Puissances voisines continuèrent-elles de subsister dans toute leur force par des offenses mutuelles. Mais autant les intrigues de Philippe étaient ténébreuses et perfides, autant les attaques de Henri étaient élevées par les motifs sur lesquels ce Prince les appuyait; et le parti que lui prescrivait une saine politique était toujours d'accord avec la générosité naturelle de son caractère. Ce Prince magnanime, irrité des outrages réitérés qu'il avait soufferts de l'ambition des Espagnols; instruit de leurs menées sourdes et de l'influence de celles des Nobles mécontens de France; alarmé des dangers qui menaçaient sa vie et sa couronne, conçut un projet de ligue entre différentes Puissances contre les accroissemens d'une Nation qui paraissait aspirer avec constance à une Monarchie universelle. Le dernier dessein de ce Prince, en formant une pareille confédération, était d'établir parmi les nations de l'Europe un nouveau système, et de fixer une balance de pouvoir durable par l'élévation d'autres Etats sur les ruines de la Maison d'Autriche (1).

Continuation des jalousies entre les Cours de France et d'Espagne.

Grand plan de Henri IV

---

(1) Voyez les Mémoires de Sully.

A cette époque, la Religion était le lien le plus puissant qui unissait les hommes entr'eux, 1609.

Le plan, attribué à Henri d'unir toute la Chrétienté en une grande république, pour parvenir à consolider une félicité commune et le maintien d'une tranquillité générale, est devenu une ample matière de méditations et de conjectures. Quoiqu'il soit impossible de pénétrer dans les secrets du cœur des Princes; quoiqu'il appartienne plus particulièrement à l'histoire de suivre pas à pas, avec un succès beaucoup plus certain, les conséquences, que de découvrir les véritables sources des événemens et des actions; cependant tout plan, conçu par un aussi grand homme que Henri IV, inspire un si vif intérêt, qu'il est, pour ainsi dire, impossible de se refuser à des conjectures favorables touchant ce qui peut paraître mystérieux, ou répandre des doutes sur sa conduite.

Comme le projet d'unir les Puissances chrétiennes en une République générale n'avait rien d'indigne d'un Prince tel que Henri, de même aussi ce plan n'était point au-dessus de sa conception. Il ajoutait à la perfection, et devenait le juste complément de celui qu'il méditait. Il pourra paraître également probable qu'à certaines époques, un objet d'une si haute importance avait fortement exercé son imagination; mais, d'un autre côté, il est presque certain que ses profondes méditations n'eurent point pour objet cette grande fin; qu'un tout autre motif, au contraire, lui suggéra la première idée de cette confédération, et stimula tous ses efforts pour la faire réussir. En effet, il paraît qu'il ne peut

1609. et par conséquent les sympathies et les antipathies religieuses étaient les grands leviers qui donnaient l'impulsion au Monde. Les Autrichiens se glorifiaient de soutenir l'Eglise Romaine. Henri, entraîné par les plus pressans motifs de politique, avait changé de profession de foi pour suivre la croyance et le culte du Peuple dont il désirait si vivement de captiver la bienveillance et l'affection; mais il avait toujours conservé, et toujours il s'était rendu digne de la confiance des Protestans. En effet,

exister de cause plus naturelle, ni plus probable des vrais motifs qui déterminèrent ce Prince à exécuter cette entreprise, que celle tirée des Mémoires de Sully.

Henri IV, réfléchissant sur les intrigues ourdies par la Cour d'Espagne contre sa personne et son royaume, dit: « Je vois bien que cette Puissance ne me donnera point de tranquillité, tant qu'il sera en son pouvoir de me susciter des embarras; et que les différentes jalousies d'honneur, de réputation et d'intérêts d'Etat rendent impossibles toute confiance, toute harmonie entre la France et l'Espagne. Ma sûreté veut que je recoure à des mesures plus efficaces que celles des paroles: les Espagnols me forceront à faire ce qui n'est jamais entré dans ma pensée; mais je jure par Dieu que, si une fois je peux mettre ordre à mes affaires, et recevoir un secours d'argent et de provisions, je les ferai repentir de m'avoir mis les armes à la main. » — Vol. III, p. 33, duodecimo, Paris, 1663.

ce Monarque, dans le cas d'une rupture avec 1609.
la maison d'Autriche, pouvait se reposer entièrement sur l'amour de tous ses sujets, catholiques et réformés, comme il devait être également assuré des secours de presque tous les Princes et Etats qui avaient adopté la Confession d'Augsbourg. Henri s'était aussi ligué avec l'Angleterre, pour la défense mutuelle des deux Royaumes. Les Provinces-Unies des Pays-Bas, les Princes protestans d'Allemagne, presque toutes les villes impériales, étaient déjà prêts à prendre la part la plus active dans l'entreprise résolue ; et, quoique par leur grande distance du théâtre où devait se vider ce terrible différend, le Danemark et la Suéde ne fussent pas si fortement intéressés à seconder les desseins du Roi de France, cependant, si l'irrésistible force des événemens précipitait ces deux Puissances dans l'embrâsement d'une guerre générale, il était évident qu'elles épouseraient, sans balancer, la cause des Nations qui étaient, comme elles, dans la communion de l'Eglise réformée.

Mais, il s'en fallait de beaucoup que les Puissances catholiques fussent également disposées à favoriser la Maison d'Autriche. Les anciennes formes du culte religieux avaient

1609. beaucoup perdu de ce zèle et de ce respect qui s'étaient tout-à-coup manifestés pour les nouvelles ; et, dans certains gouvernemens catholiques, on ne manquait point de motifs politiques pour contrebalancer ceux de religion. Les Princes et les Etats d'Italie qui, tous, regardaient Henri comme leur protecteur, favorisaient secrètement ses vues. Les Vénitiens, sur tout, conclurent ouvertement une ligue offensive et défensive avec un Monarque, dont la médiation tenait en bride la jurisdiction spirituelle du Pape devant l'autorité civile de la République, et qu'ils regardaient comme un boulevard contre les usurpations des gouverneurs espagnols du Duché de Milan. Les Cantons Suisses aussi, Catholiques et Protestans, soit qu'ils redoutassent le pouvoir de l'Autriche, soit, comme l'affirment plusieurs historiens, qu'ils fussent entraînés par la promesse d'être aggrandis de la Franche-Comté, de l'Alsace et du Tyrol, s'empressèrent d'entrer dans cette confédération (1). Henri avait également attiré dans son parti le Duc de Savoie, Prince catholique, qui cependant ne

(1) Mezeray, Abrégé Chronologique, 1609.

brûlait pas d'un zèle excessif pour le Papisme, 1609.
par la promesse de donner sa fille aînée au Prince de Piémont, et d'appuyer ses prétentions à la souveraineté de Milan. Charles Emmanuel avait en vain espéré d'obtenir ce Duché avec la main de Catherine, infante d'Espagne : humiliation d'autant plus cruelle, que les Pays-Bas autrichiens étaient gouvernés par l'autorité réunie de l'Archiduc Albert et de l'Infante Isabelle.

On ne peut douter de la haute estime que Henri avait conçue pour Charles Emmanuel, d'après les conditions auxquelles il s'attacha ce nouvel allié. L'admiration universelle avait donné à ces deux Princes le titre de *Grand* : et leurs talens et leurs vertus respectifs, si formidables à l'un et à l'autre, quand ils se faisaient réciproquement la guerre, leur inspiraient maintenant une confiance mutuelle.

Tandis que Henri préparait ainsi ses moyens de vengeance contre l'Espagne, sa bonne fortune accoutumée fit naître un événement qui lui fournit l'occasion de couvrir ses véritables desseins du prétexte de redresser des injures, et de soutenir la cause de la justice.

Jean Guillaume, Duc de Clèves et de Juliers, étant mort sans enfans, différens Princes récla- Succession de Clèves et de Juliers.

1609. mèrent le droit de succession à la souveraineté de ces Etats. Le plus puissant de ces compétiteurs se préparait à soutenir ses prétentions par la voie des armes. Mais l'Empereur Rodolphe II, pour maintenir sa propre autorité, et prévenir les calamités de la guerre, somma les divers prétendans de comparaître devant lui, pour expliquer la nature de leurs droits particuliers. Il mit en même tems en séquestre les fiefs en litige, dont il confia l'administration à son frère Léopold, évêque de Strasbourg et de Passau. Celui-ci, en se saisissant de Juliers, leva des troupes, et commença à étendre les territoires autour de cette ville.

Deux des compétiteurs, le Marquis de Brandebourg et le Comte Palatin de Nenbourg, Princes protestans, alarmés de la conduite de l'Empereur, consentirent à partager de bonne foi cette souveraineté, sur laquelle ils formaient en particulier des prétentions, jusqu'à ce que leurs différend seussent été jugés par la voie amiable de l'arbitrage.

1610. Le Comte Palatin, à la tête d'une armée, se mit en campagne; il assembla à Dusseldorff les Etats de Clèves et de Juliers, pour les engager à le reconnaître, conjointement avec l'Electeur de Brandebourg, comme les Souverains héré-

ditaires et légitimes de Clèves et de toutes les 1610.
autres principautés que possédait Jean Guillaume au-delà du Rhin. Les Princes catholiques de l'Empire, alarmés de ces procédés, se liguèrent pour la défense de l'ancienne Foi, et envoyèrent des députés à Madrid et à Rome, pour en obtenir des secours. D'un autre côté, les Princes de Brandebourg et de Neubourg, forts de l'appui des Princes de l'Union-Evangélique et de la puissante protection de Henri, ne négligèrent rien pour la défense des domaines dont ils venaient de prendre possession; d'autant que les Etats de Clèves et du Juliers, une fois annexés aux Pays-Bas Autrichiens, auxquels ils confinent, auraient étendu les domaines de l'Espagne au-delà de ce même fleuve du Rhin, et tenu en échec la puissance des sept Provinces-Unies. Voilà donc le vrai motif qui fit si promptement réussir les Princes protestans à rendre Henri le zélé défenseur de leur cause. En effet, ce Monarque répondit aussitôt, et de la manière la plus obligeante, au prince d'Anhalt, qu'ils avaient envoyé à Paris, pour lui faire des ouvertures à ce sujet, que non seulement il les aiderait de tout son pouvoir, mais que, pour servir encore plus chaudement leurs intérêts, il marcherait lui-même

1610. à la tête de son armée. Elle était forte de trente-mille hommes de pied et de six mille de cavalerie, qui se trouvaient être, pour la plupart, de vieilles troupes commandées par des officiers formés à la guerre sous ses drapeaux. Il avait un train d'artillerie supérieur à tous ceux qu'aucun Souverain eut jamais fait paraître en campagne, et des munitions de guerre pour soixante mille coups de canon. Henri avait en outre établi dans ses finances une économie si sage, si rigoureuse, qu'il avait amassé des trésors avec lesquels il pouvait tenir sur pied, pendant dix ans, des forces militaires aussi redoutables que celles qu'il était sur le point de faire mouvoir, sans fouler ses sujets par aucun impôt, ni préjudice extraordinaire (1). Indépendamment de cet avantage, il entretenait en Dauphiné, sous le commandement du Maréchal de Lesdiguières, douze mille hommes de pied et deux mille chevaux, prêts à se joindre au Duc de Savoie, pour attaquer les domaines espagnols situés en Lombardie. Jamais l'Europe n'avait vu de si grands

(1) Discours du duc de Rohan, à la mort de Henri le Grand. — Mémoires de Sully. — Mezerey.

préparatifs militaires, ou connu de conjoncture si voisine en apparence d'une révolution. L'opulence de Venise, la valeur des Suisses, l'impétuosité des Savoisiens, la jeune et mâle ardeur des Provinces-Unies, le zèle infatigable des Princes et des Etats protestans d'Allemagne, la bravoure disciplinée des Français, les bonnes dispositions de tous ceux qui professaient la Religion réformée : toutes ces circonstances réunies dans les mains d'un Prince politique, et guerrier, formaient un levier capable de renverser les Royaumes, et de changer la face du Monde. La force des moyens, la grandeur et la fin des vues de Henri étaient une source de délices pour le génie bouillant et martial de ce grand Prince. Tantôt, il prenait plaisir à passer ses troupes en revue; tantôt, faisant l'épreuve de nouvelles armes, il brûlait de les rompre sur l'ennemi dans un jour de combat. Il dormait peu, était toujours en mouvement, conversait beaucoup avec les Ministres et les officiers qu'il honorait de sa confiance; il était impatient de quitter la mollesse des Palais, pour se précipiter dans les dangers et dans les travaux des camps; il désirait tout aussi ardemment de reprendre sur le Marquis de Spinola les avantages qu'avait remportés sur lui-même 1610.

1610. le Duc de Parme. Déjà, il avait renforcé les garnisons de ses villes frontières : déjà ses troupes commençaient à filer en divisions séparées vers le rendez-vous général assigné en Champagne : déjà, il avait informé l'Archiduc Albert à Bruxelles du dessein qu'il avait pris de marcher à travers son territoire, pour connaître s'il le recevrait comme ami, ou comme ennemi; et rien ne le retenait plus à Paris que le désir d'assister au couronnement de Marie de Medicis, sa femme, qu'il avait nommée régente de France pendant son absence.

Cependant, la Maison d'Autriche, sur qui s'amoncelait cet orage, le considérait d'un œil léthargique. Rodolphe, plus occupé des mouvemens des Corps célestes que des mouvemens de ses ennemis; Rodolphe, né avec un goût naturel pour l'étude, se livrait paisiblement à l'amour de la science, seule passion capable d'éteindre l'orgueil du pouvoir dans le cœur des Princes. Il avait abandonné sans peine à son frère Mathias le gouvernement de la Hongrie, de la Moravie, de l'Autriche; et, bientôt après, il lui avait également résigné celui de Bohème. Rodolphe, avec le titre d'empereur, vivait en simple particulier. Mais, on ne peut se défendre de la plus grande surprise de voir

Philippe, en qui l'amour de la religion n'avait pas entièrement éteint la soif de l'ambition, demeurer sans crainte à la vue des préparatifs militaires d'un ennemi invétéré. Soit que les Ministres d'Espagne se crussent assurés du succès des complots qu'ils avaient formés contre Henri dans son propre palais; soit qu'aveuglés par la crédulité superstitieuse du siècle où ils vivaient, ils se confiassent à l'accomplissement de ces prédictions si ordinaires alors dans la bouche des Catholiques, touchant la mort subite du magnanime Henri (1); soit 1610.

(1) Cette conjecture peut paraître au premier coup-d'œil, à certains lecteurs tout-à-fait absurde et sans fondement. Néanmoins, on ne la jugera pas si extravagante, si l'on réfléchit sur le pouvoir des préjugés universellement reçus, et qui avaient tant d'empire sur les esprits même les plus forts.

Vers cette époque, et même long-tems après, la science de l'astrologie judiciaire était cultivée avec un soin infini par les Philosophes les plus estimés, et avec un succès d'autant plus assuré, qu'ils y croyaient fermement. Il y a encore de nos jours, à l'Université de Pétersbourg, un très-célèbre mathématicien qui fait des progrès rapides dans cette science. Il est également certain que le duc de Lerma était un zélé partisan de l'astrologie.

Les hommes sensés du siècle où nous vivons, frappés

1610. que, dans la faiblesse de leur imagination, ils se persuadassent que ce Monarque n'avait d'autre objet en vue que de chasser Léopold des Etats de Juliers; soit enfin qu'ils fussent mûs par quelque cause secrète, il n'en est pas moins vrai qu'au milieu d'une incertitude, d'une anxiété générale, la Cour de Madrid ne témoigna nulle espèce d'alarme. L'Europe, frappée des immenses préparatifs de la France, était tout étonnée de la sérénité de l'Espagne, quand survint tout-à-coup un événement qui prouve combien les affaires humaines sont gouvernées par des causes infiniment au-dessus de la portée des Princes : événement qui, dans un clin-d'œil, anéantit les desseins si habilement concertés par l'immortel Henri, et sup-

---

de ce mélange de génie et d'extravagance qui distingue les Ecrits de l'antiquité, ne savent comment concilier tant de raison avec tant de folie; et ils soupçonnent que la plupart des opinions énoncées dans ces Ecrits ne sont point réelles, mais populaires et affectées. Il est même impossible que la postérité ne forme de pareils doutes sur quelques-uns des points de doctrine du dix-septième et même de dix-huitième siècle. Quoique les hommes varient sans cesse dans leurs opinions, cependant, ils sont sans cesse étonnés que le Monde ne se range pas toujours à leur avis.

pléa au manque de vigilance et de sagesse des conseils de Philippe. 1610.

La veille du jour fixé pour le couronnement de Marie de Médicis, Henri IV se rendait dans sa voiture à l'Arsenal, pour converser, suivant sa coutume, avec le Duc de Sully, Surintendant des Finances, et grand Maître de l'Artillerie, quand il reçut deux coups de conteau, dont l'un lui perça la grande artère qui conduit le sang du cœur aux autres parties du corps. Henri tomba mort sur le duc d'Epernon qui était assis à côté de lui, et à l'oreille de qui il parlait, quand son affreux meurtrier lui porta le premier coup. Ce régicide fut commis le 14 mai 1610, par François Ravaillac, natif et maître d'Ecole d'Angoulême. Les Ministres de France s'imaginant que cet exécrable forfait pouvait être le terrible résultat de quelque conspiration secrète, mirent Ravaillac à la torture, pour le punir de son crime, et pour découvrir, par ce moyen, ses fauteurs et ses complices. Leur attente fut trompée : ce misérable fanatique, n'avait point de complices ; et ses seuls fauteurs étaient les prêtres de la superstition catholique, dont les Ecrits et les Discours avaient pleinement persuadé ce malheureux

Mort de Henri IV, roi de France.

1610 qu'en tuant le défenseur des Protestans et l'ennemi du Pape, il sauverait son ame de la perdition, et recevrait pour récompense la vie éternelle.

Effets de la mort de Henri. La fin tragique de Henri remplit une partie de l'Europe d'allégresse, et l'autre d'horreur. La Maison d'Autriche fit éclater une joie barbare à la nouvelle de la destruction d'un ennemi si formidable pour elle; et les cruels partisans d'une Religion qu'ils soutenaient avec tant de chaleur, applaudirent au zèle pieux de Ravaillac, qu'ils comparaient à ce qu'il y avait de plus héroïque dans la vie ou la mort des Saints, des Martyrs et des Confesseurs.

Cependant, une consternation générale s'empara non seulement des Huguenots de France, mais des Etats qui professaient la Religion réformée. En un mot, tous les Protestans en général déplorèrent la mort prématurée du Patron de la tolérance religieuse; et les Peuples qui différaient en matière de religion, s'unirent également pour pleurer la perte de l'illustre gardien des libertés de l'Europe. Ils récapitulèrent avec la plus vive douleur ses qualités aimables et héroïques; sa douce pitié à laquelle, en diverses circonstances, il sacrifia son ambition; la hardiesse et la vigueur de son génie

qui, dédaignant les vains détours de la subtilité et du rafinement, le précipitaient dans le sentier qui mène droit à la gloire; son courage qui ne l'abandonna jamais dans les circonstances les plus difficiles; sa bravoure dans les combats, dont l'exemple tout puissant inspirait à son armée une irrésistible intrépidité; sa patience à toute épreuve dans les plus durs travaux; sa constante affabilité dans le malheur comme dans la fortune, qui le rendait maître du cœur de ses soldats, dont l'enthousiasme allait au point de le servir avec toute la loyauté de fidèles sujets, et toute la chaleur de véritables amis. Mais le célèbre Benjamin Duc de Rohan, non content de joindre ses pleurs aux larmes des Nations, chercha, dans l'excès de sa tristesse, une sombre satisfaction, en épenchant les douloureux sentimens qui torturaient si violemment son cœur dans un Ecrit pathétique, où il transmit à la postérité le précieux souvenir de la tendre et vive affection dont il brûlait pour son roi bien aimé. Cette élégie, écrite d'un style passionné, qui ne pouvait être inspiré que par la plus profonde affliction, est une peinture vivante des regrets et de la consternation qui suivirent la mort de Henri; 1610.

1610. elle devient à jamais la preuve la plus manifeste du grand ascendant que ce modèle des bons rois avait acquis sur les hommes les plus illustres de son siècle (1).

---

(1) Je déplore, dit Rohan, parmi les autres expressions de son extrême et véhémente affliction, je déplore dans la perte de notre invincible Roi, la perte de toute la France; et mon ame est percée de douleur à la pensée de l'événement tragique qui nous prive à jamais de ce grand Prince. Bientôt, nous apprendrons par notre propre expérience combien sa mort déplorable est pour nous un sujet de larmes éternelles. Déjà, le Peuple épouvanté ne voit plus que les sinistres présages des plus terribles calamités : déjà les villes se gardent comme si elles étaient dans l'attente d'un siége; et déjà la Noblesse cherche un appui dans les Membres les plus éminens de son Ordre, dont cependant les factions doivent lui faire entrevoir bien plus de dangers, que concevoir d'espérances de salut. Je pleure à-la-fois, avec la perte de Henri, la perte de sa courtoisie et de sa douceur; la perte de son aimable et obligeante conversation; la perte des honneurs dont il me combla; la perte de l'accès familier qu'il daigna m'accorder jusques dans ses solitudes les plus retirées; pertes qui, dans l'excès de ma tristesse, m'arrachent des torrens de larmes, et me rendent insupportables ces mêmes places où jadis la présence de mon bon Prince répandait sur mes travaux le charme d'une félicité sans bornes. Je regrette sur tout infiniment le manque de réussite d'une des entreprises les plus nobles

Après la mort de Henri, ses amis et ses alliés avaient raison de craindre que les passions vengeresses de la Maison d'Autriche ne fussent exaltées et allumées par l'espoir d'une barbare 1610.

---

et les plus héroïques qui aient jamais été conçues : car il est impossible de supposer qu'une force militaire de trente mille fantassins, de six mille chevaux, d'un train d'artillerie de soixante pièces de canon, avec des munitions pour soixante mille coups, indépendamment de l'armée qu'on tenait alors sur pied en Dauphiné, fût simplement destinée pour le siége de Juliers qui, depuis, s'est effectué avec huit mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie. N'ai-je donc pas le plus juste sujet de gémir de la perte d'une si belle occasion de prouver à mon Roi mon courage, mon zèle et ma fidélité ? Oui, un coup de pique donné en sa présence m'aurait procuré une satisfaction infiniment plus précieuse que la plus brillante victoire que je remporterais aujourd'hui. Combien plus de cas aurais-je fait de la moindre de ses louanges dans un art où il était le plus grand maître de son tems, que des éloges les plus pompeux que me donneraient aujourd'hui tous les autres capitaines qui nous restent ! Hélas ! mon cœur est encore tout abattu du coup affreux qui a tranché les jours de ce Prince magnanime ; de ce Prince qui était un modéle de douceur et de clémence ; de ce Prince qui jamais ne fit périr l'Innocent ; de ce Prince dont jamais le sang ne souilla les victoires ; de ce Prince qui, après avoir fait rentrer ses ennemis dans le

1610. satisfaction (1). Les Etats d'Italie sur tout, que le pouvoir de Philippe tenait dans des craintes éternelles à Naples et en Lombardie, tremblaient que les armes Espagnoles ne ravageassent toute cette belle contrée d'Europe. Mais Charles Emmanuel, Duc de Savoie, dont l'Esprit su-

---

devoir, les chérissait comme des amis et les comblait de faveurs ! Où serait donc l'homme sensible qui, après avoir vécu, comme moi, sous un si bon Roi, pourrait goûter quelque plaisir dans ces jours de deuil ! Aussi, ai-je, pour cet effet, définitivement résolu de diviser ma vie en deux parties : d'appeler heureuse, celle qui déjà s'est écoulée, parce que je l'ai employée au service de Henri le Grand; malheureuse, celle qui me reste encore à terminer, puisque je la consacre sans retour aux gémissemens, aux larmes, aux plaintes et aux soupirs. Mais afin d'honorer encore plus dignement la mémoire de ce grand Roi, je dévoue le reste de mes jours (abstraction faite du royaume de Dieu qui doit être préféré à toutes choses), au service de la France, parce qu'il régna sur elle; au Souverain actuel, parce qu'il est son fils; à la Reine, parce qu'elle fut à la fois sa chère compagne et son épouse.

(1) Spes addita suscitat iras. VIRGILE.

périeur savait plutôt prendre conseil d'un noble orgueil que d'un vain désespoir, s'efforça de rallier les forces dispersées de la Ligue, et d'en former encore une fois un corps serré et formidable. 1610.

La Maison de Savoie, une des plus illustres en Europe, suivant l'histoire de son antiquité, s'est rendue encore plus célèbre par la sagesse de sa politique et la valeur de ses armes. Environnés par les Etats de l'Empire, par ceux de la France et de l'Espagne, les Princes de Savoie sont dans la constante nécessité de surveiller sans cesse la balance du pouvoir entre ces voisins ambitieux, et de pénétrer de bonne heure leurs desseins, afin de pouvoir secourir à tems la plus faible de ces Puissances contre la plus forte, et conserver par ce moyen leur propre indépendance.

Caractère des ducs de Savoie.

Mais si la Providence a placé cette famille dans une situation où il est nécessaire d'être éternellement sur ses gardes pour prévenir les usurpations d'un ennemi formidable, la sûreté naturelle de son pays, son élévation et les abîmes dont il est environné, lui inspirent cette confiance si nécessaire, pour résister victorieusement à toutes ses attaques. Les forts et

1610. les étroits défilés des Alpes, défendus par une race d'hommes belliqueux, qui habitent une contrée montagneuse et couverte de neiges, encouragent les Ducs de Savoie à entrer hardiment en guerre, toutes les fois que le concours des circonstances leur en démontre l'obligation. Ainsi la Nature, d'accord avec les causes morales, concourut à former ce caractère illustre qui distingue si justement la Maison de Savoie entre les Puissances du Monde.

Caractère de Charles Emmanuel.

Charles Emmanuel, loin de dégénérer de la grandeur de sa maison, ajouta, au contraire, un nouveau lustre à la dignité de sa naissance. La nature, qui lui avait refusé une vigoureuse complexion, l'avait amplement dédommagé de ce refus en lui formant une ame ornée de toutes les vertus et de tous les talens qui font les hommes illustres. Ces dons inestimables s'étaient développés et avaient mûri à l'aide d'une belle et savante éducation qu'il devait aux soins paternels de Philibert, célèbre par la victoire qu'il remporta sur les Français à Saint-Quentin. Les Ecrits de l'Antiquité, si remplis de faits héroïques et de conquêtes rapides, avaient nourri l'ardeur naturelle de son esprit, et fait prendre à son émulation un essor digne des anciens héros d'Italie. Outre une singulière in-

trépidité d'ame, qui se plaît à poursuivre de vastes desseins, il possédaît au suprême dégré, pour en assurer le succès, deux qualités indispensables: une conduite politique toujours habilement dirigée vers l'objet où tendaient ses vues, et une valeur à toute épreuve. Mais sa bravoure n'avait rien de ce courage toujours calme, toujours égal, qui n'appartient qu'à la dureté des nerfs, et qui distingue particulièrement les guerriers du Nord: elle provenait de cette vigueur d'imagination, de cette sensibilité de structure, particulière aux climats méridionaux, qui la rendait ardente, impétueuse. Son génie aussi, semblable à celui des régions plus chaudes, était fécond, même à l'excès, et ne respirait que subtilité, que rafinement. D'un caractère si bouillant, d'une imagination si heureuse et si fertile, dérivait cette invincible énergie qui l'élevait au-dessus des revers de la fortune; et de-là ce noble et ferme courage qui ne l'abandonna jamais dans le peu de défaites et les nombreux contre-tems qu'il éprouva. Ses ressources étaient si multipliées, qu'il ne pouvait point se présenter de conjoncture où la supériorité de son génie n'imaginât tout-à-coup quelque sujet pour remuer toutes les passions, ménager à propos les espérances, les 1610

1610. craintes, et gouverner à son gré *les folies des hommes*. Il variait si souvent et avec tant d'art ses stratagêmes politiques et militaires, que ses contemporains les plus déliés furent forcés d'avouer leur insuffisance pour pénétrer ses desseins. Cependant, animé sans cesse du feu de son génie créateur, il embrassa souvent des projets inexécutables qui, par fois, laissaient échapper quelques étincelles, dont l'éclat montrait dans tout leur jour ces conceptions sublimes, sans bornes, signes caractéristiques d'une extrême habileté de conduite (1). Mais les brillantes facultés de son esprit universel ne se bornaient pas à des plans ambitieux. Tout ce qui portait l'empreinte du beau, du grand, donnait à son ame un nouvel élan. Il recherchait aussi les délices de la société, et rendait les armes à l'amour. Il s'honorait encore d'être ami des Gens-de-Lettres, protecteur de tous les arts, admirateur enthousiaste et généreux rémunérateur de tous les genres de mérite. La grandeur de son ame était si heureusement tempérée par un fonds naturel de dou-

(1) Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat. — Salluste.

ceur et de bienveillance, que l'irrésistible affa- 1610.
bilité de ses manières toujours aimables lui avait conservé le cœur de ses sujets, accablés sous le poids de maux qu'ils ne devaient qu'à son inquiète ambition. En un mot, il est difficile de concevoir dans un même homme une réunion de qualités si manifestement opposées, un si mâle courage avec des desseins si sagement combinés, une ame si élevée avec une conduite si douce, une chaleur d'esprit si brûlante avec une subtilité si recherchée et une dissimulation si profonde (1).

Ce Prince, qui roulait dans sa pensée les plus hardis projets, et dont l'ambition naturelle s'était accrue et fortifiée par la confiance qu'il avait placée dans Henri, ne les abandonna point après que la mort l'eut privé d'un si puissant allié. Son œil pénétrant avait dé-

(1) Dans ce portrait vraiment rare, il n'est pas un seul trait qui ne soit appuyé du témoignage d'historiens contemporains qui, tous, parlent de ce Prince avec une admiration qui n'a pu être excitée que par les talens les plus surprenans. *Voyez* Bellum Sabaudicum, etc. — Alfonso Loschi : Battista Nani : Siri Memorie recondite : le Mercure français : l'histoire de la Régence de Marie de Médicis etc., etc., etc.

1610. couvert l'état de langueur où était tombée la monarchie Espagnole, et il méprisait souverainement Philippe et ses ministres (1). Il ne perdait donc point l'espoir d'étendre sa domination sur le beau territoire que convoitait son ambition; et il regardait le succès comme assuré, s'il pouvait parvenir à rassembler les forces dispersées de la Ligue. Si même la France se bornait à garder une parfaite neutralité, il espérait encore soutenir contre Philippe une guerre glorieuse, suivie de beaucoup d'avantages. Il s'efforça donc de faire revivre cette ligue formidable contre la Maison d'Autriche, dont il peignit la puissance comme excessive et dangereuse. Il tenta également d'obtenir de la nouvelle Régence une confirmation de la promesse que Henri lui avait faite, de donner en mariage sa fille aînée au Prince de Piémont. Mais l'assassinat du Monarque français entraîna la ruine de ses maximes politiques et l'abandon des plans qu'il avait si judicieusement conçus. Le Parlement de Paris, intimidé par les menaces du Duc d'Epernon,

Charles Emmanuel s'efforce de renouer la ligue contre la Maison d'Autriche.

(1) Batt. Nani, lib. I. — Siry Memorie recondite, tom. III, p. 242.

qui commandait le régiment des Gardes, commit un acte d'usurpation involontaire (1), en déclarant Marie de Médicis, seule régente de France pendant la minorité de son fils, qui n'était encore âgé que de neuf ans. Cette Reine, qui joignait à la ruse italienne les faiblesses de son sexe et la superstition d'une bonne catholique, était gouvernée par des principes directement contraires à ceux qu'avait adoptés le génie mâle et libéral de Henri ; elle cherchait à établir son autorité, en excitant des jalousies parmi ceux qui voulaient la détruire; et, par une fatalité unique, elle armait ses ennemis contre elle-même avec les concessions qu'elle leur faisait pour les attirer dans son parti. Elle avait obtenu la régence sans opposition, mais non pas sans envie. Les Princes du sang, grandement offensés de l'élévation d'une étrangère, quoique reine de France, à la dignité sur laquelle ils formaient eux-mêmes des prétentions, se retirèrent de la Cour, et furent suivis de leurs nombreux partisans. C'était la politique de Marie d'opposer à ses ennemis do-

1610.

Caractère de Marie de Médicis, reine de France.

(1) Le droit d'élire un Régent avait appartenu jusqu'alors aux Etats-Généraux du Royaume.

1610. mestiques une Faction formée dans le sein même du reste de la Noblesse, et de se faire des amis par une excessive prodigalité de pensions, d'offices et de gouvernemens. Elle employa, pour calmer les ressentimens et soulager les mécontens, les trésors que Henri avait amassés, afin de tenir ses ennemis dans une crainte perpétuelle. Ainsi, toutes les assiduités, toutes les sollicitations, toutes les remontrances de Charles Emmanuel furent infructueuses vis-à-vis d'une Princesse dont les vues étaient si fort éloignées des siennes. Loin d'entrer dans une confédération contre la Maison d'Autriche, elle s'empressa d'écouter la proposition rejetée d'abord par Henri, d'un double mariage du Dauphin de France avec l'Infante aînée d'Espagne, et du Prince des Asturies avec Elisabeth, fille aînée de France. Ce projet avait été suggéré, en premier lieu, à la Cour de Madrid par Paul V, qui se flattait que la Maison d'Autriche acquerrait par ces doubles nœuds une si grande prépondérance dans les conseils de Médicis, qu'elle réussirait enfin à sapper jusques dans ses fondemens l'opiniâtre Hérésie contre laquelle s'étaient toujours brisés tous les ressorts mis en mouvement pour la renverser.

Immédiatement après que la Cour de Madrid eut porté le deuil de Henri, et fait présenter dans les termes les plus expressifs à la Reine régente ses complimens de condoléance sur la perte de ce Prince, elle lui renouvella la proposition de cette double alliance qu'elle avait adoptée avec tant de chaleur avant le tragique événement auquel elle devait l'autorité dont elle venait d'être revêtue. Cette terrible catastrophe ne pouvait point avoir fait varier Marie dans ses dispositions naturelles pour une union avec l'Espagne : au contraire, si, d'abord, cette union lui avait paru désirable, elle devenait maintenant nécessaire pour étayer son autorité, que pouvait anéantir la violence des factions. 1610.

En conséquence, au mois d'avril 1611, le Roi d'Espagne et la Reine régente de France consentirent expressément par leurs ambassadeurs respectifs au double mariage de leurs fils et de leurs filles. Ils conclurent en même tems un traité de ligue défensive, par lequel ils s'engageaient à se secourir mutuellement l'un l'autre, dans le cas de discordes civiles ou d'invasions étrangères. Outre cela, Philippe profitant du moment pour serrer et consolider d'autant mieux les liens qui allaient unir les 1611. Projet d'un double mariage entre les Familles de France et d'Espagne.

1611. deux Maisons, mit tout en œuvre pour rendre cette ligue tout à-la-fois offensive et défensive. Mais Marie, dont toute l'ambition se bornait à maintenir et non à étendre son pouvoir, s'y refusa dans les termes les plus positifs (1).

Ainsi, non seulement ces nouvelles dispositions affranchirent la Maison d'Autriche des attaques de la Confédération qui s'était formée contr'elle, mais elle acquit de plus une augmentation de forces par le grand ascendant qu'elle prit dans les conseils d'un Royaume qui, du vivant de Henri, paraissait être son plus dangereux ennemi. En vain Charles Emmanuel, secondé par les importunités du Pape (2), sollicita-t-il les Vénitiens d'entrer dans une ligue offensive et défensive contre les ambitieux Espagnols : la conduite de la France détermina celle de Venise. Le Sénat, instruit des desseins de Marie de Médicis, fit la réponse suivante au duc de Savoie : « que, sans contredit, » il était de l'intérêt de tous les Souverains » d'Italie de vivre entr'eux dans la meilleure » intelligence, et de pourvoir à leur sûreté

(1) Siri, Memorie recondite, tom. II, p. 524 — Mémoires de la Régence de Marie de Médicis. — Histoire des derniers troubles en France. — Malingre.

(2) Mémoires de Winwood, vol. III.

» commune ; mais qu'il était à craindre qu'une 1611.
» ligue, telle que celle proposée par Son Al-
» tesse, servît seulement à causer de l'ombrage
» et de la jalousie à l'Espagne qui, plus que
» toutes les autres Puissances, avait de très-
» pressans motifs de vivre en paix avec ses
» voisins. » Il répondit en même tems à sa
» Sainteté, dont il soupçonnait qu'une versatilité de caractère ne la fit bientôt rentrer dans les vues de cette même Cour contre laquelle elle se déchaînait maintenant avec tant de chaleur, « qu'il lui était impossible de se persuader
» que ses craintes sur les vues de l'Espagne
» fussent bien fondées ». Mais le refus de la France et de Venise ne découragea point Charles Emmanuel. Ce Prince embrassa, poursuivit mille plans à-la-fois, et s'efforça d'ourdir des intrigues dans toute l'Europe : il tint une correspondance secrète avec les Seigneurs mécontens de France ; il alluma la jalousie et le ressentiment des Princes protestans d'Allemagne ; il proposa au Roi Jacques le mariage du Prince de Galles avec la Princesse de Savoie, et celui du Prince de Piémont avec une fille d'Angleterre. Suivant l'opinion de quelques écrivains, il est difficile d'affirmer, d'après le caractère impénétrable de Charles, si ce

1611. Prince était en effet persuadé de réussir dans ce projet, ou s'il ne faisait qu'espérer d'en venir à ses fins, ou plutôt s'il n'avait pas pour but seulement, en excitant des haines parmi les grandes Puissances catholiques, au moyen de ses liaisons avec un Prince protestant, de dissoudre le traité de double alliance entre la France et l'Espagne, afin d'obtenir en mariage, par le succès de cette menée, la fille aînée de Philippe, ou celle de Marie de Médicis pour le Prince de Piémont (1). Mais quelles qu'ayent été les vues de Charles Emmanuel, elles furent

(2) Les conjectures de ces écrivains qui caractérisent avec tant de force l'opinion générale qu'on avait conçue du duc de Savoie, paraissent plutôt rafinées. Je trouve dans les lettres de Chamberlayne, insérées dans la collection du docteur Birch, déposée au Muséum Britannique, qu'à cette occasion, Charles Emmanuel joignit à beaucoup de chaleur une extrême sincérité. Il usa même d'une libéralité sans égale envers l'ambassadeur d'Angleterre à Turin. Il étudia le naturel du Monarque anglais, en envoyant, comme son ambassadeur à la Cour de Londres, une personne qui, sous les dehors de la dissipation, de la gaîté et de l'enjouement, cachait la plus profonde pénétration. « Fabrito, dit Chamberayne dans ses lettres, année 1612, passe son

déçues par la méprisable vanité du Monarque 1611
anglais, qui ne se donna même pas la peine de dissimuler que toute alliance, au dessous de celle d'un grand roi, était absolument indigne de l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

Dans le même tems, les troupes espagnoles

---

tems agréablement avec le Roi, et n'est jamais seul. » — « L'ambassadeur Savoisien, » dit-il dans un autre passage, « se donne buono tempo, quoique la partie devienne bien froide, et fréquente la bonne compagnie. » — Le roi Jacques, comme chacun le sait très-bien, était passionné pour la chasse, et faisait ses délices d'une collection de bêtes sauvages. Le duc de Savoie, instruit de cette particularité, envoya à ce Prince, comme marque d'attention, une Once et un Léopard. Ces animaux furent apportés de Londres à Théobald où résidait le roi : mais le léopard commit une faute presque impardonnable, car l'on découvrit que ce n'était qu'un faon de biche qui fut élevé à Théobald par une femme à qui on le confia, et qui eut beaucoup de peine à sauver le pauvre nourrisson. Ces circonstances, toutes frivoles qu'elles soient, prouvent que le Duc de Savoie avait étudié les goûts particuliers de Jacques, et qu'il désirait de captiver son affection.

1611. qui étaient sur pied dans le Milanais, celles du Duc de Savoie en Piémont, et l'armée française en Dauphiné, commandée par Lesdiguieres, étaient autant de sujets de jalousies et d'appréhensions diverses. Les Espagnols étaient prêts à se venger du Piémont; et les Savoisiens menaçaient le Milanais d'une incursion; tandis qu'une armée commandée par un général protestant causait tout autant d'inquiétudes à la Reine régente elle-même qu'aux autres Princes catholiques.

Dans cette situation d'affaires, le Pape non seulement pressait Marie de Médicis de licencier les troupes françaises en Dauphiné, mais il sollicitait avec une égale ardeur le roi d'Espagne et le Duc de Savoie de congédier en même tems celles qui devenaient pour la France et l'Italie une si grande source de craintes et d'anxiétés. L'influence du souverain Pontife réussit sans peine à persuader Marie de dissoudre une armée commandée par un général, dans la fidélité de qui elle ne mettait pas une entière confiance: mais les instantes sollicitations de sa Sainteté n'eurent aucun succès sur l'esprit de Philippe et d'Emmanuel. Le Monarque espagnol prétendit que le Duc de Savoie devait,

le premier, poser les armes, et lui rendre satisfaction de l'alliance qu'il avait contractée avec Henri. Emmanuel soutenait au contraire que l'Etat le plus faible devait toujours se tenir sur ses gardes, quand il était menacé par un voisin beaucoup plus puissant que lui (1). 1611.

La satisfaction que Philippe exigeait du Duc de Savoie était que ce Prince lui demandât pardon du traité secret qu'il avait signé avec Henri, et qu'il envoyât un de ses fils à Madrid, pour y demeurer comme garant de la fidélité de son père.

Le duc de Savoie obligé de faire des soumissions au roi d'Espagne.

Charles Emmanuel, abandonné de tout le monde, fut malheureusement obligé de souscrire à ces humiliantes conditions. Le Prince Philibert de Savoie partit donc à cheval de Turin pour Madrid; et, pendant son long et ennuyeux voyage, il eut l'avant-goût de ces douloureuses mortifications qu'il devait éprouver après l'avoir terminé; car il ne reçut du Roi, son oncle, dans aucune des villes d'Espagne où il passa, la plus légère marque d'attention ou d'égard. Philippe, néanmoins, accueillit son neveu à la première entrevue,

(1) Siri, Memorie recondite, tom. II, p. 335.

1611. avec une politesse convenable à la grandeur de sa naissance. A la vérité, ce Monarque ne dit pas un seul mot de Charles Emmanuel ; mais il parla dans les termes les plus touchans des princes et des princesses de Savoie. Toutefois, il s'en fallut de beaucoup que la seconde audience fût aussi agréable que la première à cet illustre ôtage. Il s'agissait de satisfaire le Roi d'Espagne au nom du Duc de Savoie. Philibert, en conséquence, avait rédigé une adresse à Sa Majesté Catholique, suffisante, croyait-il, pour contenter l'orgueil espagnol d'une part, et conçue de l'autre en des termes qui ne compromissent point la dignité indépendante du Duc son père. Cette adresse, présentée avec autant de grace que de noblesse, fut suivie de toutes les démonstrations d'égards, naturelles dans un entretien entre des Princes souverains. Le caractère tempéré de Philippe penchait à ne rien exiger au-delà du genre de satisfaction que lui donnait son neveu : mais les Ministres espagnols jugèrent que l'air et le maintien de Philibert, ainsi que l'expression de ses sentimens n'avaient rien d'assez humble, rien d'assez soumis. Ils rédigèrent en conséquence une nouvelle forme de soumission, qui respirait les supplications d'un sujet prosterné devant son Souverain

offensé ; et Philibert, forcé de céder à la nécessité, recita avec un contrainte mêlée d'une juste indignation cette révoltante déclaration dictée par le plus insupportable orgueil. 1611.

Philippe alors retira ses troupes du Milanais : mais Charles Emmanuel irrité, même jusqu'à la fureur, de l'affront que lui avait fait la cour de Madrid dans la personne de son fils, refusa de licencier son armée en Piémont; il menaça de désavouer la douloureuse soumission remise en son nom au roi d'Espagne, contre lequel il se déchaîna avec le dernier emportement. Il fit mine, en outre, par divers mouvemens, de vouloir venger sa cause sur ce Monarque, ou sur sa nouvelle alliée, la Reine régente de France : il tenta aussi, par divers artifices, de diviser ces deux Puissances confédérées ; mais tous ses efforts furent inutiles; et l'autorité réunie du Pape, de Philippe et de Marie de Médicis, le contraignit enfin de mettre bas les armes (1).

La Maison d'Autriche étant donc parvenue, non par la force des armes, mais par sa seule prépondérance dans les négociations, à dissi-

(1) Histoire du règne de Louis XIII, par Levasseur, vol. I, anno 1611.

1611. per l'orage dont elle était si violemment menacée, l'Espagne continua de persister dans son système pacifique. Elle s'appliqua particulièrement à maintenir sa dignité par une politique artificieuse et non par les fureurs de la guerre.
1612. Elle envoya au mois d'août 1612 le Duc de Pastrana à Paris, pour conclure et ratifier le contrat de mariage entre Elisabeth de France et le prince des Asturies. Dans le même tems, le Duc de Mayenne arriva à Madrid pour y régler et ratifier pareillement les conditions de celui du jeune Louis avec l'Infante Anne. Ces deux Princesses eurent, chacune, un douaire de quinze cent mille couronnes, et renoncèrent mutuellement à tout droit de succession aux royaumes dont elles étaient natives. Mais ces contrats ne furent signés et ratifiés qu'après un intervalle de plus de trois ans (1).

Contrat de de mariage entre Elisabeth de France et le prince des Asturies.

Des Ecrivains contemporains, très minutieux, font un long et un ennuyeux récit du faste extraordinaire que déployèrent les Cours de France et d'Espagne à l'occasion de cette double alliance et des fêtes brillantes auxquelles

---

(1) Histoire de Louis XIII, durant la régence de Marie de Médicis, par Malingre.

elle donna lieu ; ils racontent avec une égale minutie le détail des cérémonies qui les accompagnèrent et les firent ordonner ; ils observent avec une sorte d'enthousiasme qu'on appella avec raison *Année de magnificence* l'année 1612, où les deux Princesses furent promises en mariage : car, cette année aussi, toute l'Allemagne, la France et l'Espagne retentirent des plus vifs transports d'allégresse (1), à l'occasion de l'avénement de Mathias II au trône impérial après la mort de son frère Rodolphe. Les hommes sont si naturellement enclins à symphatiser avec tout ce qui imprime une idée de grandeur, et leur joie est si sincère durant leur prospérité ! Ce penchant n'explique que trop bien ces détails si multipliés d'anecdotes, de circonstances et de faits, que nous lisons dans les Journalistes de ces tems ; mais il ne justifierait pas la froide relation qu'on en présenterait dans un autre âge. Cependant, comme ces sortes de particularités peignent à grands traits 1612.

(1) Histoire du règne de Louis XIII, et des principaux événemens, arrivés pendant ce règne dans tous le pays du monde. — Historia de Don Felippe IV, par Don Gonçalo de Cespedes, libro I, capitolo 2. — Mémoires de la Régence de Marie de Médicis. — Mercure français, 1612.

1612. les caractères et les mœurs de ceux qui nous ont précédés, elles appartiennent à tous les siècles, et l'on ne saurait par conséquent les passer entièrement sous silence.

Quand le Duc de Mayenne prit congé de la Cour de Madrid avant de retourner à Paris, il supplia l'Infante de l'honorer de quelque commission pour le Roi son maître. « *Dites-lui*, » répondit l'Infante, *que je suis très-impatiente* » *de le voir* ». Cette réponse de la Princesse accabla de honte et de confusion sa gouvernante, la Comtesse d'Altamira. « *Ah, Madame*, s'é- » cria-t-elle, *que pensera le roi de France*, » *quand Monsieur le Duc lui racontera que vous* » *avez une si grande passion pour le mariage ?* » — « *Ne m'avez-vous pas appris* », répliqua l'In- » fante avec feu, *que l'on devait toujours dire* « *la vérité ?* » Une si franche déclaration de la part d'Anne engagea Louis à témoigner en retour à cette Princesse la plus vive impatience de voir et d'accueillir l'aimable objet qui allait s'unir à sa personne royale par les plus tendres nœuds. En conséquence, dès que le sensible Monarque fut informé de l'arrivée de l'Infante en France (1), il lui envoya par le Duc de

(1) Cette particularité n'eut lieu qu'au mois de novembre 1615.

Luynes, son favori, une lettre remplie des plus touchantes expressions de respect et d'amour. La Reine Régente écrivit également à sa brû dans les termes les plus affectueux. Anne répondit au jeune Roi d'une manière dont la délicatesse même de la Comtesse d'Altamira ne put être offensée. Après avoir exprimé d'abord beaucoup de satisfaction des nouvelles qu'elle avait reçues de la santé de Sa Majesté, elle témoigna le désir d'arriver incessamment dans un séjour où elle pût être utile à la Reine, sa mère, et délivrée de l'ennui de la solitude où elle était retenue (1). 1612-1615.

Récit de la galanterie et de l'honneur de la Nation espagnole:

Les Arabes, après s'être rendus maîtres de l'Espagne, avaient introduit dans ce royaume une hospitalité, une générosité, un rafinement inconnus auparavant chez les peuples d'Oc-

(1) Histoire du règne de Louis XIII.

SENNOR,

« Mucho me he holgado con Luynes con las buenas nuevas que me ha dado de la salud de V. M. Youengo con ella, et muy desseosa del legar donde pueda servir a my madre. Y ansi me doy mucha Priessa a caminar por la soledad que me haze y bezar a V. M. la mano a quien Dios guarde, come desseo. Beza las manos a V. M.

ANNA. »

1613-1615 cident (1). La Cour de Cordoue, la plus élégante, la plus policée du Monde, était devenue un séjour de délices pour les beaux esprits qui s'y rendaient de toutes les parties de l'Europe. Les Sarrasins cultivaient en même tems avec un égal succès les arts libéraux et les arts mécaniques. Tandis qu'ils étalaient une magnificence extérieure dans leurs bâtimens, dans leurs meubles, et sur leurs habits; leur poésie et leur musique, consacrées principalement à célébrer les héros, à chanter le tendre amour, répandaient une magnanimité intérieure, une élégance d'esprit encore plus nobles et plus touchantes. De-là, ce goût pour la grandeur : de-là, ce penchant généreux, cette délicatesse de sentiment qui distinguèrent les Espagnols à une époque où, comme de nos jours, il n'était point de nation européenne qui pût les surpasser, ni même les égaler dans le luxe asiatique : de-là, cette rivalité de politesse, de galanterie où ils éclipsèrent

(1) On trouve dans la Dissertation de M. Richardson sur les langues, la littérature et les mœurs des Nations Orientales, un récit tout aussi amusant que philosophique sur les causes qui contribuèrent à former ce caractère national.

les Français eux-mêmes à l'occasion de la double 1612-1615.
alliance : de-là, cette supériorité de splendeur dans leurs équipages, dans leurs processions, dans leurs spectacles : de-là, ce goût plus fin, ce cérémonial plus recherché dans leurs manières : de-là cette munificence infinie des Grands envers la nouvelle Princesse des Asturies et les dames de sa Cour ; envers la jeune reine de France et sa suite ; envers la Reine régente elle-même : de-là enfin ce superbe accueil que reçut au palais du premier Ministre de Philippe l'ambassadeur français, en se rendant à Madrid ; car cette réception fut si brillante, et la dépense si somptueuse, qu'il paraît que le Duc de Lerma n'en fit point les frais, et qu'ils furent supportés par la ville de son nom, transportée de joie à la vue d'un étranger revêtu d'un caractère si distingué. A Burgos, à Ségovie, à Madrid, et dans les autres villes d'Espagne où le Prince des Asturies eût occasion de se montrer, les Peuples célébrèrent ses nôces par des feux d'artifices, des illuminations, des arcs de triomphe, des bals, des mascarades, des tragédies, des opéras et par d'autres divertissemens ingénieux (2).

---

(1) Mercure français, 1612. — Historia de Don

1612-1615. A cette époque, l'Espagne ne laissait entrevoir aucun symptôme de la décadence de son commerce, ou de l'épuisement de ses richesses. Cet empire ne présentait qu'une physionomie riante et fastueuse. Mais un étalage de fidélité si dispendieux ne reçut point l'approbation du duc d'Ossuna, Vice-Roi de Naples, homme d'esprit, capricieux, bizarre, en un mot, le personnage le plus extravagant de toute la monarchie espagnole. Les nobles Siciliens (1), excités par un singulier mélange de soumission et de vanité, présentèrent à ce Vice-Roi une requête où ils le suppliaient de leur permettre de célébrer, conjointement avec les autres sujets de l'empire, la publication de la double alliance; ils proposèrent en même tems de lever à cet effet une taxe sur eux-mêmes. Ossuna applaudit hautement à ce dessein, dont il encouragea l'exécution en y contribuant pour sa quote-part avec une égale franchise et une égale libéralité; mais, la collecte finie et mise

---

Felippe IV, par Don Gonçalo de Cespedes, libro I, capitulo 2.

(1) Les Titoladi. (ou Titrés). Mémoires de Winwood, vol. 3, pag. 377.

en dépôt, le Vice-Roi, dans la plénitude de sa Toute-Puissance, défendit qu'on employât un seul maravédis en pompes et en spectacles frivoles : il décida que la somme prélevée serait partagée également entre un certain nombre de filles pauvres, d'extraction noble : il ajouta de plus que, dans son opinion, cet argent devait servir plutôt *à la propagation de l'espèce* qu'à de ridicules et dispendieuses célébrations de mariage. Cependant, la conduite ultérieure de ce singulier personnage rappellera, sans doute, cette anecdote dans l'esprit du lecteur, et le portera peut-être à conjecturer que cette disposition de l'argent de la Noblesse de Sicile, si judicieuse en apparence, n'avait pas pour objet de censurer une folle dépense, ou de s'occuper uniquement de la misère de jeunes personnes en butte aux vicissitudes de la Fortune. 1615.

Plans politiques de l'Espagne, déconcertés par l'ambition inquiète du duc de Savoie.

Il était maintenant loisible aux Espagnols de respirer après les longues fatigues d'une guerre qu'ils venaient de soutenir. L'ancienne splendeur de leur nom, rétablie en quelque sorte par la soumission du duc de Savoie et par l'alliance avantageuse récemment conclue avec la France, les mettait à portée de tra-

1613. vailler, pour le présent (1), à la maintenir par la politique, plutôt que de songer à l'étendre par un appel aux armes, toujours hasardeux. Mais l'esprit ambitieux de Charles Emmanuel, incapable de repos, irrité par les disgraces, les força bientôt de renoncer à cette ombre de pouvoir et de renommée, sous laquelle ils s'efforçaient de cacher l'état réel de l'Espagne, pour prouver dans les combats la force ou la faiblesse de ce royaume. Le duc de Savoie, qui descendait de la Maison impériale des Paleolagi, revendiquait d'anciennes prétentions sur la souveraineté du Mont-Ferrat, que réclamait également et dont jouissait la Maison de Gonzagues. Afin d'ajuster les différends auxquels donnait souvent lieu ce droit contesté, on conclut un mariage entre François Duc de Mantoue et Marguerite de Savoie, en faveur duquel Charles Emmanuel abandonna à sa fille et à ses enfans son droit de succession sur ce marquisat. François mourut au mois de décembre 1612, laissant une seule fille âgée de

(1) Plusieurs Ecrivains assurent qu'à cette époque, les Ministres espagnols s'énorgueillirent si fort de l'alliance avec la France, qu'ils la regardaient comme l'avant-coureur certain de la réduction des Provinces révoltées.

quatre ans. Ferdinand, Cardinal de Gonzagues, frère de François, devenait, sans contredit, par cette mort l'héritier du Duché de Mantoue. Mais la souveraineté du Mont-Ferrat, qui n'était pas un fief mâle, appartenait de droit à la jeune princesse Marie. Le Duc de Savoie saisit cette conjoncture pour faire revivre ses prétentions sur ce marquisat. Loin de considérer son droit sur cette Souveraineté comme tombé en désuétude, il le jugeait bien plutôt renforcé par celui de sa petite fille; et la tutelle de cet enfant lui donnait une autorité absolue sur cet héritage, qu'il réclamait au nom de sa pupille et au sien propre. Bien plus, pour que le Cardinal ne pût remporter sur lui aucun avantage dans la contestation qui, probablement, allait s'élever sur une succession immédiate, il recourut à un de ces stratagèmes que la fécondité de son génie enfantait avec tant de facilité. Marguerite, sa fille, veuve du Duc de Mantoue, et tous ses autres enfans, pleins de reconnaissance et de sensibilité pour ses affections paternelles, les lui rendaient constamment avec une tendresse et une piété filiale qui ne connaissaient point de bornes. A l'aide d'un si grand ascendant, Emmanuel réussit aisément à persuader à Marguerite de déclarer qu'elle était enceinte,

1613.

Le duc de Savoie fait revivre ses prétentions sur la souveraineté du Mont-Ferrat.

1613. Bientôt après, il envoya le prince Victor Amédée à Mantoue, sous prétexte de consoler sa sœur; mais, dans le vrai, pour la conduire ou à Turin, ou à Milan, ou dans le Mont-Ferrat, si ce voyage pouvait avoir lieu. « Il ne convient point, dit le Prince de Piémont à la Cour de Mantoue, qu'une Veuve accablée par la douleur, continue à couler ses jours dans un lieu où tout ce qui l'entoure rappelle sans cesse à son imagination le souvenir de la perte accablante qu'elle a faite; et la décence veut qu'elle ne demeure pas plus long-tems sous les yeux d'une Eminence si jalouse de la succession de ce duché: et dans quelque lieu, ajouta ce Prince, que ma sœur se rende, il est convenable qu'elle y soit accompagnée de la jeune princesse sa fille. La nature elle-même recommande les enfans aux soins de leurs pères et mères; et ce serait commettre une action impie, que de séparer ce qu'elle unit par les liens les plus chers ». Mais le Cardinal, qui pénétra la fin où tendait ce discours, répliqua qu'il serait hors de propos d'éloigner de Mantoue la Duchesse, sa belle sœur, pendant sa grossesse, qui devenait un gage de félicité publique si important pour l'Etat mantouan. « Si, dit cette Eminence, la vue du palais qu'ha-

bitait mon frère devient pour sa veuve un sujet 1613.
de tant d'affliction, il est beaucoup d'autres maisons de plaisance où elle pourra se retirer avec sûreté, pour y chercher en paix des moyens de consolation. »

En même tems, Charles Emmanuel, pour exécuter d'autant mieux ses desseins, s'efforça d'etayer sa cause de l'influence et de l'autorité de la Couronne d'Espagne. Milan avait alors pour gouverneur espagnol Jean Mendoza, Marquis d'Inoiosa, devenu d'abord célèbre dans les armées du Duc de Savoie par une valeur éclatante, qui lui avait mérité pour récompense, de la part de ce Souverain, le Marquisat de Saint-German. Une marque de faveur si glorieuse, ajoutée auxh onneurs et aux assiduités avec lesquels Emmanuel cultivait l'amitié de Mendoza, avait acquis à ce Prince sur l'esprit de ce gouverneur un ascendant qui, pour ainsi dire, semblait être l'effet de quelque pouvoir invisible et supérieur. A dire vrai, Charles Emmanuel réussit par ses artifices à persuader Mendoza d'envoyer à Mantoue le Prince d'Ascoli, accompagné d'une nombreuse suite, pour demander au nom du roi d'Espagne la veuve de François et sa fille; ne doutant point que, s'il pouvait une fois attirer ces Princesses à

1613. Milan, il ne parvint bientôt à les faire conduire à Turin. Mais le Cardinal, sourd à cet ordre prétendu, fut soutenu dans sa résolution par l'Empereur, la reine Régente de France et la République de Venise (1). Enfin, après un intervalle de trois mois, la Duchesse Marguerite ayant déclaré qu'elle n'était point enceinte, on lui permit de retourner auprès de Duc son père, sans néanmoins que toutes ses larmes pussent lui obtenir la liberté d'emmener avec elle la Princesse sa fille. Cependant, Ferdinand, après s'être saisi du titre et de l'autorité du Duc de Mantoue, envoya à Milan l'Évêque de Diocesarea, pour le justifier d'avoir désobéi aux ordres de l'Espagne, par respect pour un décret de l'Empereur qui lui avait confié la tutelle de sa nièce. De Milan, ce prélat devait se rendre à Vercelli, où s'était retirée Marguerite, afin d'y consoler cette Princesse, et lui insinuer en même tems des propositions de mariage entr'elle et le Cardinal-Duc, comme le seul moyen d'éteindre les feux de la discorde, et d'unir les Maisons de Savoie et de Gonzagues

(1) Batt. Nani, lib. I, 1613. — Siri, Mem. recon. tom. III. — Winwood's Memoirs. vol. III.

par les liens du sang et d'une tendre affection. 1613.

Ce prélat remplit sa mission avec autant de zèle que de fidélité, et pressa le Duc de Savoie d'écouter des propositions de paix. Charles Emmanuel témoigna d'abord beaucoup d'empressement pour une négociation, qui fit espérer au prélat que sa tentative ne serait pas infructueuse. Mais, plus l'évêque redoublait d'importunités, plus Charles était fécond en demandes qui n'avaient d'autre but, en amusant le prélat par de fréquentes conférences, que de gagner du tems et de mûrir le projet le plus hardi qu'eût jamais conçu un politique ou un héros. Ce Prince avait toujours sous ses yeux l'Etat du Mont-Ferrat, l'objet de ses anciennes prétentions, qui, d'un côté, coupait et diminuait la force du Piémont, en s'étendant même jusqu'aux Alpes; et, de l'autre, touchait presqu'à Turin. Cet état, qui n'avait pour défenseurs que les larmes et les plaintes de son possesseur actuel, était entièrement découvert, et par conséquent exposé à l'attaque soudaine du premier usurpateur. Il était, pour ainsi dire, impossible de réveiller les Princes d'Italie, amollis par le luxe, du long sommeil où les avaient ensevelis l'indolence, la subordination et la paix. L'Empereur, dans cette partie des

1613. Alpes, conservait à peine une ombre de pouvoir: la France était déchirée par des discordes intestines: l'Espagne, malgré son attitude formidable, se trouvait trop éloignée pour préserver à tems cette Principauté d'une invasion inattendue: le Milanais aussi, récemment désarmé, manquant de troupes et de munitions, rendait d'autant plus ardente la soif ambitieuse de Charles, qu'il maniait à volonté l'esprit de son confident Mendoza, gouverneur de ce Duché, dépourvu, dans le cas où il aurait été difficile à gagner, de ces talens transcendans, indispensables pour sortir avec gloire de situations imprévues et difficiles. D'ailleurs, le génie délibératif du Cabinet de Madrid était absolument incapable de toute résolution prompte et hardie, dans une circonstance sur tout où la crainte d'attirer les Français en Italie lui prescrivait naturellement une extrême circonspection dans son système de conduite. Si même la haine personnelle du Duc de Lerma l'emportait dans son cœur sur la raison d'état, les armes d'Emmanuel pouvaient se saisir du Mont-Ferrat, avant qu'Inoiosa eût reçu à propos des renforts d'Espagne pour les repousser. De toutes ces considérations, celle qui causait le plus d'inquiétude au Duc de Savoie, était

l'éternelle vigilance du Sénat de Venise, dont l'œil attentif et pénétrant surveillait sans cesse toute espèce de révolution qui se passait dans son voisinage. Mais Emmanuel espérait toujours que, nonobstant l'interposition de ses conseils, ce Sénat se garderait bien d'échanger les douceurs de la paix contre les calamités de la guerre. En un mot, tandis que les Etats éloignés étaient loin de soupçonner les plans que méditait le Duc de Savoie, et avant que les Princes d'Italie, retenus mutuellement par la jalousie, la défiance et le doute, eussent eu le pouvoir ou le dessein de s'opposer à l'irruption qu'il roulait dans sa pensée, Emmanuel résolut de faire retentir le Mont-Ferrat du bruit de ses armes, et de prévenir toute résistance par une conquête décisive et une possession assurée de ce marquisat. 1613.

Le duc de Savoie envahit le Mont-Ferrat.

Pendant que l'évêque de Diocesarea attendait une réponse définitive aux propositions de paix qu'il avait faites pour réconcilier les maisons de Gonzagues et de Savoie, Charles Emmanuel, qui avait assemblé ses troupes dans un profond silence, sortit secrètement de Vercelli dans la nuit du 22 au 23 d'avril; et, partageant son armée en trois divisions, il fondit tout-à-coup sur le Mont-Ferrat, qu'il remplit

1613. de terreur et de dévastation. A l'exception de Casal, capitale de cet état, où le Duc Vincenzo avait élevé une forteresse presqu'imprenable, rien ne put tenir contre l'impétuosité du soldat piémontais. Encore, cette place elle-même fût-elle tombée promptement entre les mains d'Emmanuel, sans Gonzagá, Duc de Nevers, qui, à peine arrivé en Italie, s'y était précipité avec quelques forces rassemblées à la hâte sur la côte de Gênes. De-là, sans perdre un seul instant, Emmanuel fortifia et garnit de troupes plusieurs des villes les plus importantes, à son avis, par leur situation, pour en former une chaîne de postes qui ouvraient une communication entre ces riches et fertiles contrées arrosées par le Tanarus et le Pô, où il espérait de faire vivre son armée de contributions et de pillage (1).

Le duc de Savoie s'efforce d'assurer ses conquêtes.

Le grand objet dont s'occupait maintenant le Duc de Savoie, était de s'assurer de ses nouvelles conquêtes. Il s'agissait, pour y réussir, d'appaiser par d'humbles protestations de respect, ou par des concessions insidieuses, les

(1) Mercure français, 1613. — Batt. Nan. Hist. lib. I, 1613. — Histoire du règne de Louis XIII.

Puissances offensées de la violence de sa conduite, ou de préserver ses propres états de leurs attaques, en semant entr'elles des fermens de discorde et de jalousie. A la vérité, la Reine régente de France, informée de l'irruption des Savoisiens dans le Mont-Ferrat, tremblait pour la situation de son neveu, le Duc de Mantoue. Dans la première chaleur de sa colère, elle déclara la résolution où elle était de défendre la cause de Gonzagues par son influence et par la voie des armes. Dans cette vue, elle envoya sur-le-champ à Grenoble la Duchesse de Nevers, pour engager le Maréchal de Lesdiguières, qui commandait les troupes françaises sur les confins de la Savoie, à marcher en toute diligence avec une armée capable d'arrêter les progrès d'Emmanuel dans le Mont-Ferrat, et de châtier sa présomptueuse ambition. Mais Emmanuel écrivit à Médicis une lettre très-respectueuse où, pour appaiser les premiers transports de son ressentiment, il lui offrit de soumettre ses prétentions à son arbitrage, et de lui remettre, en même tems, comme le gage d'une profonde déférence à son autorité et à sa justice, toutes les places qu'il avait prises dans le Mont-Ferrat. Pour donner d'autant plus de poids à cette offre, il avertit 1613.

1613. aussitôt le Maréchal d'Ancre et Galigai sa femme, devenus, par ses intrigues, ses chauds amis à la cour de Médicis, d'ouvrir les yeux de la Reine régente sur l'extrême danger de confier le commandement d'une grande armée à un général protestant, et d'éclairer en même tems cette Princesse sur l'insigne imprudence d'exciter dans cette conjoncture la jalousie et l'opposition du roi d'Espagne. De leur côté, le Nonce et l'Ambassadeur de Madrid, étayés de raisons palpables, ayant fait prévaloir les mêmes argumens, déterminèrent enfin Marie à révoquer l'ordre, ou plutôt la supplique qu'elle avait envoyée à Lesdiguières, bien déterminée à servir seulement la cause de son neveu par ses bons offices à la Cour de Madrid (1).

Enfin, Charles Emmanuel, pour éviter les vengeances de cette Cour, ou du moins pour en suspendre les effets, employa, mais avec moins de succès, un plus grand art que celui qu'il avait manié à la Cour de France. Il dépêcha son confesseur au Gouverneur de Milan,

(1) Batt. Nani Hist. lib. I, 1613. — Histoire du Connétable de Lesdiguières, livre VIII, chap. 4 et 5. — Siri Memorie recondite, tome III, p. 92, 93.

pour justifier humblement son invasion du Mont-Ferrat, à l'insu et sans le consentement de Philippe. Bientôt après, cet Envoyé fut suivi du Prince de Piémont; et le Prince de Piémont, d'une multitude d'autres ambassadeurs qui se seccédèrent rapidement. Ces Plénipotentiaires étaient tous chargés d'offres si diverses, si incompatibles, que l'esprit d'Inoiosa troublé, déconcerté par tant de propositions si contradictoires, irrésolu sur celles qu'il devait adopter, demeura dans un état d'incertitude et d'inaction. Ainsi, Charles, à force de mouvoir tous les ressorts de son imagination, évitait adroitement d'en venir aux mains avec son ami Mendoza. Il livrait, pour ainsi dire, assaut sur assaut au siége de ses affections et de ses passions, source unique d'où sortaient tout-à-coup ses plans de campagne et ses traités de paix. Aussi, le célèbre historien Nani rapporte-t-il fort ingénieusement qu'Emmanuel appliquait uniquement son Esprit à faire au Gouverneur de Milan une guerre de finesse. Mais l'extrême subtilité de ce Génie politique et martial ne se contenta pas d'empêcher Inoiosa d'agir offensivement : il redoubla d'efforts pour le circonvenir de manière à servir les intérêts du Duché de Savoie en Italie, en 1613.

1615. ruinant complétement ceux de l'Espagne. Le stratagême par lequel il espérait effectuer ce hardi dessein était singulièrement spécieux. Il sollicitait vivement Mendoza de se réunir à lui pour prendre conjointement possession, au nom du Roi d'Espagne, de Casal, Capitale et seule place forte du Mont-Ferrat; mais, il demandait la réunion à ses propres domaines de toutes les autres parties du territoire de ce Marquisat : il proposait en même tems d'assurer à Philippe une autorité souveraine dans cette Province, en plaçant les armes de ce Monarque au-dessus des portes des villes conquises et gardées par les Troupes savoisiennes. Mais Mendoza, qui était encore plus pénétrant qu'indécis, ne se laissa point surprendre par cette proposition insidieuse. En effet, il suffisait de réfléchir que, si Philippe se saisissait d'une partie du Mont-Ferrat, et faisait figurer avec pompe ses armoiries dans tout cet Etat, cette usurpation exciterait parmi les Puissances voisines une jalousie, dont la politique de Charles Emmanuel, dans un moment où le Milanais était presqu'entièrement désarmé saurait se servir à propos, comme d'un instrument irrésistible pour renverser la Puissance espagnole en Italie.

La profonde consternation répandue dans tous les Etats de cette partie d'Europe par l'invasion du Mont-Ferrat, devint un cruel sujet de mortification pour l'esprit altier des Espagnols, qui craignaient que les forces de leur empire ne pussent confondre les desseins ambitieux du Duc de Savoie. Le Roi Catholique, ennemi de la guerre, tenta d'abord de réprimer la turbulence d'Emmanuel par des menaces et par des disgraces, ensuite, de calmer les craintes et de rétablir la paix d'Italie par sa seule autorité. Ce Monarque envoya donc de Madrid à Milan, Vargas Secrétaire d'Etat, avec ordre au Gouverneur d'annoncer à Charles Emmanuel que sa volonté royale était qu'il retirât ses troupes du Mont-Ferrat, et d'employer la force en cas de désobéissance.

1613.

La conduite du duc de Savoie, sujet de mortification pour l'Espagne.

Les Ministres espagnols en Italie s'occupèrent pareillement d'y maintenir la prépondérance de leur Nation, en y portant leur langue au plus haut point de perfection et de splendeur. De son côté, le Marquis d'Inoiosa encouragea les Princes italiens à se mettre sous la protection de Philippe. Il rejetta avec dédain l'idée d'associer aucun médiateur au Roi son maître, pour accommoder les différends de ces

1613. Souverains; et, par divers artifices, il empêcha Côme, Duc de Toscane, de secourir le Duc de Mantoue, son parent. A l'appui de ces dispositions, Don Alphonse de Queva, Ambassadeur d'Espagne à Venise, assura le Sénat que, sans troubles ni combats, Philippe saurait punir Charles Emmanuel de son audace, et rétablir Ferdinand dans son droit d'héritage. Il affirma qu'on ne devait craindre ni sinistre événement, ni soudaine entreprise de l'ambition remuante d'aucun Prince, tant que la bonté sans bornes, la puissance infinie du grand *Potentat*, dont il était le sujet, serait là pour mettre un frein à toute innovation en Italie, et à toute infraction à la paix dont ce pays jouissait si heureusement, sous son autorité (1) tutélaire.

Artifices du duc de Savoie. Mais Charles Emmanuel, malgré les menaces de l'Espagne, malgré l'Empereur qui l'avait dénoncé au ban de l'Empire, malgré les tentatives de ses ennemis, dirigées et soutenues par l'or et les conseils de Florence et de Venise, n'en était pas moins intrépide, n'en poursuivait pas moins son objet d'un pas ferme par la ruse

(1) Batt. Nani Hist., lib. I, 1613.

et par les armes. Afin d'alarmer la jalousie de 1613.
l'Espagne, il menaça d'appeler à son secours les troupes françaises : quand le Pape l'exhortait à la paix, il jurait d'inonder l'Italie d'Hérétiques. Il congédia l'ambassadeur de Venise, avec ordre d'informer le Sénat que, s'il persistait à secourir le Duc de Mantoue, il couvrirait de pirates turcs la Mer adriatique : mais, s'il s'appliquait avec tant de soin à remplir de crainte le cœur de ses adversaires, il ne négligeait rien non plus pour se concilier leur faveur. Il offrit de remettre entre les mains des Espagnols ses droits sur le Mont-Ferrat, avec les places qu'il y possédait, à condition que la Princesse Marie serait conduite à Milan, pour y demeurer avec sa mère : offre par laquelle Emmanuel se proposait tout à-la-fois de signaler sa propre déférence envers le roi d'Espagne, et de semer la jalousie entre ce Monarque et le Duc de Mantoue. Son dessein eut d'abord un plein succès par la cordialité avec laquelle le gouverneur de Milan adopta cette mesure : mais Ferdinand la rejetta totalement, et porta les plaintes les plus amères contre la témérité d'Inoiosa, qui disposait à son insu du sang de Gonzagues.

Charles Emmanuel, après avoir ainsi jeté

1613. sur Ferdinand le blâme de la désobéissance à la volonté de l'Espagne, s'empressa de profiter de l'avantage qu'il venait de remporter sur ce Prince, en envoyant Victor Amédée à la cour de Madrid, pour lui représenter combien le Duc, son père, était porté d'inclination à souscrire aux désirs de Philippe. « Mon père, » dit Amédée, ne saurait vous donner une plus » forte preuve de sa condescendance, qu'en » remettant entre vos mains l'Héritier pré- » somptif de ses domaines, comme un gage de » l'obéissance de toute sa maison ».

Le Duc de Savoie, pour tirer habilement parti de la grandeur du mérite qu'il venait de se faire auprès de la cour de Madrid, jetta précipitamment quatre cents hommes de garnison dans Pontestura, sous les drapeaux de l'Espagne, et poussa droit en avant, avec son armée, sur Nizza de la Paglia, qu'il battit en brèche sur trois points. Cette ville, quoique faiblement fortifiée, fut défendue avec succès par la valeur et la fidélité de Maufrino Castiglione qui, par une rigoureuse discipline et de fréquentes sorties, gagna du tems pour recevoir du renfort.

Le gouverneur de Milan réprime l'ambition du duc de Savoie.

Le gouverneur de Milan, dont l'armée venait d'être recrutée, réveillé par une clameur

générale, et contraint d'obéir aux ordres de l'Espagne, résolut enfin d'agir efficacement, pour arrêter l'insupportable ambition de son ami le Duc de Savoie. Il dépêcha donc le Prince d'Ascoli, à la tête de cinq mille hommes, pour se réunir au prince Vincenzo, qui l'attendait avec trois mille hommes au service du Duc de Mantoue. 1613.

La lenteur de la marche d'Ascoli semblait indiquer une intention réelle d'écouter des propositions offertes pour une suspension d'armes. Mais les Mantouans l'ayant pressé d'avancer sans délai, l'armée réunie s'approcha définitivement de Nice. Les Savoisiens, persuadés que l'intention d'Inoiosa était de leur faire lever le siége de cette place, l'abandonnèrent aussi-tôt, par respect pour les drapeaux espagnols, et se retirèrent en bon ordre, sans être poursuivis. Le Duc de Savoie offrit en même tems de rendre tout ce qu'il possédait dans le Mont-Ferrat, et la paix fut signée à cette condition. Cependant, cette pacification calma d'autant moins les craintes des Princes d'Italie, que Charles Emmanuel avait constamment exigé avec chaleur le pardon du Comte de Saint-George et des autres sujets Mantouans, qui avaient pris les armes pour appuyer ses

1613. prétentions sur le Mont-Ferrat, tandis qu'au contraire le Duc de Mantoue voulait, avec une égale opiniâtreté, leur punition suivie d'une réparation de dommages.

Les Etats d'Italie, déployant dans cette conjoncture toute leur sagacité, considérèrent ces prétentions mutuelles comme autant de cendres chaudes prêtes à rallumer les feux de la guerre avec une nouvelle fureur : ils crurent y démêler une collusion manifeste entre Charles Emmanuel et le Marquis d'Inoiosa, couvrant quelque dessein caché prêt à transpirer. En effet, quoiqu'Emmanuel eût évacué les villes qu'il avait prises, loin de congédier ses troupes, il les avait au contraire renforcées ; et malgré qu'Inoiosa eût, en apparence, rempli le but de ses préparatifs militaires, il n'en tenait pas moins son armée sur pied. Les conjectures des Etats n'étaient point sans fondement ; car Ferdinand ne pardonnait pas aux partisans d'un compétiteur à la souveraineté d'une partie de ses domaines ; et il insistait toujours plus fortement sur une réparation de dommages. De son côté, Charles publiait par tout, dans ses Ecrits et dans ses discours, qu'Inoiosa lui avait promis qu'il ne serait plus question d'indemnités, et que les Exilés du

Mont-Ferrat seraient réintégrés dans leurs biens et dans tous les priviléges dont jouissaient les autres sujets Mantouans : condition dont il était fermement résolu de ne jamais se départir. 1613.

Cette contestation fit prendre au Marquis d'Inoiosa un parti décisif en faveur d'Emmanuel. Ce Gouverneur menaça hautement Ferdinand de porter le fer et la flamme dans le sein de ses états, s'il refusait de souscrire aux conditions qu'il exigeait de lui. A cet effet, il dépêcha sur l'heure Antonio Pimentelli, général de la cavalerie légère Milanaise, pour conduire la jeune Princesse Marie de Mantoue à Milan. Pimentelli eût exécuté cet ordre de vive force si, après avoir été introduit dans l'appartement de cette Princesse, il n'eût été convaincu que la maladie dont elle était attaquée la mettait hors d'état de supporter ce voyage. Dans cette crise alarmante, le Duc de Mantoue fit partir un envoyé pour la cour de Madrid, à l'effet d'y présenter ses excuses de n'avoir pas remis la Princesse à Pimentelli; il en dépêcha pareillement un autre en France, pour solliciter la Reine régente de se joindre au Monarque espagnol, à l'effet de lui rendre, de concert avec ce Souverain, de bons offices

Jugement de l'Espagne touchant le différend sur le Mont-Ferrat.

1613. qu'elle lui accorda facilement. Les Ministres de Philippe déclarèrent enfin que la volonté de Sa Majesté Catholique était : « que les différends survenus entre les Ducs de Savoie » et de Mantoue, concernant une réparation » de dommages et le pardon des rebelles, fussent remis à l'arbitrage du Pape, de l'Empereur et de lui-même : que la Princesse » Marie fût conduite à Turin : que la Duchesse » Marguerite épousât Ferdinand, et que ces » deux Princes licenciassent respectivement » leurs troupes, attendu que celles du roi » Catholique suffiraient, seules, pour exécuter » tout ce qu'exigeraient les circonstances, » s'il était besoin de soutenir l'opprimé contre » l'opiniâtreté de l'oppresseur ».

En même tems que le Marquis d'Inoiosa envoyait, conformément à cette déclaration, Pimentelli à Mantoue, il dépêchait également à Turin, pour conserver les apparences d'une sévère impartialité, Sanchio del Luna, gouverneur du château de Milan, à l'effet d'intimer au Duc de Savoie l'ordre de mettre bas les armes. Cet ordre fut pour Charles un signe certain que sa querelle avec Ferdinand ne pouvait avoir d'autre issue que de les réduire l'un et l'autre sous la domination de l'Es-

pagne. Plein de l'idée de ce danger, et résolu 1613.
de ne point licencier son armée, qu'il regardait avec raison comme le seul garant de l'indépendance de sa Souveraineté, Emmanuel envoya des excuses à Philippe, et devint plus fécond que jamais en stratagèmes, pour éluder d'obtempérer à ce rigoureux commandement. Il donna pour prétexte aux ministres espagnols à Milan l'armée française en Dauphiné, commandée par le maréchal de Lesdiguières, qui n'attendait qu'un ordre de la Reine régente pour entrer en piémont, et la nécessité par conséquent où il se trouvait de se tenir sur ses gardes. Bien loin de congédier ses troupes, il demenda au contraire la permission d'en augmenter le nombre; il proposa, pour gage de ses intentions pacifiques et de sa fidélité envers Philippe, d'établir des quartiers en Piémont pour plusieurs régimens espagnols. Cette disposition, ajouta ce Prince, me rendra les services les plus essentiels, puisque mon pays une fois protégé par les armes de Sa Majesté Catholique, je serai libre de marcher par tout où la nécessité de mes affaires requerra ma présence. Mais le Cabinet de Madrid était alors trop au fait des artifices de Charles, pour se laisser prendre à ce piége : il devina que cette

1613. proposition insidieuse n'avait d'autre but que d'exciter la jalousie entre la France et l'Espagne. Il ne douta plus que si ce Prince pouvait attirer les troupes espagnoles en Piémont, il ne parvînt aisément à déterminer Lesdiguières de franchir les Alpes pour les en chasser. Il se convainquit également qu'une fois les hostilités commencées, elles ne cesseraient point par la retraite de l'armée de Philippe sur le territoire d'Espagne; et qu'habile à profiter des dissensions de ses ennemis, Charles trouverait quelque moyen de s'agrandir à leurs dépens. Tel était en effet le dessein raffiné du rusé duc de Savoie.

1614. Vers le même tems, Vargas passant par Turin pour retourner en Espagne, somma Charles de répondre cathégoriquement s'il licencierait ou non ses troupes. L'artificieux Prince ne balança pas un moment à témoigner, par l'affirmative, toute sa déférence pour le Roi catholique; il fit mine aussitôt de congédier son armée en présence du ministre espagnol; mais, dans le fait, il ne renvoya que sa milice qu'il pouvait promptement rassembler, et prit soin de tenir sur pied les troupes étrangères qu'il avait à sa solde.

Effet de l'ordre impéra- La résolution du Roi Catholique et son ton

péremtoire touchant le Mont-Ferrat remplirent Ferdinand de ressentiment, et Charles d'indignation. Néanmoins Ferdinand déclara qu'il était prêt à souscrire à tous les articles exigés par la cour de Madrid, pourvu qu'elle en exceptât celui concernant l'envoi de la jeune Princesse Marie à Mantoue, condition à laquelle cette Cour acceda sans difficulté. Mais Charles Emmanuel donna, en présence des Ministres étrangers qui résidaient à Turin, un libre cours aux injures les plus violentes contre l'orgueil de l'Espagne, qu'il peignit comme un juste sujet d'appréhension générale. « Si l'on soufre, dit » Charles, que le Monarque espagnol m'impose » les ordres les plus impérieux, les Princes d'Ita» lie joués par les traités, ou subjugués par les » armes, seront forcés pour jamais de demeu» rer à ses pieds, dans la crainte d'être châtiés et » de demander pardon. Non, il n'est plus dou» teux que si, dans la conjoncture actuelle, nous » montrons la bassesse de nos dispositions, nous » serons incessamment dépouillés de cette om» bre de pouvoir, dont le manque de sagesse » nous a enlevé la réalité ».

1614. tif de la Cour d'Espagne sur l'esprit des ducs de Savoie et de Mantoue.

L'indignation d'Emmanuel fut encore plus grande au récit que lui fit le prince de Piémont du traitement qu'il avait reçu à Madrid.

Réception du Prince de Piemont à la Cour de Madrid.

1614. A peine fut-il arrivé en Catalogne, qu'on lui signifia de rester dans cette province, jusqu'à ce qu'on sût si son père avait obéi aux ordres du Roi; et lorsqu'on voulut bien l'admettre à la Cour, il y fut traité avec autant de froid que de mépris. Le premier Ministre ne parlait du Duc de Savoie qu'avec haine et dédain, et le menaçait du plus sévère châtiment, s'il ne se soumettait sans réserve à l'autorité de Sa Majesté catholique.

Courageuse résolution de Charles Emmanuel, duc de Savoie.

Ce récit du prince de Piémont fixa la résolution de Charles. Il manifesta sur-le-champ la ferme résolution de maintenir son indépendance l'épée à la main, ou de périr au champ d'honneur. A cet effet, il leva de nouvelles troupes, et redoubla d'efforts pour mettre en mouvement tous les ressorts de la politique, afin de renouer une confédération contre cette famille impérieuse, dont l'incurable ambition visait constamment à la souveraineté de l'Europe (1). Il entretint toujours une correspondance secrète avec le Prince de Condé et les Seigneurs mécontens de France, dans l'espoir d'occuper

(1) Mercure français 1614. — Siri, Memorie recondite, tome III, p. 222. — Mémoires de la régence de Marie de Médicis. — Batt. Nan. lib. I, 1614.

les armes de Philippe à soutenir l'autorité de Marie de Médicis. En effet, au mépris des ordres positifs de la Reine régente, Lesdiguières trouva moyen de renforcer considérablement l'armée savoisienne, en faisant passer du Dauphiné en Piémont plusieurs milliers de soldats français (1). 1614.

Charles saisit aussi cette occasion pour s'insinuer dans la confiance de Maurice, Prince d'Orange; et, pour y parvenir d'autant mieux, il prit à son service quelques troupes commandées par le Comte Jean de Nassau. Mais, il fut encore plus particulièrement encouragé à suivre ce dessein, par l'espoir d'un chaud appui de la république de Venise qui, n'en pouvait-il douter, était prête à joindre ses armes aux siennes, pour éloigner de concert un voisin impérieux des confins des deux Etats, ou du moins pour rabaisser sa puissance orgueilleuse. Charles dépêcha donc à Venise Jean Jacques Piscina, homme doué de talens distingués et d'une mâle éloquence, à l'effet de proposer au Sénat une ligue défensive et offensive pour conserver ou plutôt pour recouvrer les libertés

(1) Histoire du Connétable de Lesdiguières, lib. VIII.

1614. d'Italie. Piscina peignit des plus sombres couleurs la condition avilissante des Princes italiens et l'ambition démésurée de la Cour d'Espagne; il offrit de remettre à l'arbitrage du Sénat le différend qui divisait les Maisons de Savoie et de Gonzagues : il lui demanda dans les termes les plus pressans son secours et ses avis, et déclara résolument que, quelques conseils que suivissent les autres Etats, le Duc de Savoie était déterminé à mourir l'épée à la main, plutôt que de subir la tyrannie d'aucune puissance sur la terre.

Les Vénitiens admirèrent le noble courage de Charles, et ressentirent la plus haute satisfaction, en réfléchissant que le gardien naturel de l'Italie possédait tout le courage et toute la prévoyance qu'exigeait un si grand caractère (1). Cependant, peu disposés à s'engager dans une guerre, puisqu'il existait un rayon d'espoir d'obtenir en même-tems la paix et la liberté de l'Italie, ils refusèrent d'intervenir dans la discussion relative au Mont-Ferrat,

(1) « Al cui Senno, al cui Petto, alla cui Destra
Commise il Ciel la Cura
Delle Italiche Mura ».

attendu, dirent-ils, que déjà cette matière avait été soumise au jugement de l'Empereur et du Roi Catholique. Ils conseillèrent à Charles de concilier toute contestation avec le Duc de Mantoue, et de se soumettre à la puissance suprême de l'Espagne, quelque satisfaction qu'elle exigeât, pourvu qu'elle ne ravalât point la dignité d'un Prince souverain : ils l'assurèrent en même-tems d'unir leurs bons offices à la tendre affection qu'ils lui portaient, et de ne point demeurer tranquilles spectateurs de l'injustice et de la tyrannie. 1614.

Le duc de Savoie, favorisé par le Sénat de Venise.

Fidèle à sa promesse, le Sénat de Venise épuisa son influence dans toutes les cours de l'Europe en faveur du Duc de Savoie; il mit sur tout sous les yeux des Ministres de Philippe, à Madrid et à Milan, le terrible tableau des maux et des dangers sans nombre où pourrait entraîner une guerre, et il s'étendit sur les avantages inappréciables qui suivent la concorde et la paix. Mais la profonde blessure que la hardiesse du Duc de Savoie avait faite à l'orgueil espagnol était entretenue par des lénitifs, et ne pouvait être radicalement guérie que par les remèdes pénétrans du fer et du feu. L'intercession des Vénitiens en faveur de Charles Emmanuel, loin de décider à la paix

1614. le Cabinet de Madrid, ne servit qu'à provoquer son ressentiment, et il rejeta avec la dernière hauteur toute condition où il s'agissait de traiter avec ce Prince d'égal à égal, où même de l'honorer d'une capitulation.

Quoique Inoïosa penchât naturellement vers la paix, il fut obligé néanmoins, en vertu des ordres exprès et réitérés de Philippe, d'envoyer à Turin un ambassadeur pour signifier à Charles,

1.° *De mettre bas les armes;*

2.° *De promettre par écrit de ne plus inquiéter le territoire du Duc de Mantoue;*

3.° *De se bien pénétrer de la résolution prise par Sa Majesté Catholique de n'accorder de conditions que celles que lui dicterait sa propre modération.*

Emmanuel écouta cet ordre d'un air serein, et sans répondre : mais il ordonna à l'ambassadeur de quitter sur-le-champ ses Etats; et soudain arrachant de son cou l'ordre de la toison d'or, il le rendit à ce Ministre pour qu'il le remît à Philippe, en lui disant que le Duc de Savoie dédaignait de se parer d'une marque d'honneur conférée par un Prince qui le menaçait de le mettre dans les fers. De-là, Charles

se rendit en toute diligence à Asti pour y rassembler ses forces (1). 1614.

Le gouverneur de Milan entre en campagne contre le duc de Savoie.

Inoiosa, dont l'armée venait d'être renforcée par des troupes fraîches qui la portaient à trente mille fantassins et trois mille cavaliers, traversa la Sesia, et prit ses quartiers à Caresana, non loin de Vercelli, dans l'espoir que Charles se prosternerait devant des forces si redoutables, et se laisserait éblouir par la renommée des armes espagnoles. Mais, loin de prendre l'épouvante, Emmanuel, avec une armée très-inférieure en nombre à celle d'Inoiosa, passe soudain au bord opposé de la Sesia, fond sur le Milanais qu'il ravage par le fer et la flamme; et, après avoir pris et brûlé quantité de villes et de villages, il retourne sur ses confins, suivi de prisonniers, de butin, et d'une armée encouragée par ses succès. A l'aspect du Milanais ainsi envahi, sans défense, exposé aux fréquentes irruptions d'un ennemi actif, entreprenant, les Espagnols incendient Caresana et la Motte, abandonnent les postes qu'ils avaient en Piémont, et se retirent dans leur territoire.

(1) Mercure françis, 1614. — Batt. Nani, lib. I, 1614.

1614. Cependant, le Gouverneur de Milan, jaloux de réparer en quelque sorte les pertes et les dommages que lui avaient fait éprouver les armes du Duc de Savoie, campa près de Vercelli, pour couvrir la construction d'une forteresse sur les frontières d'Espagne. Elle était si avantageusement située, qu'elle devenait pour le Milanais un boulevard qui fermait complètement un passage ouvert auparavant pour son invasion, et mettait en même-tems un frein à la puissance des Savoisiens dans le pays voisin du Piémont. Depuis long-tems, les Espagnols mûrissaient ce projet; mais jusqu'alors ils avaient différé de l'exécuter, de peur d'exciter la jalousie des Princes et des Etats d'Italie. Néanmoins, cette fortification, qui coûta plusieurs semaines de travaux, fit perdre la saison propre à tenir la campagne.

Fureur des Espagnols contre le duc de Savoie.

Quand on apprit à Madrid la nouvelle des ravages exercés dans le Milanais par le Duc de Savoie, les Ministres de Philippe, étonnés de tant de hardiesse, inaccoutumés à la résistance en Italie, furent enflammés de colère: ils jurèrent la destruction d'Emmanuel, abhorrèrent son nom, reprochèrent au Gouverneur de Milan son ignorance ou son manque d'esprit, et le poussèrent à venger le déshonneur

fait au territoire espagnol et à l'étendard royal. 1614.
Outre cela, le ressentiment de l'Espagne fut publié dans un Manifeste qui adjugeait à Philippe tous les Etats de Charles Emmanuel, comme autant de fiefs dépendant du Duché de Milan; et l'ambassadeur impérial (1) menaça de dénoncer ce Prince au ban de l'empire, s'il ne licenciait à l'instant son armée (2).

Charles Emmanuel usa de la même arme, pour répondre à ces attaques polémiques: il prouva par l'autorité de l'histoire qu'aucun de ses Etats ne relevait du Duché de Milan. Il écrivit à Sa Majesté impériale une lettre infiniment respectueuse, où il entra dans un détail exact et circonstancié sur les justes sujets de mécontentement qu'il ressentait de la conduite de l'Espagne, touchant les horribles excès commis par ses troupes au sein de ses domaines, et sur l'impérieuse nécessité où il se voyait réduit de tenir sur pied des forces capables de repousser leurs entreprises. Emmanuel conclut en suppliant l'Empereur de révoquer l'Interdit publié contre lui, et de se servir de

(1) A Milan.
(2) Batt. Nani Hist., lib. I, 1614.

1614. toute son influence auprès du roi d'Espagne, pour engager ce Monarque à congédier ses troupes (1). Les autres Ministres de Philippe en Italie s'appercevant que le caractère altier de Charles Emmanuel était toujours indompté, attaquèrent Inoiosa, reprochèrent à ce commandant sa lâcheté, et lui déclarèrent qu'ils le soupçonnaient d'avoir laissé perdre volontairement aux armes espagnoles leur caractère *d'Invincibles* (2). Afin de leur rendre leur ancienne splendeur, ils firent exécuter une descente en Piémont par une puissante armée navale, dont partie avait été équipée pour surveiller les mouvemens des Turcs.

Prise d'Oneglia par les Espagnols.

Cependant, le Marquis de Croix, qui commandait cet armement, persuadé qu'il était trop faible pour prendre Nice, le dirigea contre Oneglia, ville maritime de Savoie, environnée des frontières de Gênes, excepté l'endroit où elle est séparée du Piémont par les Appennins. Il débarqua ses troupes sur le territoire génois,

(1) Histoire du règne de Louis XIII, roi de France, et des principaux événemens arrivés pendant ce règne dans tous les pays du Monde. — Mercure français.

(2) Batt. Nani, lib. 1, 1614.

où il dressa ses batteries qu'il fit jouer avec succès sur Oneglia, que Charles Emmanuel ne pouvait secourir sans le consentement du Doge et des Sénateurs, qui le lui refusèrent. Charles se vengea de cet acte d'hostilité par la prise de Zuccarello, fief de l'empire, sous la protection de Gènes. Le Marquis de Dogliani défendit avec la plus grande valeur Oneglia pendant cinq jours, au bout desquels, forcé de rendre cette ville à des conditions honorables, ce commandant fit passer partie de la garnison à Marro, château situé sur un rocher, un peu plus dans l'intérieur, et qui commande quelques vallées remplies de villages. Mais, bientôt après, cette forteresse fut obligée de se soumettre, comme Oneglia, à l'armée espagnole renforcée de cinq mille hommes arrivés de Sicile à bord de plusieurs galères. 1614.

Le Gouverneur de Milan, pressé par les reproches et par les importunités des Espagnols, résolut, pour soutenir l'expédition navale, de mettre en mouvement son armée déjà très-affaiblie par les maladies, et non moins harassée dans ses longues et pénibles marches par les pluies qui inondent tout le pays dans cette saison. Cependant, après avoir traversé le Tanarus, malgré la résistance la plus

1614. opiniâtre de la part du Duc de Savoie, il se trouva lui-même dans une situation très-critique; car la saison était trop avancée pour entreprendre le siége d'Asti; et s'il hasardait de cantonner ses troupes dans le pays ouvert, il les exposait à une perte certaine par la vigilance et la rapidité des mouvemens de Charles Emmanuel. Inoiosa jugea donc plus prudent de se retirer aux environs d'Alexandrie.

Traité de paix entre les Espagnols et le duc de Savoie.

Le printems suivant, les armées ennemies reçurent des renforts, et l'on fit de part et d'autre de grands préparatifs de guerre. Mais Jules Savelli, Nonce du Pape à Milan, et le Marquis de Rambouillet, ambassadeur extraordinaire de France en Italie, dressèrent en présence de Charles Emmanuel un traité de paix, dont les principaux articles portaient : » que le Duc de Savoie licencierait ses troupes » et ne conserverait sur pied que ses garnisons » ordinaires: que, quinze ou vingt jours après, » Inoiosa congédierait également son armée, » et donnerait sa parole au Saint-Père et au » roi de France de ne commettre aucun acte » d'hostilité contre le Duc de Savoie: que les » places conquises et les prisonniers faits de » part et d'autre seraient mutuellement ren- » dus: qu'on remettrait avec la même franchise

» à la Duchesse Marguerite sa dot et ses bijoux; 1614.
» enfin, qu'on passerait un acte d'abolition et
» d'oubli en faveur des sujets du Mont-Ferrat,
» qui avaient pris les armes contre le Duc de
» Mantoue. » Ces conditions étaient loin de satisfaire entièrement Charles Emmanuel; mais comme il s'était épuisé en vains efforts pour liguer toutes les Cours contre l'Espagne, il s'empressa de les accepter, afin de se concilier la faveur du Pape et celle de la France, qu'il désirait d'autant plus ardemment de conserver, que ces Puissances s'offraient de se rendre garantes du traité proposé. Quelques Ecrivains assurent que ce Prince n'aurait point signé un pareil acte, s'il n'eût été pleinement convaincu qu'il serait rejeté par les Ministres espagnols. Si telle fut sa conjecture, il ne fut point trompé dans son attente; car quand Rambouillet et Savelli présentèrent cet instrument de paix au Gouverneur de Milan, dans la pleine confiance qu'il le signerait, il leur apprit qu'un dernier ordre de la Cour de Madrid lui interdisait toute négociation avec le Duc de Savoie.

Guerre en Allemagne.

Les succès des Espagnols en Allemagne les avaient décidés à maintenir l'ascendant de leur autorité sur les Princes d'Italie.

Le premier de Septembre 1610, le Prince

1614. Maurice, aidé par les troupes françaises et anglaises, avait emporté la ville de Juliers, qui s'était soumise immédiatement après, avec toutes ses dépendances, au Marquis de Brandebourg et au Comte Palatin de Neubourg, connus alors sous le titre de *Princes en possession.* Depuis plus de deux ans, ces deux Souverains vivaient dans le même château, et gouvernaient les Etats de Clèves et de Juliers par leur autorité réunie. Mais enfin, ces Princes s'étant brouillés, comme on devait s'y attendre, au lieu de continuer à agir de concert dans les opérations civiles ou militaires, ils rompirent toute espèce d'accord, et publièrent séparément des Edits qu'ils auraient dû rendre conjointement. Pour étouffer cette rupture, leurs amis mutuels imaginèrent de renouer et de cimenter leurs premières liaisons au moyen d'une alliance (1). Cependant, par une fatalité sans exemple, cette tentative, loin de produire l'effet désiré, ne servit qu'à nourrir et à perpétuer leur haine. En effet, d'après ce sage conseil, le Prince de Neubourg, ayant fait la

(1) Intérêts des Princes, par monsieur de Rohan; part. I. Disc. IV.

demande en mariage de la fille du Marquis de Brandebourg, il se livra dans une fête à de tels excès de vin, que, dans le désordre de ses pensées, il se permit quelques expressions outrageantes qui lui méritèrent un soufflet de la part de l'Electeur qu'elles avaient exaspéré. Cet événement guérit pour toujours ce jeune insensé de la passion qu'il avait conçue pour la fille de celui qui l'avait si bien puni de sa débauche et de son oubli des convenances. De cette singulière aventure naquit une haine terrible *entre les Princes en possession*, qui devinrent ennemis irréconciliables, et ne pensèrent plus qu'à prévenir toute attaque réciproque par des forteresses, par des troupes et par des alliés. Le Comte Palatin rechercha la protection de l'Empereur par divers actes de soumission; et le prince de Neubourg, pour s'étayer de la ligue catholique, épousa la sœur du Duc de Bavière et de l'Electeur de Cologne. D'un autre côté, le Marquis de Brandebourg implora l'assistance militaire des Etats généraux des Provinces-Unies. Il est probable que si cette République naissante consentit alors à prendre les armes en faveur de ce Prince, c'est qu'elle était bien sûre de n'avoir rien à redouter de celles de l'Espagne. Cinq ans au- 1614.

étendu la domination de cette République sur les Pays-Bas Autrichiens, si, par ses savantes combinaisons et la vélocité de ses mouvemens, le Marquis de Spinola n'eût mis un frein à la rapidité des conquêtes du prince Maurice. Ce génie pénétrant qui, d'abord, avait soutenu avec la plus grande chaleur les conseils pacifiques du Prince Albert à la cour de Madrid, était maintenant persuadé de la nécessité de courir aux armes. Il en convainquit Albert et les Ministres de Philippe, en leur dessillant les yeux sur les vues d'aggrandissement de cette jeune et vigoureuse république, dont la lutte étonnante contre la puissance de ses anciens maîtres donnait un nouvel élan à son ambition, et lui inspirait le goût de nouvelles conquêtes. « Il vaut mieux, » dit Spinola à Philippe et à ses conseillers, » il vaut mieux confier, dans cette conjoncture, » votre cause aux hasards de la guerre, et dé» fendre l'épée à la main ce qui vous reste de » souveraineté, que de demeurer dans une cou» pable inaction jusqu'à ce que l'empire des Pro» vinces révoltées dans les Pays-Bas ait acquis une » force irrésistible. » A cet effet, sous prétexte de rétablir la suprématie de l'Empereur et celle du Pape sur les Protestans d'Aix-la-Chapelle, qui en avaient déposé les Magistrats catholiques, 1614.

1614 et banni les Jésuites et les Prêtres romains, Spinola rassembla une armée de trente mille hommes, pourvue d'un grand train d'artillerie; il parvint par le secret et par la vîtesse de sa marche à surprendre cette ville, où il remit en vigueur la juridiction du Souverain Pontife, et l'Autorité impériale. De-là, se portant au Nord-Est, il fait mine, par ce mouvement, de vouloir assiéger Juliers : mais, par un volte-face subit, il traverse le Rhin à deux lieues au dessous de Cologne, réunit ses troupes à celles du Prince de Neubourg, entre dans Molsheim, descend le Rhin, réduit Orsoy, et marche en avant sur Wésel, qu'il investit avec une partie de ses forces. Cependant les habitans de cette ville, au moyen d'un feu continuel et bien nourri, repoussèrent d'abord les assaillans avec grande perte. Mais Spinola, ayant fait avancer toute son armée, combina ses retranchemens avec tant d'art, que ses troupes à couvert du feu de l'ennemi, effectuèrent leurs approches avec autant de promptitude que de sûreté. Indépendamment de ces premières dispositions, il dressa trois batteries, de huit pièces de canon chacune, qui jouèrent avec une telle vivacité, qu'en moins de deux heures, elles réduisirent en cendres une des portes de la ville, et

Siége de Wésel.

tout ce qui, de ce côté, s'opposait à son entrée. 1614.
Les assiégés, dans l'attente d'être secourus par le Prince Maurice et par le Marquis de Brandebourg, étaient résolus à la plus vigoureuse défense : mais les femmes, tremblant pour leur salut, se précipitèrent sur les remparts avec leurs enfans dans leurs bras; et mêlant leurs larmes aux cris de ces innocentes créatures, elles les conjurèrent de se rendre. Les hommes, attendris par les voix suppliantes de leurs épouses et les pleurs des tendres fruits de leur union conjugale, envoyèrent des députés à Spinola pour obtenir une capitulation honorable, qui leur fut accordée à l'instant. On stipula d'une part qu'on n'introduirait aucun changement dans la Religion, ou le gouvernement de la place; que les officiers militaires de Brandebourg en sortiraient avec leur bagage, leurs armes et leurs provisions de guerre; qu'enfin, les citoyens auraient la liberté de se retirer et de s'établir par tout où bon leur semblerait. D'autre part, Spinola demanda que Wesel reçût momentanément une garnison de mille Espagnols, qui évacueraient cette ville dès que les Hollandais se seraient entièrement retirés de Juliers. Mais à peine sa demande fut-elle consentie et réalisée, que, pour

1614 conserver l'absolue possession de cette nouvelle conquête, il en augmenta les ouvrages, et fit construire près des murailles trois cents baraques, qu'il força les habitans de garnir de lits et d'autres meubles de première nécessité. Non content de ce manque de foi, il renforça les mille Espagnols de deux mille fantassins et de trois cents chevaux, commandés par Velasco, au mépris des plus pathétiques remontrances de ces mêmes habitans : car, malgré qu'elles rappellassent à Spinola les articles de la Capitulation, qui lui prescrivaient de ne pas introduire dans Wesel plus de mille hommes de garnison, elles n'obtinrent que cette laconique et dure réponse : « qu'effectivement le Général » avait accordé cette condition, mais que jamais » il ne s'était engagé à ne point porter plus » haut ce nombre de gens de guerre (1). » Bientôt après avoir également contraint Duysbourg, ville située entre Wesel et Dusseldorf, de recevoir aussi une nombreuse garnison, Spinola passa le Rhin, et s'approcha si

(1) Intérêts des Princes par M. de Rohan, partie II, discours V. — Histoire du règne de Louis XIII et des principaux événemens, etc.

près du camp de Maurice, que les sentinelles des deux armées se parlaient fréquemment, et quelquefois même buvaient ensemble. Le prince d'Orange lui ayant envoyé un courier pour savoir au nom de quel Souverain il entrait dans les états de Clèves et de Juliers, Spinola lui répondit par une semblable question. 1614.

Ces deux illustres ennemis demeurèrent campés l'un près de l'autre pendant très-long tems, sans trouver l'occasion de s'attaquer avec avantage. Néanmoins, sans rompre la trêve, où sans s'exposer aux calamités qu'entraîne ordinairement la guerre, ils avaient trouvé, par une sorte de convention tacite, une méthode vraiment commode de partager entr'eux les Etats qu'ils prétendaient protéger. Mais les Provinces-Unies, alarmées des premiers succès de Spinola et des entreprises qu'il méditait, engagèrent enfin la France, l'Angleterre et plusieurs Princes protestans d'Allemagne, à ménager, par leur entremise, une réconciliation entre *les Princes en possession*. On tint à cet effet à Santhen, ville qui avait gardé la neutralité pendant ce différend, une conférence qui demeura sans effet. Cependant, il est vraisemblable que les articles du

Manière commode de faire des conquêtes.

1614. traité proposé par les médiateurs de la paix auraient été acceptés par le Marquis de Brandebourg et par le Prince de Neubourg, si une cruelle fatalité n'eut pas voulu qu'ils devinssent seulement un sujet de chicane pour Maurice et Spinola, qui pensaient bien moins à accommoder les différends de ces deux compétiteurs, qu'à s'établir eux-mêmes dans les places dont ils s'étaient rendus maîtres.

Ainsi finit cette singulière campagne, qui fut moins célèbre en batailles sanglantes et en victoires signalées, que remarquable par son origine et par son issue. En effet, tous les Souverains y trouveront un sujet d'instruction politique très-important, savoir : qu'il est de la dernière évidence que des concessions faites à un Peuple ennemi, l'invitent à renouveller ses attaques : qu'il n'est pour une Nation de tems plus propre à faire la paix que celui où la Puissance avec laquelle elle est en guerre la désire : qu'enfin, aucun Etat ne peut recevoir dans son sein d'armées d'une Empire qui lui est supérieur en forces, sans courir le danger de perdre son indépendance.

1615 Une bonne fortune, si médiocre qu'elle soit, suffit pour faire revivre les projets de l'ambition humiliée. La Cour de Madrid, énorgueil-

Ambition et ressentiment des Espagnols, oc-

lie des heureux succès de Spinola en Allemagne, se livra sans mesure à son ressentiment contre le Prince dont le courage avait mis à découvert sa presque nullité en Italie, et contre la faible résistance du Marquis d'Inoiosa, qui avait si bien servi les progrès d'Emmanuel. On surprit une lettre de Philippe au Gouverneur de Milan, où il lui reprochait la lâcheté de sa première conduite, et lui prescrivait de tenter sur l'heure une irruption en Piémont, avant que le Duc de Savoie, ou les autres ennemis de son royaume eussent eu le tems de rassembler et de lui opposer leurs forces dispersées en quartiers d'hyver. Inoiosa, qui avait reçu plusieurs fois le même ordre, saisit les premiers momens de la belle saison pour se mettre en campagne à la tête d'une armée de trente mille hommes. Le Duc de Savoie n'avait à opposer à ce corps formidable de vieilles bandes espagnoles qu'une armée de dix-sept mille combattans, Français, Suisses, Savoisiens; et ces généreux efforts de courage et d'habileté de conduite qui, ne l'abandonnant jamais à l'aspect du danger, l'élevèrent constamment au-dessus des caprices de la fortune. En effet, les événemens qui suivirent ces dispositions prouvent invinciblement combien les succès

1615.

casionnés par leurs succès en Allemagne.

Le duc de Savoie entre en campagne contre le Gouverneur de Milan.

1615. d'une armée dépendent du génie d'un homme, et combien sont inutiles les préparatifs militaires, quelque considérables, quelque sagement combinés qu'ils puissent être, si l'exécution en est confiée à un chef inhabile.

Les premiers mouvemens des Espagnols, durant cette campagne, indiquèrent une intention de surprendre Cortemiglia, dont la possession eut livré les Etats du Piémont à leurs incursions du côté d'Asti, de Seve et de Canelli. Charles Emmanuel, pour déjouer ce projet, jeta d'abord dans Cortemiglia trois régimens Français et huit cents Suisses, commandés par le Comte de Saint-George. Ce Prince lui-même, suivi du Marquis de Mantoue, qui volait au secours de Cortemiglia avec six mille autres combattans, quitta précipitamment Turin à la tête de sept mille hommes, et marcha sur Bastagno, forteresse du Mont-Ferrat, située sur une hauteur, d'où elle commandait un grand chemin depuis la mer jusqu'aux confins de Milan. L'épaisseur et la solidité des murailles de cette forteresse, jointes aux sorties fréquentes et hardies de la garnison, rendirent inutiles tous les efforts que tenta le Duc de Savoie pour la réduire. Sa marche précipitée l'avait empêché de faire

avancer devant cette place plus de deux petits 1614.
canons: il résolut donc, au défaut de grosse artillerie, d'escalader les murailles, et d'attaquer la garnison l'épée à la main. Il persévérait dans cette entreprise, aussi folle que désespérée, lorsqu'il fut informé qu'Inoiosa s'approchait à la tête d'une puissante armée pour lui disputer cette forteresse : il en leva le siége aussitôt, se retira en bon ordre à Canelli (1), et de-là à Asti, dont il prévit que les Espagnols voulaient s'emparer. Avant l'arrivée d'Emmanuel, cette place avait été pourvue d'une garnison de quatre mille hommes de pied, et d'une nombreuse cavalerie, commandés par le Prince Thomas. Ces troupes composaient toutes les forces de Charles; et, selon tous les calculs de la probabilité, l'issue du siége d'Asti devait régler les destinées de la Maison de Savoie. Mais, comme cette ville avait beaucoup d'étendue, et que, dans une infinité d'endroits, ses murailles étaient dégradées, Emmanuel se détermina à marcher à l'ennemi jusqu'à la rivière de Versa, sur les bords de laquelle parut Inoiosa avec vingt-

(1) Hist. du règne de Louis XIII.

1614. quatre mille hommes. Ce général avait jeté le reste de ses forces dans San Damiano et dans Ulpiano (1), villes du Mont-Ferrat; la première située non loin d'Asti, et la seconde du ressort de la juridiction de Turin. Le Duc de Savoie, avec quinze mille fantassins et quinze cents chevaux, voulut en vain empêcher les Espagnols de passer la Versa. A peine Inoiosa l'eut-il traversée avec toute son armée, qu'il s'efforça de gagner les hauteurs d'une chaîne de montagnes, dont les sinuosités s'étendent jusqu'aux murs d'Asti. Il était singulièrement empressé de s'emparer de cette position respectable, afin de couper à Emmanuel toute retraite dans cette ville, et le chasser entièrement de la plaine qui en est voisine. Cependant Charles, dont l'esprit pénétrant avait deviné tout aussitôt l'intention d'Inoiosa, se replia précipitamment sur ces éminences importantes par leur force, afin d'y occuper de nouveau deux postes qu'il y avait déjà établis et faiblement fortifiés par de petits retranchemens; il les garnit de plusieurs pièces de canon, et confia leur

(1) Batt. Nan. Historia della Republica Veneta, lib. I, 1615.

défense aux Français et aux Suisses qui composaient près des deux tiers de son armée. 1614.
Mais l'Infanterie savoisienne fut réservée pour agir où la nécessité le requerrait, et la cavalerie flanqua les deux postes dans une plaine située précisément au-dessous de l'élévation où leurs ouvrages avaient été exécutés. Cependant le bon ordre et la valeur réfléchie des Espagnols tiennent ferme contre les terribles attaques de la cavalerie d'Emmanuel. Entraînés par ce premier avantage, ils dirigent soudain tous leurs efforts vers la montagne occupée par les Français, et bientôt ils emportent un des postes dont la possession décide du sort du combat. Tout-à-coup en effet deux pièces de canon jouent si à propos de ce point sur les troupes de Charles ; elles répandent dans leurs rangs une si grande crainte, une si grande confusion, que les Savoisiens terrifiés, se précipitant sur le second poste, jettent les Suisses eux-mêmes dans un égal désordre suivi d'une prompte fuite. Le Duc de Savoie, dans cette sanglante journée où la perte de ses Etats paraissait assurée, se conduisit en héros pour conserver sa puissance souveraine, et prouver à l'Europe qu'il était digne de commander aux hommes. Tout-à-la-fois général habile et vail-

Engagement entre le duc de Savoie et les Espagnols, commandés par Inoiosa.

1614. lant soldat, il dirigea lui-même le feu, porta des secours où il en était besoin, releva le courage harassé par la fatigue, anima par son exemple ceux qui manquaient de cœur, et devint terrible pour les lâches qu'il accabla des plus durs reproches. Mais l'effroi dont l'armée Savoisienne était saisie, l'emportant sur le courage d'un seul homme, malgré qu'il fût Prince souverain et grand capitaine, tous les efforts de Charles, pour arrêter la valeur constante des Espagnols, devinrent inutiles. Il céda donc à la fortune ennemie, sans désespérer du retour de ses faveurs; et, à force de bravoure et de présence d'esprit, il se retira du champ de bataille, après avoir repris cinq piéces de canon et partie du bagage abandonnés par les Suisses.

La situation des affaires devait alors faire trembler l'Italie, soit que le Duc de Savoie marchât à la tête de l'armée espagnole; soit que l'armée espagnole arborât l'étendard du Duc de Savoie. Mais, le Gouverneur de Milan, doué d'une bravoure à toute épreuve, ne savait ni diriger des plans de campagne, ni profiter de la victoire; car il laissa Charles se retirer tranquillement à Asti qu'il négligea d'assiéger, dans l'unique vue de prolonger des lignes

de circonvallation à l'infini, et de déployer 1614
tout l'art de repousser les attaques de l'ennemi. De-là, les bombardemens éloignés et sans effet d'Inoiosa; de-là les escarmouches qui s'ensuivirent entre les armées des Puissances belligérantes; de-là enfin l'assaut livré sans succès au camp de Charles par les valeureux Espagnols mal commandés: événemens qui mériteraient une relation particulière, s'il n'était pas plus essentiel d'illustrer le courage du Duc de Savoie durant le cours de cette campagne, que de présenter le fastidieux récit de cette incapacité qui déshonora le Gouverneur de Milan. En effet, les troupes dont Inoiosa avait le commandement demeurèrent exposées pendant six semaines à toutes les intempéries de l'air sur les montagnes voisines d'Asti. Les chaleurs excessives, les fruits verds et la mal-propreté du camp, occasionnèrent une effrayante mortalité, qui enlevait hommes et bétail. Quoique son armée eût été renforcée par des troupes arrivées de Sandoval et par mer, elle était de plus de moitié moins forte qu'avant d'avoir assis son camp devant Asti. D'un autre côté, quoique Charles se fût procuré des quartiers beaucoup plus salubres, il éprouva de la part des troupes étrangères, qu'il tenait à sa solde, des mu-

1614. tineries si fréquentes, qu'il lui fut difficile de juger si elles lui étaient plus utiles que nuisibles. Une situation aussi critique que celle où se trouvaient alors les deux armées, porta donc Charles et le Gouverneur de Milan à prêter l'oreille à des propositions de paix. Le Marquis de Rambouillet dressa, dans cette vue, une Capitulation qui fut agréablement accueillie par l'entremise des ambassadeurs de Venise et d'Angleterre: elle ne différait pas infiniment du Traité qu'avaient signé vers la fin de l'année précédente, à Asti, le Nonce du Pape et l'Ambassadeur de France au nom de leurs Cours respectives. Elle donnait cependant une plus grande sécurité au Duc de Savoie contre les attaques de l'Espagne, vu qu'elle était garantie par la république de Venise, et que, dans le cas de violation de la part des Espagnols, le Duc de Savoie était autorisé à requérir, au nom du Roi de France, les secours du Maréchal de Lesdiguières et de tous les Gouverneurs des provinces qui avoisinaient ses états. Le Marquis de Rambouillet, qui se persuadait d'avoir rempli l'objet de son ambassade, retourna à Paris. Mais à peine eut-il quitté le Piémont, que Ferdinand, dont la soif de la vengeance égalait son manque de capacité, exerça toutes

les fureurs de son ressentiment sur ses sujets révoltés. D'un autre côté, Charles qui craignait avec raison que la Cour de Madrid ne désavouât la Convention qu'il venait de signer avec le Gouverneur de Milan, fit mine seulement de licencier ses troupes (1). Ainsi, la capitulation d'Asti fut également violée de part et d'autre. 1615.

Inoiosa, remplacé dans le gouvernement de Milan, par le marquis de Villa-Franca.

A la vérité, la Cour de Madrid, ainsi que l'avait judicieusement prévu le Duc de Savoie, fut transportée d'indignation à la nouvelle de la paix déshonorante qu'Inoiosa venait de conclure après une guerre honteuse. Mais Don Pedro de Toledo, Marquis de Villa-Franca, distingué, même en Espagne, par son audace présomptueuse et par son zèle pour la gloire de son pays, fut celui qui, dans cette douloureuse occasion, fit éclater la plus grande fureur. Né avec un caractère bouillant, la nature l'avait aussi doué d'un esprit délié et

(1) Emmanuel congédia d'abord réellement les troupes françaises qu'il avait à son service; mais il eut soin de les incorporer dans ses propres troupes. Quant au licenciement des Suisses, il éprouva des délais et des difficultés sans nombre, parce qu'ils ne pouvaient être congédiés sans être entièrement satisfaits de l'arriéré de leur solde.

1616. d'un jugement solide : son courage était tout à-la-fois exalté et constant. Quoiqu'il ne fût point allié par le sang à la maison de Mantoue, sa profonde capacité le fit regarder comme l'instrument propre à servir la vengeance de l'Espagne contre le Duc de Savoie. Philippe le choisit donc pour succéder au Marquis d'Inoiosa dans le gouvernement de Milan ; et la Nation espagnole applaudit universellement à ce choix (1).

---

(1) Un célèbre historien italien (Batt. Nani), et d'autres Ecrivains, par respect pour son autorité, supposent qu'Inoiosa aurait été rappelé beaucoup plutôt, sans la crainte qu'avait le duc de Lerma, que des succès éclatans en Italie ne fissent échouer le projet du double mariage qui, comme on l'a déjà observé, n'eut son exécution qu'à la fin de l'année 1615. Mais, quand on réfléchit aux forces considérables confiées à Inoiosa, qui étaient presque doubles de celles de Charles; aux ordres réitérés qu'il reçut de sa Cour pour agir avec vigueur et célérité ; aux efforts qu'il fit en conséquence de ces ordres, cette conjecture paraît plutôt rafinée que solide. La Régence de France souhaitait tout aussi ardemment que la Cour d'Espagne, l'accomplissement de ce double mariage ; et si cette alliance leur eût déplu, une lutte malheureuse de la part de l'Espagne contre les entreprises du duc de Savoie, ne l'eût point renouée. La nomination faite à cette époque du marquis de Villa-

Le Duc de Savoie, pour cacher d'autant mieux qu'il avait pénétré les desseins hostiles de l'Espagne, envoya un gentilhomme de sa chambre avec deux lettres pour Villa-Franca, dans l'une desquelles, suivant la coutume des Princes italiens, il félicitait ce nouveau gouverneur de son heureuse arrivée à Milan; et, dans l'autre, lui peignait de la manière la plus pathétique les avantages mutuels qui résulteraient pour les deux Puissances, si elles remplissaient de bonne foi le traité d'Asti. Villa-Franca fit à la première de ces lettres la réponse la plus obligeante, où, tout en remerciant Charles très-humblement de l'honneur dont il l'avait comblé, il lui déclarait qu'il ne manquerait pas d'informer la Cour de Madrid de l'affection que Son Altesse portait au Roi Catholique; mais, quant à la seconde, il lui déclara « que » le véritable moyen de regagner les bonnes » graces de Philippe et de rendre durable l'heu» reuse harmonie rétablie dernièrement entre les 1616.

Franca au gouvernement de Milan, semble avoir été le résultat naturel de la décision unanime des Ministres espagnols dans une conjoncture qui blessait leur orgueil et provoquait leur ressentiment.

1616. » deux Cours, était de regarder absolument » comme nul tout acte conclu pendant que les » deux Puissances avaient eu les armes à la » main (1). » S'il eût été nécessaire de commenter cette réponse, elle eût été suffisamment expliquée par les conversations journalières du nouveau gouverneur, et plus encore par ses actions. C'était son dire ordinaire que la paix d'Asti était une vraie *collusion* entre son prédécesseur et le Duc de Savoie; et qu'en ce qui concernait la religieuse observation d'un traité avec un Prince inférieur, un Monarque aussi puissant que Philippe ne pouvait être assujéti par d'autres liens que ceux de sa propre modération. En même tems, Villa-Franca ne laissa point Charles dans l'incertitude sur ce qu'il devait attendre de cette prétendue modération de Sa Majeste catholique; car, chaque jour, il faisait de nouvelles levées, et renforçait son armée avec un grand nombre de Suisses, d'Allemands et d'Italiens.

Sans contredit, les menaces de Villa-Franca sortaient de la bouche d'un Politique trop sage pour être l'effet de la fougue et de l'irréflexion.

(1) Siri, Mem. recond. tom. III, p. 409, 410.

Elles avaient pour unique but de forcer le caractère altier de Charles à se soumettre humblement à la couronne d'Espagne, et de préparer l'esprit de ce Prince à recevoir l'appât par lequel il espérait mettre un frein à son ambition. A cet effet, Villa-Franca insinua à l'Envoyé de Charles à Milan que, si son maître voulait demander pardon à Philippe, et soumettre sans réserve ses prétentions à l'arbitrage de ce Prince, ce Monarque ajouterait la ville de Genève aux Etats de Savoie. Mais Emmanuel n'ignorait point les artifices de la cour d'Espagne: il savait qu'au mépris de l'amour filial, cette Cour perfide avait tenté de soulever le prince de Piémont contre son père, et que Villa-Franca lui-même avait négocié un traité avec le gouverneur de Zuccarello, pour livrer cette place aux Espagnols. L'orgueil de Charles, également provoqué par l'insidieuse politique de l'Espagne, rejetta avec indignation l'offre de Villa-Franca, bien résolu de maintenir son indépendance et de conserver son honneur par la force des armes. Non content de représenter aux garans du Traité d'Asti la conduite et les desseins de Villa-Franca, il somma le Maréchal de Lesdiguières de venir immédiatement à son secours, en vertu de l'autorité dont le Roi de

1616.

Le roi de France, résolu de maintenir le Traité d'Asti.

1616 France l'avait investi à cet effet. De son côté, Villa-Franca déclama fortement contre l'obstination de Charles; il sollicita Louis de forcer ce Prince à licencier ses troupes, à rendre au Roi d'Espagne tous les prisonniers qu'il avait faits, et les places dont il s'était emparé, avec promesse que Sa Majesté Catolique prendrait ensuite toutes les mesures qui ne compromettraient point la dignité de sa couronne, pour dissiper toute espèce d'ombrage que pourraient occasionner ses armes. Cependant, Louis avait précédemment envoyé en Italie le Comte de Béthune, homme doué d'une capacité consommée et d'une dextérité sans égale, pour ajuster les funestes différends qui désolaient cette contrée. Bientôt ce médiateur y avait été suivi du Maréchal de Lesdiguières qu'on lui avait adjoint, dans l'espoir que l'influence des talens réunis de ces deux hommes d'état, et sur tout la présence, la réputation et l'autorité du Maréchal porteraient Villa-Franca à déférer aux propositions d'un vieux guerrier, que, peut-être, il eut éludées avec tout autre négociateur. Lesdiguières s'étant donc rendu en toute diligence à Turin, y dressa, de concert avec Béthune, les articles d'un accommodement qui, après avoir été

soumis à la considération du gouverneur de Milan et du Duc de Savoie, furent suivis d'une suspension d'armes. Le Maréchal assura, dans cette occasion, Charles Emmanuel de son plus chaud appui, s'il lui devenait nécessaire, et partit aussitôt de Turin pour se rendre en Dauphiné (1). 1616.

Intrigues des Espagnois à la Cour de France.

Sur ces entrefaites, le Duc de Montéléon, ambassadeur d'Espagne en France, assura la Cour de Paris que les vues de Philippe en Italie n'étaient point dirigées par l'ambition, mais fondées uniquement sur l'amour de la justice et de la paix. Ce Ministre accompagna cette assurance d'argumens tellement irrésistibles aux besoins de quelques courtisans, et si tentans pour l'avarice des autres, qu'ils changèrent entièrement les résolutions qui, d'abord, avaient été prises en faveur de Charles Emmanuel. Dès ce moment, on fit les défenses les plus formelles de lever des troupes en France, sans un ordre exprès du Roi. Sans doute, le véritable but de ces dispositions était d'obliger le Duc de Savoie de consentir à un accom-

(1) Hist. du Connét. de Lesdiguières.

1616. modement sur des conditions dictées par l'Espagne, ou de mettre ce Prince dans l'impossibilité de pousser la guerre contre cette couronne, s'il refusait de les accepter.

Mais Charles trouva un bien plus solide appui dans la sagesse et dans la force du Sénat de Venise, que dans la faiblesse et la vacillation des conseils de Médicis. Cette République leva, pour soutenir ce Prince, un corps considérable de troupes françaises, et lui fournit en outre un supplément de soixante-douze mille ducats par mois, pour l'entretien de son armée en Piémont. Les ordres du jeune Louis échouèrent dans cette conjoncture contre l'or de Venise; ils furent tout aussi impuissans devant l'autorité de Lesdiguières, devant celle du Duc de Mayenne et des autres chefs qui encouragèrent tous les soldats de fortune français à franchir les Alpes pour se ranger sous les drapeaux d'Emmanuel.

Mais le courage de ce Souverain prit soudain un nouvel élan à l'aspect du Duc de Nemours, qui fondit comme un torrent des montagnes de Savoie dans les plaines de Milan, à la tête de six mille guerriers. Emmanuel ignorait que Villa-Franca nourrissait principalement dans son cœur l'espérance de la

victoire sur les préparatifs militaires de ce Prince. 1616.

Le duc de Nemours se joint aux Espagnols contre le duc de Savoie.

Henri, Duc de Nemours, chef de la branche de la Maison de Savoie établie en France, avait été bercé pendant six ou sept ans par Charles-Emmanuel du vain espoir d'obtenir en mariage une Princesse de sa famille. Cette attente trompée fit une profonde impression dans l'ame de ce Prince, et le porta au plus vif ressentiment. Villa-Franca, instruit de cette particularité, conçut le projet d'attacher Nemours aux intérêts de l'Espagne, en satisfaisant tout à-la-fois son ambition et cet esprit de vengeance qui était alors sa passion dominante. Il insinua dans son cœur ulcéré, par le canal des Ducs de Guise et de Montéléon, que s'il prenait parti pour l'Espagne contre son parent Charles-Emmanuel, le Monarque espagnol récompenserait ses services par l'investiture du Duché de Savoie. Le Duc de Nemours accepta, sans balancer, ces conditions. Pour masquer d'autant mieux ses desseins hostiles, il feignit un ardent désir de maintenir l'indépendance de cette famille souveraine, dont il tirait son origine, et leva sept mille hommes (1) qu'il se

(1) Batt. Nani, lib. II, anno 1616.

1616. proposait de conduire au cœur de la Savoie, tandis que Villa-Franca, à la tête d'une puissante armée, se disposait à pénétrer en Piémont. Charles Emmanuel, qui devina Nemours à tems, envoya ordre aussitôt au gouverneur du Duché de Savoie de mettre à l'abri de toute attaque les places qui d'abord avaient été destinées à recevoir les troupes de ce perfide allié. De son côté, le Prince de Piémont précipita sa marche à travers les passages situés au nord des Alpes, et se saisit sur la route des postes dont devait s'emparer un corps de troupes levées par les Espagnols en Franche-Comté et en Bourgogne.

En même tems, le Duc de Nemours ouvrit la compagne et pénétra au travers de hautes montagnes, par des chemins escarpés, dans la vallée de Sizeri. Ce petit district se soumit à ses armes après une faible résistance. Il se préparait à profiter de l'avantage qu'il venait de remporter, pour envahir les autres territoires de la Savoie, quand il fut abandonné par une partie de son armée qui, dans sa désertion, pilla presque toutes ses provisions et ses munitions de guerre. Le peu de troupes qui lui demeurèrent fidèles, excessivement affaiblies par la faim et par la soif, servirent de passe-tems aux bergers

des montagnes, qui les harassaient et les poursuivaient d'un lieu dans un autre. Réduit à cette fatale extrémité, le Duc de Nemours implora l'assistance de la Cour de Madrid, afin de pouvoir sauver les débris de son armée d'une ruine inévitable, en traversant le Rhône; mais les Espagnols furent sourds à sa voix : ils refusèrent même de lui faire passer des vivres et des munitions, et de loger ses troupes dans la Franche-Comté qui appartenait alors à la couronne d'Espagne. Dans cette situation désespérée, Nemours recourut à la générosité de Charles-Emmanuel. Ce Prince magnanime, à la sollicitation de Lesdiguières et des autres généraux français, lui pardonna sa rebellion, et le remit en possession de ses biens en Savoie, après le licenciement de ses troupes (1). 1616.

Opérations du nouveau gouverneur de Milan.

Le gouverneur de Milan, plein de l'espoir que l'irruption du Duc de Nemours dans les Etats de Charles partagerait l'attention de ce Prince et le forcerait à diviser son armée en plusieurs corps, s'approcha près des frontières du Piémont avec trente mille combattans :

(1) Mercure français, 1616. — Histoire du règne de Louis XIII.

1616. il jeta des ponts sur le Tanarus et sur la Sesia, dont il fortifia et garnit de troupes les extrémités; de-là il établit ses principaux quartiers à Candia et Villata, d'où il attendait l'occasion favorable de pénétrer dans le pays. De son côté, Charles assit son camp à Caresana et la Motta, dans la province de Vercelli, avec une armée d'un tiers moins forte que celle de Villa-Franca. Après diverses escarmouches entre les troupes des deux Puissances, dont les succès varièrent, le Gouverneur de Milan, ayant partagé ses forces en deux divisions, ordonna à l'une de passer la Sesia à Gattinara, et de joindre l'autre, qu'il commandait en personne, près de Crescentino, ville située sur le Pô, aux confins de la principauté de Vercelli et du Mont-Ferrat. Le dessein de Villa-Franca, par ce mouvement, était d'entourer l'ennemi à l'Est par la Sesia avec des ponts fortifiés et le fort de Sandoval; au Sud, par le Pô et Crescentino, et par la prise de San Germano, forteresse située à égale distance des deux rivières, où il voulait mettre garnison. Charles alors était campé à Sigliano, place environnée de lacs et de marais, qui n'était accessible que par un passage étroit. Il avait choisi cette position, parce qu'elle le mettait à portée de se-

courir Vercelli, dont la réduction paraissait 1616.
être définitivement le but où tendaient toutes les opérations de Villa-Franca. Mais dès que ce Prince s'apperçut que les Espagnols se portaient sur Crescentino, il monta deux mille mousquetaires derrière un égal nombre de cavaliers; et devançant l'ennemi avec la plus grande célérité, il jetta dans cette place un secours capable de la défendre victorieusement. Villa-Franca, pour se venger de ce mauvais succès, ravagea les villages du Piémont; et Charles, par représailles, désola ceux du Mont-Ferrat.

Le pluies de l'automne qui inondaient alors le pays de tous côtés, réduisirent pendant plusieurs jours à l'inaction l'armée de Charles à Crescentino, et celle de Villa-Franca à Livorno et Bianze, villes du Mont-Ferrat. Mais les eaux ayant baissé, le général espagnol, aidé par la trahison, ou par la lâcheté du Gouverneur de San-Germano, se rendit maître de cette place, dont la possession était un pas considérable vers la réduction de Vercelli. Cette prise importante avait toujours été le point de mire de Villa-Franca, quoiqu'il eût feint de marcher sur Crescentino. Cependant Emmanuel harassa constamment ses troupes en flanc, afin de les retarder dans leur marche, et les devancer

1616. dans la plaine d'Apertole, où il lui importait de prendre des campemens qui le laissassent le maître de livrer bataille, ou de se tenir sur la défensive. Mais la subtilité de Villa-Franca imagina dans cette occasion un stratagême qui mit complètement en défaut l'habileté d'Emmanuel. En effet, ce général, par les positions qu'il fit prendre à ses troupes, parût manifester l'intention d'arrêter la marche des Savoisiens, même au risque d'une action. Au moyen de cette ruse, Charles, frappé de l'idée d'être à tout moment attaqué en front par l'ennemi, forma son avant-garde de l'élite de ses troupes. Mais les Espagnols, au nombre de dix mille, soutenus par de la cavalerie, fondirent soudainement sur son arrière-garde forte de quatre mille fantassins français, et quelques cavaliers, au moment où elle défilait au travers d'un bois. Les Savoisiens, saisis de surprise et de terreur se retirèrent dans la plus grande confusion. Mais Emmanuel, par sa présence d'esprit; sauva son armée épouvantée, sinon de la honte d'une défaite, du moins du carnage qui suit ordinairement une déroute. Il dépêcha l'intrépide Comte de Saint-George à la tête d'une troupe d'élite de cinq cents mousquetaires, pour arrêter la poursuite de l'ennemi victorieux; et la brave

résistance de ce général, secondée par l'obscurité de la nuit, donna aux troupes françaises soudoyées par Emmanuel le tems de se replier avec sûreté sur le principal corps de son armée. 1616.

Emmanuel, dont l'esprit ardent saisissait de prime abord le côté lumineux de chaque objet, se consola de ce revers, en réfléchissant qu'il rallumerait la haine qui avait anciennement existé entre les Espagnols et les Français; et que cette dernière nation, sur tout, irritée de sa défaite, voudrait tout à-la-fois réparer sa perte et recouvrer son honneur. Plein de ces sentimens, Emmanuel se retira à Crescentino. De son côté, Villa-Franca, dont les efforts redoublés venaient d'échouer contre cette place, jugea que la maladie et la mort fondraient son armée, s'il tenait plus long-tems la campagne dans une saison si avancée: il résolut donc d'abandonner les postes dont il s'était emparé dans le Piémont et le Mont-Ferrat, après avoir laissé seulement des garnisons à Trino, San-Germano, et Gattinara. Cette dernière ville qui commandait un passage sur la Sesia, s'était rendue aux Espagnols conduits par Don Sancho de Luna, Gouverneur du Château de Milan (1).

(1) Batt. Nani, lib. II, 1616. — Levassor, tom. III. — Mercure français, 1616.

1617. Vers ce tems, les fatigues excessives et une longue agitation d'esprit frappèrent le Duc de Savoie d'une maladie qui, jointe aux rigueurs de la saison avancée, semblait promettre de la part de ce Prince une suspension de toute espèce d'hostilité: il ne pouvait tenir la campagne en personne, ni même se promener. Dans cette terrible contrainte, son infatigable activité passait les heures ennuyeuses à former divers projets, et à imaginer de nouvelles ruses de guerre. Cependant ses infirmités actuelles étaient adoucies par l'extrême consolation que lui donnaient la capacité, la valeur et l'amour filial de quatre illustres fils, qui remplissaient avec ardeur et fidélité tout ce qu'il leur commandait d'exécuter. Le Duc de Nemours ayant été contraint de mettre bas les armes, le Prince de Piémont avait repassé les montagnes par la vallée d'Aoste, et mené ses troupes à Ivrea, où il avait reçu l'ordre de les conduire contre Gattinara, défendue par quatre mille Espagnols. Ce Prince ne balançait pas à seconder l'intention du Duc son père; mais, sur les sages avis de ses officiers les plus expérimentés, il abandonna cette entreprise, pour en exécuter une autre non moins importante, et qui ne présentait aucun obstacle.

Maladie du duc de Savoie.

Mouvemens du Prince de Piémont.

La principauté de Masserano, bornée à l'Est 1617.
par la Sesia, et sur tout autre point par les terres du Duché de Savoie, était naturellement, par cette position, sous la protection de l'Espagne. Villa-Franca, afin de renforcer cette chaîne par où il avait dessein d'investir et de resserrer Vercelli, avait offert au Prince de Masserano de mettre garnison espagnole dans sa capitale et dans la forteresse de Crevalcor; mais ce Prince, frappé du danger d'une pareille mesure, préféra de courir le hasard d'une irruption du Piémont, plutôt que de confier aux mains de Villa-Franca les deux principaux ressorts de sa puissance. Il remercia ce Gouverneur des offres de secours qu'il lui faisait, et lui témoigna l'espérance qu'il avait de leur inutilité. Déjà Villa-Franca avait fait avancer ses troupes sur les bords de la Sesia, et paraissait prêt à les répandre sur les terres de Masserano. Dans cette situation des affaires, le Prince de Piémont, par une marche subite et cachée, surprit et investit la capitale de ce petit Etat, qui lui ouvrit ses portes sans résistance. Il se porta tout aussitôt sur Crevalcor, à la tête de huit mille fantassins et de quatre cents chevaux, parut devant cette place le vingt-sept de janvier, s'empara des avenues par où elle pouvait rece-

1617. voir du secours, la battit en brèche, et la prit d'assaut. Les habitans terrifiés fuirent à la vue du fer homicide, et dirigèrent leurs pas tremblans vers le château. Un grand nombre d'entr'eux, foulés aux pieds, périrent dans cette scène de confusion et d'horreur, augmentée encore par la violente précipitation avec laquelle ils s'efforçaient de passer par une porte étroite, devenue pour eux l'unique porte de salut. Peu seulement atteignirent le château; le reste fut ou fait prisonnier, ou passé au fil de l'épée.

Dès que le Prince de Masserano fut informé des desseins hostiles de Victor Amédée, il implora ce même secours qu'il avait d'abord rejeté. Le Gouverneur de Milan lui envoya aussitôt Don Sancho del Luna à la tête de deux mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Mais déjà le château avait capitulé; et Don Sancho (1) périt avec beaucoup d'officiers et de soldats dans un combat trop tardif qu'il livra pour reprendre cette forteresse. Ainsi, le Duc de Savoie ne lutta pas sans quelqu'avan-

(1) Batt. Nani, lib. II, 1616. — Mercure français, 1617.

tage contre la puissance et l'art du Marquis de Villa-Franca. Cependant, il est probable qu'à la fin, la valeur, la discipline et l'ancienne réputation des armes espagnoles auraient triomphé de tous les efforts de Charles Emmanuel, s'ils n'eussent été soutenus par la magnanime résolution du Maréchal de Lesdiguières, qui consulta également sa propre gloire et celle de la France, en dépit des appâts et des menaces des Princes égarés qui gouvernaient alors ce Royaume. 1617.

Caractere du maréchal de Lesdiguières.

Quoique la Fortune appelle quelquefois aux plus hauts emplois des hommes d'une ignorance profonde et d'une naissance obscure, cependant, elle eut le singulier mérite, dans ces tems, si féconds en personnages célèbres, d'élever un simple gentilhomme, né sans biens pour ainsi dire, à la plus haute dignité d'un puissant Empire, dont aucun sujet ait pu jamais être revêtu. François de Bonne, avec un patrimoine de cinquante couronnes par an, parvint à la place de Connétable de France, malgré beaucoup de rivaux d'une illustre origine, et pourvus d'une grande autorité. La nature l'avait doué d'une figure agréable, d'un caractère doux et d'une extrême affabilité : présens très-rares dont, à la vérité, ses compéti-

1617. teurs n'avaient pas été comblés, et qui ne contribuèrent pas peu à le placer dans ses situations où souvent il fut à portée de déployer les talens les plus estimables et les vertus les plus éminentes (1). Lesdiguières avait un jugement mâle et solide; il possédait au suprême degré les qualités qui constituent l'homme d'état et le héros. Quoiqu'il cultivât l'amitié et sacrifiât à l'amour, sa passion dominante était l'ambition. Emmanuel rechercha avec l'attention la plus suivie la bienveillance de cet homme extraordinaire; il mit constamment en œuvre toute son habileté, pour s'assurer d'une si importante acquisition; il rendit au Maréchal de Lesdiguières tout le respect dû à une tête couronnée; s'il le recevait à Turin, c'était avec la plus grande pompe et la plus grande magnificence; s'il lui adressait un Ecrit, il lui donnait les titres agréables et flatteurs « *de bon voisin et d'ami fidèle* »; il le consultait en toute occasion, et le Maréchal lui rendait ses confidences et ses assiduités avec une affection, une fidélité à toute épreuve. La Cour d'Espagne, instruite de l'attachement de Lesdiguières pour Charles Emmanuel, s'efforça d'en contrarier les effets,

(1) Amelot de la Houssaie.

en réveillant son ambition naturelle. De leur 1617
côté, le Roi et la Reine régente de France, poussés par l'ambassadeur de Philippe, étudièrent tous les moyens de le détacher des intérêts de la Maison de Savoie, en l'appellant à leur cour, pour l'investir du rang et des privilèges de Duc et Pair; et afin qu'il pût soutenir avec honneur l'éclat de cette dignité, le Monarque espagnol lui proposa de lui faire payer, en tout lieu d'Europe qu'il indiquerait, telle somme qu'il lui plairait d'accepter. Sur le refus de cette proposition, on lui offrit un secours d'argent, à l'effet de lever et entretenir pendant un an une armée de quarante mille hommes, avec un train d'artillerie convenable, afin de conquérir pour lui-même le pays de Savoie. De plus, le Duc de Montéléon, au nom de Philippe, présenta, comme un nouvel appât, à Lesdiguières, l'investiture de ce Duché, pourvu qu'il aidât les Espagnols à dépouiller Emmanuel du Piémont. Cette tentative ayant eu le sort de la première, Montéléon engagea Louis à défendre expressément au Maréchal de lever des troupes et de secourir, sous aucun prétexte, le Duc de Savoie. En vain ces ordres furent souvent réitérés, et, selon le désir de la faible Cour de

1617. Paris, appuyés de l'autorité du Parlement de Grenoble : Lesdiguières, dans une lettre au Roi, représenta à Sa Majesté très-Chrétienne d'un ton très-respectueux mais très-ferme, que son devoir l'appelait en Italie pour y rétablir, par un juste châtiment de la perfidie et de l'insolence de l'Espagne, la dignité de la France, en remplissant de bonne foi les engagemens de ce Royaume envers le Duc de Savoie; il ajouta que, nonobstant les pernicieux conseils dont on s'était servi pour égarer les bonnes intentions du Roi, il ne désespérait point que sa conduite actuelle ne reçût un jour l'approbation de son Souverain (1).

En effet, le 19 décembre 1616, le Maréchal de Lesdiguières donna la preuve la plus signalée de sa grandeur d'ame et de la faiblesse de la couronne de France, par son départ de Grenoble à la tête de sept mille fantassins et de cinq cents chevaux levés en Dauphiné par sa propre autorité, et aux dépens de la République de Venise. Après avoir franchi les Alpes au milieu de l'hyver, il arriva à Turin le trois de janvier. Renforcé

(1) Hist. du Connétable de Lesdiguières, lib. IX.

par un corps si considérable de braves troupes, et encouragé par la présence, la réputation, et l'appui d'un si grand général, dont les talens naturels avaient été mûris par une longue expérience dans l'art militaire, le Duc de Savoie s'énorgueillit de l'espoir d'affermir enfin sa propre indépendance, et de se venger d'une manière terrible de cette Cour hautaine qui menaçait de l'asservir. En effet, rien ne put résister aux forces réunies de Lesdiguières et d'Emmanuel. Ce Prince soumit avec une rapidité pareille à l'ardeur de son ame Santo Damiano, Alba, Montiglio, avec d'autres places d'une moindre importance; et il se flatta de conquêtes encore plus considérables. 1617.

Réduction de Montiglio : événement mémorable à l'occasion de la prise de cette place.

La réduction de Montiglio est éminemment remarquable, non par aucun acte de générosité ou de courage, mais par un événement très-humiliant pour l'homme, et qui ne lui rappelle que trop combien il tient de la nature de ces animaux féroces et nuisibles, qui sont les constans objets de sa poursuite et de son horreur. Une contestation s'étant élevée entre les Français et les Savoisiens touchant ceux d'entr'eux qui formeraient la garnison de cette forteresse, ces farouches

1617. contendans, enflammés par la mêlée avec l'ennemi commun, et poussés par une aveugle fureur, tournèrent leurs armes contr'eux-mêmes. Plus de cent combattans périrent de part et d'autre, jusqu'à ce que l'autorité du Comte de Saint-George, leur général, eût eu assez de force pour arrêter un massacre mutuel et complet. Mais, comme il n'existait aucun moyen d'éteindre à l'instant cette soif de sang, allumée par une cruelle rivalité, et qu'elle demandait à grands cris une satisfaction barbare, elle ne put s'assouvir que dans le carnage de la garnison qui avait obtenu une capitulation honorable (1).

Aveuglement de l'ambition.

Les mécontens de France avaient, à cette époque, précipité ce royaume dans une crise qui devait faire craindre au jeune Louis de voir sa couronne anéantie par les fureurs d'une guerre civile. La ruse et l'habileté de Charles Emmanuel avaient, comme on l'a déjà remarqué, assidument fomenté ces funestes divisions. Mais très-souvent le génie le plus éclairé ne pénètre pas loin dans l'avenir; et, pour l'ordinaire, l'ambition la plus subtile opère aveuglé-

(2) Batt. Nani hist., lib. III, 1617.

ment sa propre destruction. Les discordes et les commotions intestines dont la France était agitée, ayant obligé Louis de rappeler Lesdiguières, le Marquis de Villa-Franca qui, d'abord, avait cédé à un torrent auquel il ne pouvait résister, et tenait ses troupes confinées dans d'étroites limites, bien résolu de garder la défensive, attaqua de nouveau le Duc de Savoie, et commença ses opérations par le siége de Vercelli. Il attaqua cette place importante vers la fin de mai avec une forte armée et un grand train d'artillerie. Dès que Charles fut informé des premiers mouvemens des troupes du gouverneur de Milan, il eut bientôt découvert son intention; et, pour déjouer d'autant plus sûrement son projet, il porta sur le champ la garnison de Vercelli à quatre mille hommes: il résolut aussi de marcher en même tems de Gabbiana sur Pontestura, afin de s'opposer avec avantage aux progrès de l'armée espagnole par la prise de cette forteresse. Mais, tandis qu'il méditait l'exécution de ce plan, il découvrit qu'il était menacé de dangers bien plus imminens que le siége de Vercelli.

1617.

Mai
Siege de Vercelli.

Villa-Franca, qui avait été forcé de renoncer pour un tems à attaquer ouvertement les états

1627 de Charles Emmanuel, s'était particulièrement appliqué à tirer parti de toutes les machinations enfantées par la subtilité naturelle de son esprit entreprenant, pour préméditer l'assassinat de ce Prince et celui de toute sa famille. Il avait gagné différentes personnes pour le faire périr par le fer ou par le poison; et plusieurs officiers français de la garnison de St.-Ja avaient formé une conspiration pour se saisir du Prince de Piémont, qui commandait cette forteresse, et le livrer aux Espagnols. La découverte de ce lâche et horrible dessein (1) détourna Charles du projet qu'il

(1) Il est à remarquer que, quoiqu'il n'y ait jamais eu de peuple plus distingué que les Espagnols pour l'honneur et pour la fidélité, cependant, il n'est point de période dans l'histoire d'aucune nation qui déshonore plus l'humanité par les complots et par les conspirations que celle qui forme le sujet de ce récit. Quand le ressentiment, l'ambition, ou d'autres passions ne peuvent pas se satisfaire ouvertement et par la voie directe d'une force majeure, ils recourent au stratagême, comme le démontre complètement l'histoire des Nations en général, et celle des hommes en particulier. Peut-être aussi les idées d'une dignité supérieure ont-elles une tendance à adoucir le sentiment d'une injustice commise envers les inférieurs. Les différentes récompenses ou compensations qui se distribuaient, il y a environ huit cents ans, chez presque

avait formé contre Pontéstura, et fixa toute son 1617
attention vers un objet qui exigeait des soins

---

toutes les nations de l'Europe pour blessures et même pour meurtres, prouvent manifestement combien ce sentiment inique domine naturellement dans le cœur humain. On commet une injustice tout aussi grande à mutiler en badinant, ou à tourmenter de quelque manière que ce soit, ou à mettre à mort un chien, un cheval, ou tout autre animal quelconque, qu'à blesser ou détruire un homme. Cependant, il en est peu dont la conscience soit frappée de remords en se souillant de pareils crimes : matière dont on rend raison ici seulement à cause de cette distance immense que notre imagination, encore plus que la nature, place entre l'homme et les animaux inférieurs, et qui exclud la sympathie. Une nation accoutumée à se croire infiniment supérieure en dignité à toutes les autres, et à s'arroger un privilége exclusif de domination, s'imagine avoir le droit d'assurer ce privilége par toutes sortes de moyens, quoiqu'ils soient incompatibles avec la Justice. Les habitans de Calais furent sauvés du terrible ressentiment d'Edouard III, roi d'Angleterre, par la vertu transcendante de six de leurs concitoyens qui se dévouèrent à une mort certaine pour le salut de leurs parens, de leurs amis et de leurs compagnons : condition expressément requise par ce conquérant orgueilleux et cruel. Ces six illustres bourgeois durent leur salut, non à la générosité du farouche Edouard, mais aux larmes et aux importunités de la reine, sa femme. Cependant, ce Prince fut encore

1617 bien plus immédiats et bien plus urgens. La conviction et la punition de conspirateurs et d'assassins consumèrent ce tems de crise, où il eût été infiniment plus à propos d'empêcher le siége de Vercelli, ou de pourvoir abondamment cette place de provisions et de munitions de toute espèce pour une vigoureuse résistance.

A peine la place eut-elle soutenu seize jours de siége, que les Savoisiens furent forcés de se servir de boulets de fer, de plomb, d'étain, et de pierres. Ils manquaient aussi de poudre; et tous les efforts de Charles ne purent encourager la bravoure des assiégés par de nouvelles munitions. Cependant, deux cent cinquante hommes de cavalerie, chargés de sacs de poudre,

---

assez magnanime, eut encore assez d'urbanité pour épargner le sang des officiers français qui, vers ce même tems, étaient tombés entre ses mains, quoique leur bravoure n'eut rien de comparable à celle des bourgeois. Si, au lieu de ces six vertueux citoyens, on eût amené devant Edouard six chevaliers métamorphosés en malfaiteurs, il eût rougi à la seule idée d'ordonner leur supplice; bien loin de là, il les eût comblés de louanges pour leur patriotisme et leur dévouement signalés.

du poids de vingt cinq livres chacun, tâchèrent de tromper la vigilance de Villa-Franca pour s'introduire dans Vercelli par une marche cachée. Mais le feu s'étant communiqué à cette matière inflammable, trente seulement arrivèrent à leur destination; et deux cent vingt chevaux, avec leurs cavaliers, périrent misérablement dans cette soudaine explosion. Néanmoins, les assiégés se signalèrent par une superbe défense; et, dans différentes sorties, ils massacrèrent un nombre infini d'Espagnols. D'un autre côté, les assaillans tentèrent les derniers efforts pour livrer un assaut général. 1617.

Mais si l'amour de la gloire et l'espoir du pillage animaient la valeur des Espagnols, la fureur et le désespoir transportaient les Savoisiens frappés d'avance des calamités sans nombre dont leur défaite, si elle avait lieu, allait les accabler eux et des objets qui leur étaient encore bien plus chers que la vie même. Dans cette occasion, la bravoure inébranlable des assiégeans convertit en rage celle des assiégés; et, au premier moment de la retraite des Espagnols, cent cuirassiers Savoisiens se précipitant l'épée à la main dans le fossé, en firent une horrible boucherie. Quinze cents des assiégeans

1617. demeurèrent sur la place, tandis que cet avantage ne coûta pas cent hommes aux assiégés. Le Duc de Savoie, informé de la merveilleuse intrépidité de sa brave garnison, fut saisi de cette vive émotion que devaient naturellement produire dans son ame généreuse la valeur et la fidélité d'hommes qui affrontaient si courageusement les plus éminens périls, et souffraient avec tant de constance pour sa cause. Plein d'une idée si consolante, Emmanuel essaye une seconde fois de faire entrer furtivement dans Vercelli un convoi de munitions de guerre et de provisions de bouche; mais cette tentative, toute aussi malheureuse que la première, lui coûta quatre cents hommes. Furieux de ce second échec, ce Prince s'approcha de nuit près du camp espagnol, en l'attaquant, ou même en faisant mine de l'attaquer, dans l'espoir que cette feinte lui ouvrirait une voie pour secourir Vercelli. Après avoir rangé ses troupes le long des bords de la Sesia, il envoya sur cette rivière, sous les ordres du marquis d'Urfé, un fort détachement, divisé en plusieurs parties, qui fut repoussé avec perte de six cents hommes, par un corps de cavalerie espagnole. Cependant, cette mesure hardie d'Emmanuel ne demeura pas sans succès;

car tandis que les Espagnols se hâtaient 1617.
d'opposer aux Savoisiens la plus forte résistance du côté où d'Urfé dirigeait son attaque, d'un autre, mille hommes, chargés de munitions, pénétraient dans Vercelli. Mais ce médiocre ravitaillement était loin de suffire aux besoins de la place, puisqu'indépendamment de cette circonstance, la garnison se trouvait extrêmement diminuée par les accidens de la guerre et les fatigues du service. Telle était la situation critique des assiégés, quand le vingt-cinq de juillet, jour de la fête de Saint-Jacques, regardé comme un jour heureux pour l'Espagne, Villa-Franca livra un assaut général et parvint à se loger dans un bastion contre lequel il dirigeait principalement tout le feu de son artillerie depuis le commencement du siége. Convaincu par ce succès décisif de la supériorité de l'ennemi, la garnison demanda et obtint à l'instant tous les honneurs de la guerre, avec la liberté d'emporter armes et bagages. Le gouverneur de Milan, après avoir mis garnison dans Vercelli, et levé de très-fortes contributions sur ses habitans, suivit avec son armée le cours du Tanarus, soumit à l'Espagne Soleri, Felician et Anona, avec d'autres places dont il espérait que la possession lui applanirait le

1617 chemin pour une entreprise qu'il méditait contre l'importante ville d'Asti. (1)

Fin tragique du marechal et de la maréchale d'Ancre.

Mais un événement aussi tragique qu'inattendu, dont la France devint le triste témoin, arrêta le cours des exploits de Villa-Franca en Italie. Concino Concini et Eléonore Galigai, connus depuis sous le nom du Maréchal et de la Maréchale d'Ancre, avaient paru à la Cour de Paris à la suite de Marie de Médicis, lorsque cette Princesse y était arrivée de Florence. Leur habileté et leurs intrigues, appuyées de cette sympathie que ressentent naturellement les hommes pour leurs compatriotes, quelle que soit leur condition, sur tout quand, suivant l'ordre de la Providence, ils s'accompagnent et se rencontrent en pays étranger, leur avaient gagné de la sorte les faveurs de la complaisante reine, qui les avait élevés à un degré de splendeur tout aussi insupportable aux grands qu'odieux au peuple. Comme tout leur pouvoir reposait entièrement dans les mains de la Reine régente, et, par une conséquence immédiate, dans celles de l'Espagne, ils étaient naturelle-

(1) Batt. Nani, lib. III. — Histoire du règne de Louis XIII.

ment dévoués aux intérêts d'une couronne 1617.
qui en soutenant Marie, était également leur autorité. Afin d'étendre la durée d'un pouvoir usurpé, ces intrigans célèbres avaient eu l'art d'étouffer dans l'ame de Louis, devenu majeur, la pensée de s'occuper d'affaires d'état, en plongeant son adolescence dans les plaisirs qui jusqu'alors avaient uniquement occupé tous ses momens, et absorbé toute son attention. Pour tenir d'autant plus sûrement l'esprit de ce Monarque dans une éternelle indifférence sur toutes les matières politiques, ils l'avaient entouré de Seigneurs de son âge, dont ils pensaient que la vive et bouillante société amusant ses loisirs, augmenterait encore par sympathie son goût pour ces mêmes plaisirs auxquels il était déjà si fortement adonné. Parmi cette Noblesse sémillante, on comptait Charles Albert de Luynes, gentilhomme d'Avignon, qui, remarquable par sa beauté, sa jeunesse, son enjouement, sa candeur, gagna par degrés la confiance et l'affection d'un Souverain, loin encore de son cinquième lustre, qui lui permit dans tous les tems un libre accès auprès de sa Personne royale. Concini s'étant bientôt aperçu de l'as-

Albert de Luynes, favori du roi de France

1617. cendant que l'aimable et séduisant favori acquérait sur l'esprit du Roi, lui avait donné le gouvernement d'Amboise, pour s'en faire une créature. Mais Luynes, poussé par une ambition démésurée, encouragé par les murmures et les mécontentemens dont retentissait le Royaume, fit à Louis un tableau si terrible de la conduite et des desseins de son bienfaiteur, qu'il remplit de crainte et d'horreur l'ame de ce Monarque. Luynes en effet parvint sans peine, par ce récit alarmant, à faire croire à un Prince sans expérience que la conservation de sa propre vie et celle de sa couronne dépendaient absolument de la mort du Maréchal d'Ancre. Vitry, Capitaine des Gardes, fut donc chargé de l'ordre sanguinaire d'immoler cette victime aux soupçons du Roi. Le vingt d'Avril, l'infortuné Florentin entrait, sans le moindre soupçon, dans le Palais-Royal du Douvre, dont la porte fut aussitôt fermée, et dirigeait ses pas vers l'appartement de la Reine régente, tenant dans ses mains une lettre qu'il lisait en marchant, quand le capitaine des gardes l'arrêtant au nom du Roi, fit un clin d'œil à ses complices, qui attendaient à ses côtés, dans une attitude inquiète, ce signal de mort. Au même instant, trois assassins font feu sur

Concini, dont le corps est à peine tombé, qu'ils le foulent aux pieds et le partagent à coups de sabre en plusieurs parties. Mais la populace en particulier, toujours empressée à faire éclater en toute occasion sa férocité naturelle, et non moins ardente à se venger de ce partage inégal que la Fortune a établi entr'elle et les Puissans du Monde; la populace, animée de la rage des tigres, déterre le corps mutilé du malheureux Maréchal, qui avait été ignominieusement inhumé, et le traîne, dans un horrible triomphe, au travers des rues de Paris. Non contente d'un si hideux spectacle, elle coupe en petits morceaux ces restes sanglans de l'infortuné favori, qu'elle fait rôtir et dévore avidement.. Et, dans cet exécrable festin, on vit se livrer à la joie des cannibales l'homme du peuple qui put saisir la plus petite portion de cet affreux sacrifice ! (1) 1617.

Un sort non moins barbare attendait aussi la favorite de Marie, et la triste compagne de

(1) Bernard, histoire de Louis XIII. — Siri, Mem. recond. tom. IV. — Relation de la mort du maréchal d'Ancre. — Journal de Bassompiere. — Mémoires de Deageant. — Amelot de la Houssaie.

1617. Concini fut condamnée à mort, sous prétexte de sorcellerie. Mais Eléonore Galigai déploya pendant son jugement, et durant ses derniers momens, une constance et une force d'esprit, que les spectateurs attendris comparèrent au courage de Socrate, et qui contrastaient si manifestement avec ces larmes honteuses, par lesquelles, peu d'années auparavant l'intrépide Duc de Biron avait déshonoré les derniers instans de sa vie.

Le même coup qui frappa le Maréchal d'Ancre, anéantit également l'autorité de la Reine régente; et Luynes, qui succéda à toute la puissance de cet étranger, conformément au plan de conduite ordinaire des nouveaux Ministres chez toutes les Nations, s'écarta des principes de son prédécesseur, et accusa violemment sa conduite. Il déclama particulièrement contre cette déférence uniforme qu'on avait montrée pendant la première administration pour les conseils du souverain Pontife, et pour ceux du Cabinet de Madrid (1). Telles

(1) Siri, Mem. recond. tom. IV, p. 68. — Relation de la mort du maréchal d'Ancre. — Mémoires de Rohan, lib. I.

étaient les nouvelles dispositions de la Cour 1617.
de France, lorsqu'elle fut informée de la prise de Vercelli. Elle résolut donc de secourir immédiatement le Duc de Savoie. Lesdiguières franchit de nouveau les montagnes, à la tête de douze mille fantassins et de deux mille chevaux. Beaucoup de Seigneurs et de Gentilshommes français, parmi lesquels se trouvait le grand Duc de Rohan, le suivirent à la tête de trois escadrons de cavalerie. Le Maréchal avait ordre d'aider avec la plus grande vivacité Charles Emmanuel à reconquérir ses domaines, et d'éviter en même-tems d'envelopper la Cour de France dans une guerre avec l'Espagne, en insultant les territoires de Milan ou de Mantoue. Mais Lesdiguières avait de plus grands objets en vue que d'expulser Villa-Franca des frontières de Savoie. La réputation militaire du Commandant espagnol, loin d'intimider le courage du Maréchal, lui inspirait au contraire le plus ardent désir de le combattre. Il brûlait d'opposer au génie, à la vigueur d'un si grand Capitaine cette fécondité de ressources, cette supériorité de talens qu'il tenait de l'expérience la plus consommée. Bref, Lesdiguières, avide de nouveaux lauriers, voulait vaincre son Emule de gloire en bataille rangée.

Lesdiguières marche au secours du duc de Savoie.

1617. Cependant, par un respect apparent pour les ordres de Louis, il ordonna à ses troupes de quitter, pour un tems, les drapeaux de France, et de porter ceux de Savoie.

Villa-Franca, après la réduction de Vercelli, avait cantonné son armée dans plusieurs villes et villages du Mont-Ferrat, et sur tout dans ceux de la Province d'Alexandrie, pour la laisser reposer de ses fatigues. Au milieu de ces divers cantonnemens se trouvait le village de Feliziano, faiblement barricadé, et défendu par deux mille hommes. L'œil expérimenté de Lesdiguières découvrit bientôt qu'en enlevant aux Espagnols ce point central, il les priverait d'un lieu de rendez-vous très-essentiel, et réussirait, par ce coup de main, à prévenir la réunion de leurs forces divisées. Il communiqua donc, sans balancer, son dessein à Charles Emmanuel. Ce Prince, frappé d'abord du danger de tenter une entreprise contre une place environnée de toutes parts des postes de l'ennemi, fut enfin entraîné par Lesdiguières. Ce général avait la certitude qu'une marche nocturne, rapide, inattendue, loin de rencontrer aucune difficulté, le rendrait aisément maître de Feliziano, d'où il pourrait tourner avec autant de gloire que d'avantage ses

armes victorieuses contre les autres quartiers des 1617
Espagnols. Charles ainsi subjugué par le raisonnement, ou plutôt par l'autorité du Maréchal, ne différa point de tenter une si belle expédition ; et dès que la nuit eut étendu ses voiles pour la favoriser, l'armée combinée, partagée en trois divisions, se porta sur Feliziano. L'avant-garde était conduite par le Maréchal de Lesdiguières; le principal corps, par Charles Emmanuel; et l'arrière-garde, avec un train d'artillerie, par Shomberg, Maréchal de Camp. Mais à peine Lesdiguières eut-il donné le signal de marcher, que Charles, accoutumé depuis la prise de Vercelli à respecter la valeur des Espagnols et les talens militaires du Marquis de Villa-Franca, réfléchit sérieusement sur l'extrême péril qui menaçait l'entreprise où il s'engageait, vu la situation de l'ennemi, et les mouvemens qu'il pouvait exécuter d'un moment à l'autre. Il dépêcha donc à l'instant un courrier au Maréchal, pour l'engager à rebrousser chemin : mais ce vieux guerrier qui, dans un âge très-avancé, conservait tout le feu de la jeunesse, répliqua avec vivacité à ce messager : « Je suis depuis » plus de cinquante ans la profession des ar» mes, sans avoir jamais tourné le dos à l'en-

1617 » nemi: je ne me dépouillerai point en ce » jour d'un honneur qui a toujours réglé ma » conduite: il y a plus de honte à reculer, que » de danger à avancer ». Après avoir ainsi parlé, il saute à bas de la litière où on le portait; et, malgré quelques symptômes fiévreux, il monte à cheval, se place à la tête de ses troupes et continue sa marche (1). Il arriva vers la pointe du jour devant Feliziano, où, après avoir été suivi presqu'aussitôt du principal corps d'armée que Charles avait conduit avec une vitesse incroyable par un chemin particulier, il investit immédiatement et prit d'assaut cette place. A l'exception des officiers faits prisonniers, soldats, habitans, tout fut passé au fil de l'épée. En un mot, nul citoyen de Feliziano ne sauva sa liberté ni sa vie (2). Dé-là, les armes réunies d'Emmanuel et de Lesdiguières enlevèrent comme un torrent Quatordeci, Renfracora, Anona, Rocca, Nice, et frappèrent de mort plus de cinq mille

(1) Hist. du règne de Louis XIII, et des événemens principaux, etc.

(1) Batt. Nani, lib. III, 1617. — Mém. de Rohan, lib. I.

hommes. Villa-Franca se vit donc forcé d'abandonner le dessein qu'il avait conçu d'assiéger Asti, et se retira à Soleri dans le Milanais, dont le salut exigeait toutes ses forces, toute sa vigilance et tout son art contre les irruptions menaçantes du Duc de Savoie. Mais, sur l'assurance donnée à Louis par le Duc de Montéléon que Vercelli serait rendue, et le traité d'Asti exécuté avec promptitude et fidélité de la part de l'Espagne, Lesdiguières fut arrêté dans sa course victorieuse. En vain le Maréchal représenta que la conjoncture actuelle offrait à la France une glorieuse occasion de recouvrer le Milanais; il fut forcé d'obéir aux ordres réitérés de son Souverain. Non seulement Villa-Franca consentit à une cessation d'armes, mais il promit aussi de tenter les derniers efforts pour effectuer un parfait accommodement entre les Puissances belligérantes. Il prit en outre à Pavie, le neuf Octobre, un engagement avec Béthune portant que, dans le cas où Charles licencierait son armée, et rendrait dans le cours de ce même mois les places qu'il avait prises, il promettait de son côté d'évacuer Vercelli avec toutes les villes dont il s'était emparé, et de désarmer ses troupes en Novembre. Cette convention terminée, le Maréchal reprit la route 1617.

1617 de Grenoble (1). Cependant, les Ministres espagnols, non contens du retour de son armée en Dauphiné, représentèrent à la Cour de France qu'elle violait manifestement le Traité d'Asti, en continuant de tenir sur pied des forces si considérables près des frontières de Savoie. Ils declarèrent que Vercelli ne serait point rendue à Charles Emmanuel, tant que les Corps de Suisses à sa solde demeureraient dans le Comté de Vaud; et que, sur le plus petit avis, son ami Lesdiguières se tiendrait prêt à voler à son secours à la tête de troupes nombreuses. Louis qui avait résolu de maintenir l'indépendance de la Savoie, mais qui voulait éviter aussi une rupture violente avec le Roi Catholique, non content de licencier avec célérité ses propres soldats en Dauphiné, pressa Charles de suivre son exemple avec la même diligence, afin d'ôter à Villa-Franca tout prétexte de recommencer les hostilités. Et pour amener ce Prince à poser encore plus promptement les armes, le Monarque français accompagna sa proposition des plus fortes assurances de le secourir et protéger avec la plus grande

(1) Hist. du Connétable de Lesdiguières, lib. IX.

chaleur, si les Espagnols tentaient de vive force, ou par quelque secret artifice, d'éluder l'exécution des traités de Pavie et d'Asti. Cette promesse de Louis, garantie, d'après son désir royal, par l'autorité supérieure et le crédit du Maréchal de Lesdiguières, força Charles Emmanuel d'obtempérer à ce sage conseil. Sur ces entrefaites, Modène et Béthune, Ambassadeurs de France, se rendirent de Turin auprès du Gouverneur de Milan, pour l'assurer de l'exécution de cette mesure pacifique, et l'engager à imiter l'exemple de Charles. Mais ils s'apperçurent bientôt par les difficultés affectées et par les réponses évasives de Villa-Franca que, loin de rendre Vercelli, il voulait, au contraire, attaquer de nouveau le Duc de Savoie. 1617.

Le gouverneur de Milan, ennemi de la paix.

Louis qui, dans la solitude des amusemens et des scènes champêtres, avait caché jusqu'ici un courage élevé, fut également surpris et indigné, en apprenant la conduite perfide du gouverneur de Milan. » Je ne suis point ambarrassé, dit-il à Montéléon, de deviner la cause à laquelle je » dois attribuer les délais apportés par l'Espagne pour donner satisfaction au Duc de » Savoie. Le Roi votre Maître pense que je

1617. » n'ose point sortir de mon royaume sans le
» livrer aux plus affreux déchiremens. Mais je
» désire de lui faire connaître qu'il n'est pas
» dans une condition aussi désespérée qu'il
» le pense. Oui, dût mon absence occasionner
» la ruine de mon empire et me priver de ma
» Souveraineté, je suis déterminé à franchir
» les montagnes, afin de remplir, au péril de
» ma couronne, ma promesse envers le Duc de
» Savoie, en forçant le Roi d'Espagne à me
» tenir la sienne ». La voix, les regards et les
gestes du jeune Monarque produisirent une si
profonde impression dans l'esprit de Montéléon, qu'il en informa aussitôt sa Cour. Sur cet
avis, Philippe, sans balancer, envoya ordre
à Villa-Franca de remplir avec promptitude
et bonne foi tous les articles des Traités de
1618. pavie et d'Asti (1). Mais la cour d'Espagne
jugea qu'il serait tout aussi difficile de porter
à la paix ce Gouverneur, qu'il l'avait été de
décider Inoiosa à prendre les armes. En effet,
la première excuse que mit en avant Villa-Franca pour ne point licencier ses troupes,

(1) Discours de ce qui s'est passé dans la Piémont et l'Etat de Milan, etc. — Hist. du règne de Louis XIII.

fut que les régimens suisses qui, naguère, 1618.
se trouvaient en Piémont, n'étaient point encore rentrés dans leur pays et faisaient halte dans le Comté de Vaud, prêts à obéir au premier signal de Charles Emmanuel, de qui ils recevaient toujours leur paie accoutumée. Béthune, au contraire, affirma par écrit le licenciement des troupes d'Emmanuel, et rendit Villa-Franca responsable de toutes les calamités qui pourraient résulter de son prétendu doute sur une matière de fait, dont il lui était si facile d'acquérir la preuve la plus complète. Villa-Franca, mis hors de combat sur ce point litigieux, offrit secrètement au Duc de Savoie les plus grands avantages, s'il voulait renoncer à ses liaisons avec la France et Venise, pour unir ses intérêts à ceux de l'Espagne. Pourvu que Vercelli demeurât entre les mains des Espagnols, et que Casal fût ajoutée à l'Etat de Milan, ce Gouverneur promettait à Charles d'étendre sa domination sur le reste du Mont-Ferrat : mais ce Prince ne s'étant point laissé prendre à ce piége, Villa-Franca s'efforça de persuader au Duc de Mantoue d'insister sur une compensation pour les dommages qu'il avait soufferts, et nommément sur la liberté qu'il sollicitait avec tant de constance pour

1618. punir à son gré ceux de ses sujets du Mont-Ferrat qui avaient épousé la cause d'Emmanuel. Cependant, ce stratagême, tout séduisant qu'il fût, eut le sort du premier. Villa-Franca recourut donc à un autre artifice qui lui paraissait infaillible. Il essaya d'exciter la jalousie du Duc de Savoie, en faisant circuler un bruit sourd que, quand Ferdinand serait rétabli dans la Souveraineté du Mont-Ferrat, la Maison de Gonzagues la céderait à l'Espagne en échange d'autres possessions. Mais le mépris dont Charles couvrit ce faux rapport, réduisit Villa-Franca à rouler enfin dans sa pensée un autre expédient qui, malgré la prudence du Duc de Savoie, devait allumer sa colère par l'effet naturel de sa trop grande impétuosité d'esprit. Villa-Franca ordonna donc avec hauteur à Carone, Secrétaire d'Emmanuel, qui négociait à Milan de concert avec les ambassadeurs de France, de sortir à l'instant du territoire d'Espagne, et de retourner auprès du Duc son maître. Par cette ruse, Villa-Franca mit en défaut la perspicacité de Charles; et sachant manier à propos les passions de ce Prince, il obtint sur sa pénétration naturelle un avantage signalé. Le fier Emmanuel, sans réfléchir que ce Gouverneur livrait à son esprit

la guerre que lui-même avait conduite avec 1618.
tant d'art sur celui d'Inoiosa, suspendit à l'instant l'évacuation des places qu'il avait prises, et envoya ordre à Modène et à Béthune de quitter Milan. Ainsi, la subtilité espagnole (et tel est l'avantage d'un ennemi qui le premier tente un assaut!) allait triompher complètement de la subtilité savoisienne, son égale tout au moins, si même elle ne lui était supérieure, sans l'heureuse influence des Ambassadeurs français, qui conjurèrent Emmanuel de ne pas se laisser jouer par Villa-Franca, dont l'unique soin était de trouver quelque prétexte pour recommencer les hostilités. Charles, éclairé par la sage prévoyance de ces Ministres sur le piége que lui tendait son adroit adversaire, rendit le six Avril toutes les places dont il s'était emparé dans le Mont-Ferrat : il évacua pareillement Zucarello, Anona, Masserano, avec tous les autres fiefs de l'empire, conquis par la valeur de ses armes, et remit avec une égale bonne foi à Modène et à Béthune tous les prisonniers qu'il avait faits sur l'ennemi. Lorsqu'on reçut à Milan la nouvelle de ces événemens, le Gouverneur frappé d'étonnement et saisi de douleur, s'écria : « Il paraît que le traité d'Asti doit recevoir enfin

1618. » son exécution, puisque le Ciel et la Terre le » veulent ainsi (1) ». Il fut donc contraint en quelque sorte de mettre aussi ses prisonniers en liberté, et de faire sortir ses troupes de Santo-Germano; mais il viola sans pudeur l'engagement qu'il avait pris d'évacuer aussi Vercelli.

Cependant, la Cour de Madrid avait en même-tems réitéré les ordres les plus positifs de remplir, sans exception, toutes les conditions du Traité d'Asti. De plus, pour prouver sans réplique le mécontentement que lui occasionnait la conduite de Villa-Franca, elle résolut de le rappeler, et de lui donner le Duc de Feria pour successeur au gouvernement de Milan. Quoique cette intention ne fût pas un secret pour Villa-Franca, il n'en persista pas moins à imaginer de nouveaux subterfuges. « Il est contraire, dit-il, à l'honneur de la » Monarchie espagnole de rendre Vercelli, » tant que les ambassadeurs Français demeu- » reront à Milan. Cette restitution ne doit pas » être considérée comme l'effet des menaces de » la France; elle doit être, comme elle l'est

(1) Batt. Nan. hist. lib. III, anno 1618.

» de fait, un acte purement volontaire de 1618
» la part de l'Espagne ». Alors, le prompt départ de Modène et de Béthune eut bientôt écarté ce prétexte. « Cependant, continua Villa-Franca, » j'insiste aussi pour que Garesio, ville du « Mont-Ferrat, appartenante au Comte de ». Saint-George, où il y a maintenant garnison » savoisienne, soit remise à son véritable pro- » priétaire ». On déféra encore une fois à sa demande, et Garesio fut rendue. Tant de condescendance usa donc tous les stratagêmes imaginés jusques-là par l'astucieuse politique de Villa-Franca, dont l'orgueilleuse répugnance commença enfin à faire retirer de Vercelli les armes et les munitions avec une lenteur sans exemple. Cependant, à peine cette opération fut-elle commencée, qu'il s'avisa de trouver tout-à-coup un nouveau prétexte pour gagner du tems. Il prétendit exiger de Charles Emmanuel une promesse ultérieure, par laquelle ce Prince s'engagerait à ne plus donner au Duc de Mantoue aucun sujet de chagrin. Mais les Ministres de Ferdinand ennuyés de ces délais multipliés, et plus justement fondés à concevoir des soupçons sur Villa-Franca lui-même que sur aucun des Princes d'Italie, déclarèrent par écrit, au grand déplaisir de ce Gouverneur, « qu'ils

1618. » n'exigeaient point du Duc de Savoie d'autres as» surances de ses intentions pacifiques que celles « qu'ils avaient déjà reçues de ce Souverain ».

Mais l'étonnement universel fut au comble, quand on remarqua la parfaite coïncidence qui existait entre la conduite publique du Marquis de Villa-Franca et celle du Duc d'Ossuna.

Caractère du duc d'Ossuna.

Don Pedro Giron, Chevalier de la Toison d'or, et grand d'Espagne de la première classe, avait hérité d'un longue suite d'aïeux l'orgueil d'une haute naissance, et le pouvoir de disposer d'une immense fortune, capable de le placer à côté des plus grands Princes. Ces avantages qui, à la vérité, se trouvent quelquefois alliés avec une extrême bassesse de caractère, vivifiaient dans Ossúna, par leur heureuse union, cette sublimité naturelle d'imagination qui lui fit concevoir et suivre avec constance de vastes desseins par des voies extraordinaires. La nature l'avait doué d'un caractère extrêmement ardent et d'une conception dont la vivacité tenait même de l'extravagance. Aussi, quoique favorisé d'une intelligence subtile et pénétrante, sa conduite n'était ni conforme aux maximes accoutumées de la politique et de la prudence, ni dirigée dans le commerce ordinaire de la vie suivant les règles de la bienséance. Il par-

lait en présence de son Souverain avec une hardiesse, une gaîté inconnues à la cour des Rois, et que la prudente gravité de ses compatriotes jugeait approcher de la folie. Mais, sa conversation, dans tous les cercles, était ornée d'un tour d'esprit agréable et brillant qui, aux yeux d'une infinité de personnes, compensait avec usure ses légéretés et ses indiscrétions. De sévères historiens, il est vrai, censurent avec raison ses galanteries que, loin de voiler et de pallier par aucune délicatesse de sentiment, il montrait au contraire dans toute leur licence et toute leur volupté. Cependant, tout grossier que fût ce genre d'amour, il ne domina jamais son esprit, et le laissa toujours le maître de suivre opiniâtrément les projets qu'enfantait son ambition (1). Il avait servi avec beaucoup de gloire dans un rang distingué, avant la déclaration de guerre entre l'Espagne et les Provinces-Unies; et son mérite, comme soldat, fut la cause ou, comme il n'arrive que trop souvent dans les cours, le prétexte dont on se 1618.

(1) Ce qu'on a dit de Sylla, est applicable à Osuna: Voluptatum cupidus, gloriæ cupidior, otio luxurioso esse, tamen à negotiis nunquam voluptas remorata.

1618. servit pour l'élever à la vice-royauté de Naples. Ossuna étonna le Monde dans cette place éminente par la singularité de son caractère, et troubla son repos par la hardiesse de son ambition (1).

Histoire des Uscocchi.

Quand la Maison Ottomane étendit ses conquêtes de la Mer noire au Golfe de Venise, une infinité d'anciens habitans saisis de terreur à l'aspect de ses armes invincibles, se sauvèrent dans les forêts ou dans les montagnes situées sur les frontières des pays connus aujourd'hui sous le nom de Turquie d'Europe. Ils contractèrent par une vie errante et vagabonde une férocité de caractère qui leur fit abandonner insensiblement le soin de leurs troupeaux, pour ne plus vivre que de chasse et de rapine. Les Uscocchi, car c'est sous ce nom qu'on distingue particulièrement ces fugitifs, n'étaient plus cette race d'hommes efféminés qui abandonnèrent sans résistance à leurs ennemis les fertiles champs dont ils étaient pos-

---

(1) Batt. Nan. Hist. della Republica Veneta, lib. IV, 1620. — Historia de Don Felippe IV, Rey de las Espanas, par Don Gonçalo de Cespedes, lib. segundo, Capitulo seg.

sesseurs. L'habitude des fatigues et le courage 1618.
naturel aux barbares les poussèrent souvent à faire des irruptions sur les établissemens de leurs vainqueurs où ils satisfirent leurs besoins par le pillage, et leur vengeance par la dévastation. Ils vécurent pendant une longue suite d'années dans cet état vagabond, errant sans cesse d'un lieu dans un autre, et sans cesse dirigeant leur course vers ces demeures austères et sauvages abhorrées des Nations opulentes, et recherchées uniquement, comme le séjour de la Liberté, par l'homme abandonné de la Fortune. Les côtes de l'Autriche sur les confins de l'Istrie, transformées par l'action des Elémens en rochers sans nombre, en criques, en petites îles d'un difficile accès, parurent aux Usccochi une retraite convenable à leur situation. Pour les y fixer imperturbablement, Ferdinand, jàloux d'élever en Hongrie une barrière impénétrable contre les incursions des Turcs, accorda, sans balancer, à ces hommes féroces et belliqueux la forte ville de Segna, dont ils firent leur capitale. Les lieux habités par ces fugitifs avoisinaient le territoire d'une Nation, dont l'origine était semblable à la leur; mais qui singulièrement favorisée de

la dernière détresse Gorice, Capitale du Comté de même nom dans la Carniole. Sans doute, les Espagnols eussent fourni volontiers Ferdinand d'argent et de munitions pour continuer la guerre contre un Peuple qui, en toute occasion, s'était si fortement opposé à leurs plans de domination en Italie: mais leur rupture avec Charles Emmanuel avait totalement épuisé leurs ressources, et empêché la division de leurs forces. 1618

Cependant, malgré cet obstacle, le Duc d'Ossuna et le Marquis de Villa-Franca redoublaient d'efforts pour Ferdinand et pour les Uscocchi; car, même au plus fort de la campagne en Piémont, Villa-Franca avait fait avancer un gros corps de troupes sur les frontières de Venise, et commandé d'autres préparatifs qui semblaient menacer d'une diversion en faveur des Autrichiens. A la vérité, la trêve entre l'Espagne et le Duc de Savoie, négociée et conclue par le maréchal de Lesdiguières, avait mis, depuis sa conclusion, Villa-Franca en état d'exécuter ce dessein. De plus, au moment même où ce Gouverneur du Milanais menaçait et attaquait les Vénitiens sur terre, Ossuna, par diverses opérations navales, obtenait sur eux les plus brillans succès. Déjà, sur les

1618. ordres de ce Vice-Roi, une escadre espagnole croisait dans la Méditerranée, et privait Venise de tous les secours qu'elle aurait pu recevoir par mer; tandis qu'une autre flotte équipée aussi par l'activité de ce terrible ennemi, lui enlevait en même tems ses richesses et sa puissance par la prise de ses vaisseaux marchands sur l'Adriatique, qui étaient envoyés en triomphe dans le port de Naples, devenu le rendez vous général des corsaires et des pirates. Indépendamment de ces mesures rigoureuses, les Uscocchi chassés de leurs places fortes sur la côte d'Autriche, étaient assurés de trouver auprès d'Ossuna liberté de commerce et protection personnelle. Il faut observer néanmoins que le génie prodigue de ce Vice-Roi n'accordait point un abri aux Uscocchi, non plus qu'aux autres pirates, dans la vile attente de partager le butin qu'ils faisaient sur l'ennemi, mais uniquement pour rassembler un nombre suffisant d'hommes exaspérés, capables d'exécuter quelqu'entreprise hardie. Cependant, sur ces entrefaites, les marchands Napolitains représentèrent à la Cour de Madrid que ce ramas de brigands dont Naples était alors infestée, avait fait disparaître entièrement de cette partie des Espagnes le commerce florissant qui s'y faisait auparavant

sur les lois de l'équité : ils prouvèrent sans réplique que cette disparition occasionnait une prodigieuse diminution dans les revenus de la Couronne. Heureusement pour les Napolitains, leurs plaintes arrivèrent en même tems, et se trouvèrent d'accord avec les remontrances de la Cour de Paris. On envoya ordre en conséquence à tous les ministres de Philippe en Italie de suspendre les hostilités, attendu qu'une négociation pour une paix générale venait d'être entamée entre la Savoie, l'Espagne, les Vénitiens et Ferdinand d'Autriche. 1618.

Bientôt après, le Marquis de Bedmar complimenta le Sénat de Venise sur l'heureuse conclusion de cette paix (1), et Villa-Franca fit rentrer sur le territoire de Milan les troupes qu'il avait introduites dans les Etats de la Ré-

(1) On convint que les Vénitiens rendraient leurs conquêtes sans aucune réserve : que, de son côté, la Maison d'Autriche réprimerait les pirateries des Uscocchi : qu'elle bannirait les chefs de parti, et les bandits échappés des terres de la République, qui s'étaient retirés chez ces brigands : qu'elle changerait le gouverneur de Segna : qu'elle établirait dans cette forteresse garnison allemande, pour la contenir dans le devoir ; et qu'enfin elle restituerait toutes les prises faites par Ossuna sur l'Etat de Venise.

1618 publique. Cependant Ossuna, transporté de fureur au seul nom de paix, envoya dans l'Adriatique une flotte commandée par le fameux Rivera, et prononça peine de mort immédiate contre tout homme qui oserait se plaindre à la Cour de Madrid de l'interruption du commerce, occasionnée par son affreux système de conduite. Mais, après une légère rencontre entre cette escadre et la flotte sortie des ports de Venise pour la combattre, les vents et les flots, plus forts que la volonté des hommes, dispersèrent les deux armées navales. Les Espagnols se retirèrent à Brindes, et les Vénitiens à Sainte-Croix, port qu'ils avaient occupé pendant quelque tems, afin d'empêcher Ossuna de fortifier, comme ils le craignaient, plusieurs rochers sur les confins de Raguse, petite République protégée par les Turcs. Les Ragusiens, peuple commerçant, étaient naturellement disposés à donner toutes sortes d'encouragemens à une Puissance qui disputait l'empire de l'Adriatique aux Vénitiens, qu'ils regardaient depuis long-tems comme leurs oppresseurs : ils avaient ouvert à cet effet, en différens tems, leurs ports aux flottes d'Ossuna, renouvelé leurs provisions, et recruté leur matelots. Les Vénitiens, à leur tour, les châ-

tièrent d'une partialité si révoltante en faveur 1618
de leurs ennemis; et les Ragusiens implorèrent la protection de la Porte Ottomane, à qui ils peignirent le Sénat de Venise occupé de vastes projets contre l'empire du Croissant. Le Divan couvrit aussitôt de troupes les côtes d'Albanie et de Dalmatie. De son côté, l'artificieux Ossuna, tirant avantage de cette circonstance, s'efforça d'effrayer tous les Etats d'Italie par la terrible idée d'une prochaine invasion des Turcs. Le meilleur expédient, selon ce Vice-Roi, dans cette occasion alarmante, était de lui confier le commandement de forces navales assez formidables pour défendre les libertés de l'Europe, et faire triompher le nom Chrétien chez les Infidèles. Mais la vigilance infatigable du Sénat de Venise découvrit à tems qu'Ossuna ne s'efforçait d'irriter toutes les passions qui déterminent ordinairement la conduite publique de l'aveugle et sublime Porte, que pour attirer toute la fureur de ses armes sur l'île de Candie, soumise alors à la domination de la République. Ce fait annoncé à toutes les Cours de l'Europe, couvrit d'opprobre Ossuna, et le priva, pour peu de tems à la vérité, de la funeste ressource d'enfanter un seul stratagême homicide. En même tems, la flotte espagnole, et nombre

1618. d'armateurs continuaient de piller les vaisseaux et de ravager les côtes de Venise. Le Pape et les ambassadeurs de France interposèrent en vain leurs bons offices auprès d'Ossuna en faveur de cette République. Philippe lui-même ne fut pas plus heureux que le Saint-Père et le Comte de Béthune, malgré les lettres écrites de sa propre main au Vice-Roi, par lesquelles ce Monarque lui enjoignait formellément de s'abstenir de toute hostilité, et de rendre à Venise tout ce qu'il lui avait pris. Ossuna offrait, il est vrai, d'après les ordres du Roi, de restituer aux Vénitiens leurs bâtimens vides; mais il refusa constamment de se dessaisir de leurs riches cargaisons. Bien plus, il continua d'exercer ses pirateries et ses déprédations, daignant néanmoins couvrir sa désobéissance aux commandemens de Sa Majesté Catholique de ces excuses que les hasards de la guerre et leurs suites diverses suggèrent toujours à l'imagination d'un habile général : « Il ne convient » point, dit-il, dans la circonstance présente, » que je demeure tranquille spectateur des » préparatifs des Vénitiens qui continuent de » fortifier le port de Sainte-Croix. » Je persisterai, s'écria-t-il une autre fois avec beaucoup de véhémence, « dans mon système de conduite,

» tant que les Vénitiens garderont à leur solde 1618.
» les ennemis les plus invétérés du Roi mon
» maître. » Enfin, quand on lui demanda l'état des marchandises qu'il avait saisies, il se joua tellement des ordres de Philippe par la remise d'un inventaire, unique pour son infidélité, que l'ambassadeur de Venise à Madrid refusa de le recevoir, et porta les plaintes les plus amères contre une pareille dérision. Les Vénitiens ainsi pillés et bafoués se virent donc forcés d'équiper une flotte, pour se revancher sur les Espagnols des pirateries et des déprédations sans nombre ordonnées par le Vice-Roi de Naples. Mais, dans une si pénible circonstance, le Sénat regretta singulièrement de se voir réduit à user de pareilles représailles pour soutenir l'honneur de la République : il porta les plaintes les plus graves à l'ambassadeur de Philippe sur la cruelle obstination avec laquelle Ossuna persistait dans son odieux plan de guerre, et protesta qu'il lui était impossible de concilier les procédés inouis de ce Vice-Roi avec les déclarations de paix solennelles publiées au nom de Sa Majesté Catholique. Le marquis de Bedmar fit à ces doléances du Sénat vénitien une réponse où il discuta avec un art infini le vice, ou plutôt la monstruosité des

1618. dispositions d'Ossuna, en insinuant que sa conduite politique n'était ni soumise à l'autorité de Philippe, ni dirigée par des principes fixes ou par un système d'action uniforme. Dans le fait, la conduite atroce d'Ossuna semblait donner matière à une pareille apologie, puisque, nonobstant les ordres réitérés de son Souverain, il tournait sans relâche les armes de l'Espagne contre un Etat avec qui cette Puissance n'était point en guerre. Une violation si manifeste du droit des Nations était d'autant plus inexplicable que, s'entretenant sans mesure avec ses courtisans des desseins hostiles qu'il méditait constamment contre ce même Etat, Ossuna mettait au jour des projets qui, par leur nature et leur importance, exigeaient le plus profond secret pour leur exécution. Sa conversation roulait uniquement sur une prochaine surprise des ports vénitiens en Istrie, sur le pillage des Iles de la République, et sur une descente à Venise même. Il étudiait avec un soin particulier le plan de cette ville, et il en donnait la description la plus exacte à tous ceux qui partageaient sa confiance. Il imagina aussi des bateaux plats, auxquels il adapta des machines propres à rendre leur marche plus rapide. Il faisait, à cause de leurs constructions

et de leurs dimensions différentes, des expériences journalières de leur pesanteur comparée avec les diverses profondeurs de la Mer, pour s'assurer si elle pourrait les porter. Ces expériences si publiques, si multipliées, tout en donnant un grand poids à la défense du marquis de Bedmar, devenaient autant de sujets de satire et de risée pour les Vénitiens : car ils ignoraient absolument que les hostilités dont ils se plaignaient avec tant d'amertume, étaient le funeste résultat des machinations secrètes de ce même Bedmar, qui demeuraient bien plus efficacement cachées par l'extravagance et la folie apparente du Vice-Roi, qu'elles n'auraient pu l'être avec toutes les règles de la prudence humaine et le secret le mieux éprouvé (1). 1618.

Les Princes et les Etats d'Italie, énervés par le luxe, ou adonnés au commerce, s'abandonnaient à la protection de mercenaires (2), connus sous le nom de chefs de bandes (3). Le passage n'est pas étonnant de soldats mercenaires en assassins privés. L'esprit militaire et généreux

Récit d'une foule de complots et d'assassinats.

(1) Batt. Nani, lib. III, 1617. — Conjuration des Espagnols, etc. par M. l'abbé St.-Real.

(2) Nichol. Machiavelli Historia Florentina, lib. I.

(3) Condottieri.

1618. de l'ancienne Rome fut subjugué par le despotisme et par le luxe; et, dans toute l'Italie, divisée en principautés innombrables par la dissolution de l'Empire romain, les petits Souverains recoururent non à la valeur des armes, mais à la ruse et aux complots. Or, comme parmi les hommes, les mœurs et les usages descendent toujours du rang le plus élevé à la condition la plus médiocre, de même aussi les complots et les assassinats devinrent-ils tout aussi fréquens chez les Peuples que chez leurs Souverains. De-là, ces horribles conspirations, ces sourdes menées, ces odieux artifices qui se répandirent de l'Italie chez toutes les Nations d'Europe, chez celles notamment qui, par l'effet naturel d'un commerce très-considérable, entretenaient avec cette contrée les plus étroites liaisons (1).

Il est dans la nature de toute passion de tendre le plus directement possible vers son

(1) On ne peut se dissimuler, en ouvrant l'histoire de toutes les Nations, qu'elles se sont toutes souillées par une infinité de complots et d'assassinats. Cependant, si on en excepte l'époque du règne de Philippe III, où malheureusement l'Espagne ne s'est rendue que trop remarquable par ces sortes d'événemens, on sera forcé

objet (1). L'amour du pouvoir et le désir de la vengeance n'attendent point les lents progrès des conspirations, et ne se confient point 1618.

---

de convenir, sans balancer, que ces crimes sont bien plus nombreux dans les annales de la moderne Italie, que dans celles d'aucun autre pays du monde. Comme les Ecrivains choisissent ordinairement pour sujets de leurs productions des faits qui ne sont pas entièrement ignorés, mais qu'ils croient nécessaires pour étayer leurs essais de nouveaux éclaircissemens et de nouvelles preuves, le fameux Machiavel, guidé par le même esprit, n'a pas dédaigné d'entremêler son système politique de ces détestables atrocités qui, d'abord, font craindre aux esprits judicieux et de bonne foi qu'elles ne soient malignement enfantées par l'imagination originale et féconde de l'historien. Il donne des préceptes pour conspirer, parce que le mot *conspiration* était dans toutes les bouches, et que, par tout, ce crime abominable était en usage. Projetter et exécuter un complot ingénieux formait, dans ce tems, une branche d'éducation politique. L'archevêque Spotswood raconte dans son histoire que, lors d'une visite qu'il fit au comte de Gowrie, au moment où celui-ci tramait un complot contre Jacques VI, roi d'Ecosse, il le trouva occupé de la lecture d'un livre latin, intitulé : *de Conjurationibus*. Or, il est notoire que ce même comte de Gowrie avait justement professé la philosophie en Italie, d'où il était revenu depuis peu.

(1) Undè feritur eò tendit gestitque coïre.

LUCRET.

1618. à l'incertitude de leurs succès, quand ils peuvent arriver à leur fin par la voie simple et directe d'une force supérieure. Les basses intrigues de l'Espagne, fondées sur la crainte et sur la faiblesse, étaient une preuve certaine de sa décadence. Mais, de toutes les conspirations ou complots tramés, ou tacitement approuvés par les Ministres espagnols dans cette période, ou dans toute autre, celle que forma contre la république de Venise Don Alphonse de la Cueva, Marquis de Bedmar, est, sans contredit, la plus remarquable et la plus importante, sous tel point de vue qu'on la considère, soit par rapport au but où elle tendait, soit par rapport à la complication d'intrigues par lesquelles elle devait être exécutée. Il paraît indubitable, d'après cette circonstance, que Bedmar était un homme doué d'une capacité vraiment extraordinaire, puisque, dans un tems où le Cabinet de Madrid avait le choix des talens les plus distingués, il fut nommé ambassadeur ordinaire à Venise, qui était, de toutes les Cours de l'Europe, la plus rafinée dans sa politique, et la plus inébranlable dans ses conseils. Bedmar avait une profonde connaissance de l'histoire ancienne et moderne, qu'il avait lue avec l'œil d'un philosophe et d'un homme

Conspiration de l'Espagne contre Venise.

d'État. Cette connaissance, jointe aux observations judicieuses qu'il avait recueillies sur la scène de la vie humaine, où il avait figuré tout à-la-fois comme un acteur très-important et comme un spectateur très-éclairé, avaient rendu son esprit si pénétrant, si fécond en ressources, qu'il était devenu pour le Conseil de Philippe l'objet d'une vénération presque superstitieuse. A une longue et savante étude des affaires politiques, il joignait des qualités singulièrement précieuses pour un négociateur; une extrême facilité de parler et d'écrire avec une grace inexprimable; un prompt discernement des différens caractères; une extrême affabilité, étayée d'une franchise sans bornes. Mais ces dons inestimables étaient en même-tems rehaussés par une force d'esprit surnaturelle qui, loin de l'abandonner dans les plus sensibles épreuves du cœur et dans les plus rudes mouvemens des passions, ne lui laissait jamais manifester le plus léger trouble, et l'aidait toujours au contraire à conserver les dehors de la plus parfaite sérénité (1). Outre tant de rares qualités qui distinguaient le caractère de 1618.

(1) Conjuration des Espagnols, etc. St.-Réal.

1618. Bedmar, il possédait eminemment une autre vertu qui lui était commune avec tous ses compatriotes, un zèle inaltérable pour la gloire de la Monarchie et l'honneur du nom Espagnol. Depuis long-tems l'antique renommée de ce Peuple vaillant s'était éclipsée; et Bedmar avait résolu de lui faire recouvrer son ancienne splendeur, en consommant la ruine de la république de Venise, Puissance rivale qui avait tant contribué à son abaissement. Diverses circonstances l'encourageaint à attaquer cet Etat. En effet, la guerre que soutenait Venise contre la Maison d'Autriche l'avait épuisée d'hommes et d'argent: sa flotte était retenue en Istrie, où s'était ouvert le théâtre de la guerre: son armée de terre était également éloignée: enfin, les dépenses excessives qu'entraînaient les hostilités, avaient forcé le Sénat de recourir à la levée d'impôts onéreux, que le peuple soupçonnait n'être pas entièrement appliqués au service public. Or, Bedmar concluait que, d'après tant de causes réunies, la révolution qu'il méditait était très-susceptible de réussite, en ce qu'elle serait avidement accueillie du Peuple en général, et même de la Noblesse qui, mécontente en majeure partie du Gouvernément, ressentait toujours un

vive satisfaction au récit des maux qui fondaient sur la République, et dont elle attribuait la cause à une suite de mesures irréfléchies qu'elle avait hautement désapprouvées. 1616.

Bedmar savait par expérience qu'il parviendrait facilement à déterminer les plus pauvres de cet Ordre, sinon à prendre une part active au terrible événement qu'il mûrissait dans sa pensée, du moins à donner des intelligences qui contribueraient, dans le fait, à accélérer le renversement d'un Etat dont il avait juré la perte. Un autre motif d'encouragement pour Bedmar était que l'élite de l'armée vénitienne se trouvait composée de mercenaires Hollandais et de Wallons, dont il était persuadé que les officiers, corrompus par l'or, trahiraient la cause de cette République, pour embrasser celle de l'Espagne. A la vérité, la flotte de cette Souveraine de l'Adriatique était formidable; mais Bedmar avait également tout sujet d'espérer sa destruction, en se servant des mêmes armes qu'il se proposait d'employer pour gagner les troupes de terre. Il ne restait plus à cet homme étonnant qu'une seule difficulté à vaincre : c'était d'attacher à sa personne et au terrible projet qu'enfantait sa pensée, un nombre suffisant de confidens bien déterminés. Leur inébranlable

1618. intrépidité lui devenait indispensable pour combiner des efforts qui exigeaient des milliers de bras dans l'exécution d'un plan dont la nature et les conséquences voulaient qu'ils ne fussent instruits qu'au moment de l'exécution. A cet effet, Bedmar communiqua son dessein au Marquis de Villa-Franca et au Duc d'Ossuna qui, ravis de la nouveauté et de la hardiesse de ses idées, promirent, sans balancer, de le seconder de tout leur pouvoir, pour frapper de concert un coup si décisif. Cependant, il paraît que Bedmar ne donna aucune connaissance à la Cour de Madrid d'une entreprise si fortement conçue: il savait trop bien que l'ambition avait jeté dans le conseil du Roi d'Espagne des racines trop profondes, pour n'être pas persuadé qu'un pareil plan, s'il était suivi d'un plein succès, dont il ne doutait nullement, ne le couvrît des plus vifs applaudissemens et de la plus haute admiration. Mais, tandis qu'il en mûrissait par degrés les hardies conceptions, la vigueur du jeune Roi de France forçait la Cour de Madrid d'avancer à grands pas vers une paix générale en Italie. Cet événement inattendu désarmait les troupes espagnoles, et privait les conspirateurs d'instrumens avec lesquels ils espéraient soumettre à

cette Monarchie les Etats de Venise. De-là, 1618.
ces divers artifices de Villa-Franca et d'Ossuna, pour prolonger la guerre et empêcher un accommodement définitif des différends élevés depuis si long-tems entre les Cours belligérantes. Ils étaient chaudement secondés par Bedmar, qui entretenait en même-tems la correspondance la plus intime, et plaçait la confiance la plus assurée dans un certain nombre d'hommes qui, éblouis par la transcendance de son esprit, et subjugués par l'attente des plus séduisantes récompenses, étaient prêts d'exécuter ses ordres avec zèle et célérité. Ces hommes étaient éminemment distingués de la multitude par une constance à toute épreuve dans les situations les plus difficiles, par une fermeté inébranlable dans leurs engagemens, et par un courage entreprenant au-dessus de toute crainte. Il ne manquait à la manifestation de tant de vertus qu'une meilleure cause à soutenir, pour les rendre dignes des plus justes louanges.

Voici quelles étaient les principales dispositions de ce complot. Quinze cents hommes de vieilles troupes, choisis par Villa-Franca lui-même dans l'armée espagnole cantonnée à Milan, devaient être introduits, non en Corps,

1614. mais peu-à-peu, dans un tems donné, et sans armes, dans la ville de Venise : le Marquis de Bedmar était chargé de les armer. Mais, de crainte que quelqu'incident imprévu ne fit découvrir les intentions de Villa-Franca, cinq mille Hollandais, campés au Lazaret situé à deux milles seulement de la ville, étaient prêts à s'y glisser, d'abord homme à homme, et à fondre ensuite en corps, lors du tumulte et de la confusion qu'une pareille catastrophe ne pouvait manquer d'amener. Des brigantins et des bateaux, montés par six mille hommes, se tenaient disposés à faire voile de Naples pour les ports et les canaux de Venise. Un certain nombre de gros vaisseaux étaient également équipés pour les suivre et jeter l'ancre sur les côtes du Frioul. Sous la protection de cette escadre, et au milieu de la confusion et des horreurs excitées par la Soldatesque, les conspirateurs se préparaient à remplir les principaux rôles de cette horrible tragédie. Plusieurs étaient chargés d'incendier l'Arsenal; d'autres, différentes parties de la ville. Quelques-uns devaient s'emparer de l'hôtel de la Monnaie; d'autres se saisir des principales forteresses. Mais la majeure partie des conjurés avait ordre d'assassiner les Sénateurs, afin de

renverser la constitution de Venise. L'artille- 1618.
rie devait être dressée sur les hauteurs les plus élevées, afin de battre la ville en ruines, si les habitans opposaient la moindre résistance au sac de leurs foyers. Bien plus, on avait imaginé de disposer des pièces de campagne dans les différens quartiers de la ville, et de les pointer vers les principales rues. Et comme il devenait important de se rendre maître, dans les domaines de la République, de quelque ville intérieure qui pût servir tout à-là-fois de magasin à l'armée du Roi catholique, et de barrière pour empêcher le retour de l'armée vénitienne, si elle était rappelée pour s'opposer aux conspirateurs, Villa-Franca tenait une correspondance secrète avec quelques officiers de la garnison de Crema, qui avaient consenti lâchement à livrer au besoin cette ville aux Espagnols. Mais, pour faire réussir pleinement cette grande conjuration, il fallait d'abord en imaginer et exécuter une autre non moins essentielle. On avait le plus urgent besoin d'un port dans le golfe de Venise pour recevoir l'escadre espagnole, dans les cas d'échec ou d'autre accident à la mer ; et celui de Marano, forteresse considérable bâtie dans une île voisine des côtes de l'Istrie, pouvait contenir une

1618. flotte considérable. Villa-Franca intrigua si bien, qu'il décida le Commandant en second de la garnison à faire assassiner le Gouverneur, quand il lui en donnerait l'ordre, et prendre immédiatement possession de la place au nom des Espagnols (1).

Tel était le plan compliqué d'une conspiration conçue pour détruire la célèbre ville et république de Venise : plan qui réunissait jusques dans ses moindres dispositions tout ce que l'esprit humain peut imaginer, ou tout ce que le courage d'un homme entreprenant ose effectuer; mais qui échoua par l'effet de ces événemens fortuits, qui, si souvent, arrivent tout-à-coup pour arrêter le bras homicide des assassins, et déconcerter les détestables projets des conspirateurs (2).

(1) Conjuration des Espagnols, etc. St.-Réal. — Conspiration et trahison admirable des Espagnols, etc., en 1618. — Histoire du Connétable de Lesdiguières, lib. IX. — Batt. Nani, Historia della Republica Veneta, lib. III, 1618.

(2) L'abbé de St.-Réal dit que la conspiration fut révélée par un des conjurés, frappé d'horreur et torturé par le remords à la seule pensée de sac et d'effusion de

L'histoire ne nous offre aucune conjuration si importante dans son but, ni si variée dans ses moyens. Catilina méditait, il est vrai, d'égales horreurs contre Rome, et menaçait cette grande République d'une révolution encore plus terrible; mais les voies employées par ce génie fougueux pour exécuter une entreprise si hardie, étaient plus simples, et par conséquent moins absurdes que celles imaginées par Bedmar. C'est probablement en imitation du récit sublime et circonstancié que l'Historien romain nous a donné de cette conjuration de Catilina, que l'éloquent et profond Saint-Réal a composé sa belle Histoire de la Conspiration espagnole contre Venise, où, malgré le séduisant coloris de la poësie et d'ingénieuses fictions répandues avec les graces de la nature sur plusieurs des faits extraordinaires rapportés par cet Ecrivain célèbre, les particularités les plus essentielles ne perdent rien de l'austère vérité. Embellie par un style enchanteur, cette brillante production développe complétement le pouvoir de la prudence sur les affaires du 1618.

sang. — Battista Nani soutient au contraire qu'on en fut informé par deux gentilshommes français, qui la découvrirent. — Histoire du Connétable de Lesdiguières, in-folio, page 317.

1618. Monde et sur l'Empire même de la Fortune : elle recule les bornes de l'esprit humain, calcule sa plus grande force, et démêle ses plus secrètes faiblesses : elle apprend à l'homme d'Etat à peser dans la balance de la Justice les considérations sans nombre auxquelles il doit se livrer, s'il aspire à gouverner ses semblables : enfin, elle lui enseigne à discerner la différence qui existe entre un faux et vrai rafinement. C'est sur tout cette dernière réflexion qui se présente constamment à l'esprit du lecteur, qu'elle entraîne par une puissance irrésistible. En effet, rien que l'extravagance d'un espoir trompeur, rien que l'aveuglement d'une passion déréglée avait pu fasciner le jugement de Don Alphonse de la Cueva, au point de lui faire croire qu'il parviendrait, par les efforts de son génie, à combiner et former une machine merveilleuse et solide de tant de ressorts si variés. Les idées diverses, les agitations qui en dérivent, les passions qui s'emparent des esprits sur différens sujets et en différentes circonstances, précipitent les hommes dans un cahos d'incertitudes, et font avorter leurs desseins. Le plus léger accident dans la santé, ou dans la fortune, suffit pour anéantir une résolution qui n'offre que des dangers et la mort. L'esprit de l'homme est

un instrument si délicat, si subtil, si inconstant, que mille hasards dérangent ses plus sages opérations. Dans le cours de la vie, les plus heureux aventuriers sont ceux qui ne s'attachent point à former des plans, mais qui ont reçu de la nature la vigilance et la sagacité nécessaires pour profiter des conjonctures. Les révolutions politiques ne sont point le résultat des subtilités, des rafinemens d'un génie profond et métaphysique, mais de la hardiesse et de la dextérité d'un César, ou d'un Cromwell, qui sait saisir avec habileté le moment favorable pour une exécution décisive. 1618.

Mais, si un projet aussi vaste que celui de la conspiration formée contre la ville et la République de Venise n'eût pas été tout-à-fait au de-la de la portée de l'esprit humain, peut-être, eut-il pleinement réussi par les efforts réunis de Villa-Franca, d'Ossuna et de Bedmar. Quoique les revenus de l'Espagne fussent considérablement diminués : quoique ses conseils fussent frappés d'une langueur et d'une irrésolution mortelles, cependant, son génie militaire n'avait rien perdu de sa force ni de son éclat; et l'histoire prouve incontestablement qu'à cette époque, aucun Peuple ne pouvait l'emporter sur la Nation

1618. espagnole en fait de lumière et de talens politiques.

Caractère de la Nation espagnole. Tandis que, par les efforts les plus extraordinaires, les Ministres de Philippe en Italie déployaient leur génie et leur courage pour soutenir ou relever la gloire d'une Monarchie si célèbre sous Charles-Quint, ses ambassadeurs, par leur profonde capacité, menaient généralement avec autant d'adresse que de succès les Cours où ils résidaient. Les liens de l'intérêt et du sang qui unissaient les deux branches de la Maison d'Autriche, furent un invincible obstacle aux éloges que méritaient les Ministres espagnols employés auprès de Ferdinand et de Mathias. Mais, en France, le rusé Montéléon savait se mettre habilement à l'unisson de la timidité de Marie de Médicis, du ton altier de Louis, et se plier à propos aux passions et aux différentes vues de leurs favoris. De même aussi en Angleterre, le pédant, l'impolitique et paisible Jacques accorda sans réserve toute sa faveur à Gondomar, qui réussit à le captiver, en affectant de parler un latin corrompu (1), à l'imitation de ce

(1) M. Arthur Wilson, dans l'histoire qu'il nous donne de la vie du roi Jacques, cite, entr'autres traits

Monarque, qu'il amusait encore avec une infinité d'autres facéties semblables, et sur tout par la promesse trompeuse d'un mariage entre le Prince de Galles et la seconde Infante d'Espagne (1). 1618.

---

qui caractérisent le bon naturel de ce Monarque, que « Gondomar, dans ses accès de gaîté, disait, en parlant de ce Prince, que Sa Majesté parlait latin comme un pédant, et que lui-même le parlait comme un gentilhomme. » Jacques, ainsi que nous pouvons le présumer, prenait cette plaisanterie pour un très-grand éloge. Il n'y avait rien en effet où ce Prince excellât davantage, que dans cette supériorité qu'il possédait incontestablement en littérature sur la presque totalité de ses courtisans. « Le chevalier Edouard Conway » ajoute M. Wilson, « qui était gouverneur de Brille, l'une des villes d'ôtage en Hollande, fut fait secrétaire d'état par ce même roi Jacques : choix, sans doute, bien singulier et bien bizarre pour un tel emploi ! Mais le roi n'avait pas besoin de talens dans ce prétendu homme d'état : il voulait simplement se divertir de son ridicule griffonnage, et de sa manière plus ridicule encore *d'écorcher* la langue anglaise à la lecture : aussi ce Prince en riait-il à gorge déployée, en disant que jamais il n'y avait d'homme tel qu'un secrétaire qui ne savait ni lire ni écrire. » Et Gondomar qui, en fin politique, avait parfaitement deviné le caractère du bon Jacques, entendait à merveille à caresser ses faiblesses et à s'emparer de son esprit.

(1) Franklyn, p. 71.

1618. Disgression sur le caractère des Espagnols.

Une guerre contre les Sarasins, prolongée avec peu d'intervalles pendant huit cents ans, avait entretenu parmi les Espagnols une grande vigueur de caractère, un amour extrême pour leur partrie, une passion sans égale pour la gloire. La nécessité de mesurer sans cesse leurs forces contre celles des autres Nations, avait fait autant de héros de tous les habitans de chaque cité. Une brillante réputation militaire était l'unique objet de leurs vœux; et les tombeaux de ceux que la mort avait moissonnés au champ d'honneur étaient ornés d'un nombre d'obélisques égal au nombre d'ennemis qu'ils avaient tués dans les combats. Aussi, tant que les Espagnols vécurent exposés à des dangers sans cesse renaissans, acquirent-ils cette gravité de conduite, cette valeur réfléchie, cette activité, cette persévérance à toute épreuve, qui toujours les distinguèrent particulièrement de tout autre Peuple. Déjà même, avant les règnes ambitieux et guerriers de Ferdinand, de Charles-Quint et de Philippe II, leur vigilance et leur sagacité effrayaient les

(1) Johannes Genesius Sepulveda, de Rebus gestis Caroli V, lib. I.

autres Nations de l'Europe (1). Ces règnes fameux contribuèrent encore à aiguillonner et vivifier l'esprit de ces hommes belliqueux : ils soutinrent, ou plutôt ils exaltèrent leur caractère national, formé par leur opiniâtre et courageuse lutte contre les Maures ; et ce caractère imposant brilla toujours d'un éclat inaltérable, même après les fautes capitales de la Cour et l'épuisement irréparable de ces immenses ressources, qui minèrent les fondemens de la grandeur de cet Empire. De-là on jugera, sans doute, que, de même qu'une guerre heureuse élève le génie d'une Nation au dernier degré d'héroïsme, de même aussi, chez les Espagnols, la gloire des Lettres eût égalé la gloire de leurs armes, si les progrès du goût et des connaissances humaines n'eussent été étouffés dans leur berceau par la monstrueuse tyrannie de l'Inquisition et l'insupportable des- 1618.

(1) Machiavel, dans le compte qu'il rend de l'état de la France, dit que les Français redoutaient les Espagnols, sûr le récit de leur vigilance et de leur sagacité. Il est vrai que cet Écrit parut après que Ferdinand fut monté sur le trône ; mais il était répandu avant que ce Prince eût imprimé par ses actions un caractère national dans l'ame de ses sujets.

1613. potisme des Charles-Quint et des Philippe. Mais, quoique ces funestes conséquences aient arrêté chez les Espagnols le développement d'une saine philosophie dans leur Poësie, dans leur Histoire, dans leurs Romans, et même dans leurs Commentaires sur les Saintes Ecritures et sur Aristote, dont les notions métaphysiques ont été jugées si orthodoxes par l'Eglise Catholique, nous n'en reconnaissons pas moins cette noble hardiesse, cette ingénieuse invention, cette adroite subtilité, ce profond rafinement qui, pendant des siècles, répandirent tant d'éclat sur la conduite politique et militaire de l'Espagne.

Ainsi, ce pouvoir du génie et de la valeur qui, tant de fois rendit si illustre, et tant de fois couvrit d'une honte éternelle le faible règne de Philippe III, semble tirer son origine d'une suite de causes morales, dont l'existence est tout aussi palpable que leur nature a de puissance. Mais, si le lecteur récapitule dans son esprit tout ce que l'histoire renferme sur l'ancienne Espagne, peut-être se rangera-t-il à l'opinion d'un Ecrivain célèbre, qui pense que les différens caractères des Nations, comme les différens caractères des familles, sont produits par des causes antérieures à leur

naissance (1), et, en particulier, par le climat 1618.
qui agit ou immédiatement avec une puissance active sur la structure de leur être, ou qui conduit à une variété d'action dans l'économie de la vie civile. De tout tems, la valeur et le génie ont ennobli le caractère des Espagnols. Jamais, le robuste Allemand, poussé par la fureur d'une Religion barbare, ne déploya dans les combats un enthousiasme, un mépris de la mort comparable à l'invincible résolution que firent éclater les habitans de Numance, d'Astapa et de Sagonte ; jamais, l'histoire de l'ancienne Rome ne saurait nous opposer un héros qui pût l'emporter sur Viriatus (2). On compte une période de deux cents années entre les tems des Scipions et les tems d'Auguste. Or, durant ce long espace de deux siècles, l'Espagne lutta avec une telle intrépidité contre la politique et contre la valeur disciplinée de

(1) Essai sur l'histoire du genre humain, etc., par le docteur Dunbar.

(2) Ce guerrier, après avoir résisté aux Romains pendant vingt ans, et qu'on croyait invincible, fut enfin assassiné par ces mêmes Romains qui parvinrent à corrompre sa garde.

1618. Rome, qu'il serait difficile de décider qui devait commander au Monde, ou des Espagnols, ou des Romains. Cependant, comme le Destin avait résolu que toutes les Nations fussent asservies aux lois de Rome, la résistance enfin devint inutile; mais les Espagnols eurent la gloire d'être le dernier Peuple qui se soumit aux conquérans de l'Univers. Quoi qu'il en soit, ce fut le sort des vaincus, de recevoir de leurs vainqueurs, avec le joug, la Littérature et le rafinement. Trajan, en retour, ajouta un nouveau lustre à la Pourpre Romaine; et l'on vit paraître sur la liste des Auteurs latins les noms des Quintilien, des Martial, des Mela, des Sénèque, des Lucain et des Florus.

Le duc de Savoie et les Vénitiens maintenus dans leur indépendance.

Néanmoins, toute la valeur et tous les artifices de l'Espagne ne purent réduire à son obéissance le Duché de Savoie, ni la République de Venise. Non seulement ces deux Etats conservèrent leur indépendance; mais la découverte de la conspiration du Marquis de Bedmar fut immédiatement suivie de la restitution de Vercelli à Charles Emmanuel, et de celle de tous les vaisseaux et marchandises qui avaient été enlevés aux Vénitiens. Indépendamment de ces restitutions, la Cour de Madrid, pour complaire au Sénat, rappela

Bedmar; mais bientôt, elle témoigna publiquement combien elle avait approuvé ses desseins, et combien elle se confiait dans les talens de cet ambassadeur, par le choix qu'elle en fit pour remplir dans les Pays-Bas la place de premier Ministre, que la situation des affaires d'Allemagne rendait également difficile et importante. 1618

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

HISTOIRE

DU RÈGNE

DE PHILIPPE III,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT.

Politique intérieure de l'Espagne. — Don Roderigo de Calderona. — Chute de Lerma. — Son caractère. — Fin tragique de Don Roderigo de Calderona, comte d'Oliva. — Origine de la guerre de trente ans en Allemagne, terminée par la paix de Westphalie. — Origine et progrès de la Réforme. — Manifeste des Bohémiens : — Leur révolte. — Le comte de Mansveldt entre à leur service. — Caractères des comtes de Thorn et de Mansveldt. — Embarras de l'Empereur

Mathias. — Le comte Bucquoy, nommé au commandement de l'armée impériale. — Diverses escarmouches entre les Impériaux et les Bohémiens. — L'Empereur fait des ouvertures de paix. — Mort de Mathias: — Ferdinand lui succède. — Les Etats de Bohème se fortifient par de nouvelles alliances, et se décident à se donner un nouveau roi. — L'Electeur Palatin accepte la couronne de Bohème. — Les Nations alarmées à l'apparition d'une comète. — La cause de Ferdinand, soutenue par l'Espagne. — Conduite de la France et de l'Angleterre dans la contestation entre ce nouvel Empereur et l'Électeur Palatin. — Traité d'Ulm. — Le marquis de Spinola envahit le Palatinat. — Incapacité d'Anspach, général de l'armée des Princes de l'Union. — Progrès de la guerre en Bohème. — Le comte de Mansveldt amuse les Généraux de l'Empereur. — Bataille de Prague. — Conséquences importantes de cette bataille. — Courage et constance du comte de Mansveldt. — Révolte de la Valteline. — Pouvoir immense de la Maison d'Autriche. — Rebellion du duc d'Ossuna. — Sa défec-

tion. — Maladie de Philippe. — Sa mort. — Son caractère. — Examen de son règne.

1618. Les efforts surprenans de ce Triumvirat vraiment extraordinaire, composé de Bedmar, d'Ossuna et de Villa-Franca, pour rétablir la prépondérance de l'Espagne et Italie, étaient une éruption impétueuse de cet esprit ardent qu'avaient produit les tems d'entreprise et de prospérité nationale. La Monarchie épuisée de sang et d'esprits vitaux par d'innombrables émigrations et par de longues guerres, était tombée dans un état de langueur qui naturellement exigeait un long repos. Les débiles mains de Philippe, incapables de soutenir dans un pareil degré d'affaiblissement la dignité de la Nation espagnole, s'étaient déchargées de ce trop pesant fardeau sur le Duc de Lerma. Ce pacifique et prudent Ministre, afin de mieux cacher la faiblesse du Royaume, évitait soigneusement tout appel aux armes : il n'avait tiré qu'avec une extrême répugnance l'épée remise dans le fourreau à Anvers, au sujet de la discussion concernant la succession de

Juliers, et du différend qui s'était élevé entre 1618.
Philippe et le Duc de Savoie: il s'appliquait, par dessus toutes choses, à maintenir l'autorité de l'Espagne à force d'intrigues, et par une profusion et une magnificence sans bornes. La Cour de Madrid était la plus brillante Cour de l'Europe; mais un voile de pompe et de splendeur, répandu sur toutes les branches du gouvernement, cachait aux yeux du vulgaire les terribles symptômes de sa décadence. Cependant, Lerma fit quelques efforts pour faire refleurir l'Agriculture, et pour protéger le Commerce, afin de rendre à l'Etat sa première vigueur.

Les exemples fréquens de fortunes immenses et rapides faites aux Indes, avaient inspiré un souverain mépris pour l'Agriculture, dont les profits, quoique certains, étaient, comme on l'a dit précédemment, toujours lents et modiques. Cependant, l'Espagne posséda, contre ce mal effrayant un remède infaillible jusqu'à l'époque fatale de l'année 1609. En effet, avant cette époque désastreuse, qui frappa de mort la prospérité de cette vaste et ancienne Monarchie, les Maures, que les lois avaient exclus du commerce de l'Amérique et de la profession des Armes, étaient devenus, par

1618. cette exclusion, d'habiles manufacturiers, et des agriculteurs aussi savans qu'industrieux. Mais leur expulsion fut suivie d'un abandon presque total de l'agriculture et d'une grande disette des premiers besoins de la vie, qui punirent exemplairement le Peuple de la bigoterie de la Cour et de sa propre indolence. Cependant, pour remédier aux calamités sans nombre occasionnées par la perte des laborieux Sarrasins, le Duc de Lerma rendit un Edit qui offrait un Ordre de noblesse (1) à tout homme qui ferait preuve d'industrie et de savoir en agriculture. Mais cette mesure, dont la justesse et la précision étaient fondées sur une passion nationale pour les titres pompeux, échoua contre un mal incurable. Pour réparer cette attente trompée, Lerma promit encore à tous les hommes ingénieux une exemption de tout service militaire, qui ne réveilla pas davantage l'émulation du Peuple; car presque toutes les campagnes demeuraient toujours dans un tel état d'inculture, que, sous le règne suivant, on offrit divers avantages très-im-

(1) Le titre et rang de Chevalier. — Les Délices d'Espagne et de Portugal.

portans à tous les étrangers qui se décideraient à cultiver les terres des Espagnes. 1618.

Cependant, le commerce de ces Royaumes, que troublaient les Barbaresques dans la Méditerranée, détermina le Gouvernement à commander à Don Louis de Faxarado la construction d'une forteresse considérable sur le Golfe de Marmora, qui fut heureusement finie au mois d'Août 1613, et contribua beaucoup à nétoyer la Mer des pirates dont elle était infestée (1). Mais le Commerce, les Manufactures de tout genre et l'Agriculture restaient toujours frappés d'une mortelle léthargie ; et le Peuple opprimé ressentait de la manière la plus violente les exactions d'un Gouvernement prodigue à l'excès. D'un autre côté, les besoins publics n'étaient pas la seule cause de ces taxes qui accablaient la Nation. Lerma s'enrichissait énormément des dépouilles de son pays; et chaque année, il retirait de la seule île de Sicile un revenu en bled qui, converti en argent, montait à soixante-douze mille ducats. Il obtenait sans peine, sous le nom de récompense pour ses anciens services, ces richesses

(1) Summarium de Rebus Hispaniæ. — Mariana.

1618. d'un maître infiniment trop facile. Les bonnes qualités même de Lerma ne rendaient son gouvernement que plus oppresseur. En effet, son goût pour la splendeur et la magnificence; ses libéralités envers ses serviteurs, ses partisans et tous ceux qui recouraient à ses bontés, s'élevaient infiniment trop au-dessus des biens dont il avait hérité de son père, pour soutenir une si constante profusion, sans en faire retomber tout le poids sur le Peuple. Lerma s'était également emparé des grandes charges de l'Etat, ou pour lui-même, ou pour ses favoris particuliers : et quoique la retenue et la prudence fussent en général des qualités essentielles, attribuées avec justice à ce Ministre, néanmoins, dans la distribution des places, il ne se conduisit pas toujours suivant les maximes d'une saine politique, mais, quelquefois, d'après les motifs d'un attachement personnel. Cependant, de tous ses favoris, le principal était le fameux Don Roderigo de Calderona, dont l'étonnante fortune, et la destinée plus étonnante encore méritent une attention particulière. Calderona était fils d'un pauvre soldat de Valladolid, et de Marie Sandelen, native de Flandre. Il était doué de rares talens, et possédait au suprême degré les belles manières. Il débuta dans la

Don Roderigo de Calderona.

carrière de l'ambition en qualité de domestique 1618.
du Duc de Lerma, qui était alors Marquis de Denia; et, par son adresse, il gagna sur l'esprit de son maître le même ascendant que Lerma avait obtenu sur celui du Roi. Après avoir rempli successivement toutes les principales charges dans la maison du Duc, Calderona fut élevé, par une faveur infinie de son protecteur, à des places d'un grand pouvoir et d'une grande confiance dans l'Etat. D'abord, il fut créé Comte d'Oliva, puis Marquis de Siete Iglesias, dignités auxquelles il ajouta un bien d'un revenu annuel de cent mille couronnes. Conformément aux progrès naturels des souhaits humains, Calderona ne considéra plus les faveurs de la Fortune que comme autant de marche-pieds pour arriver aux plus hauts emplois : il aspira sans déguisement à la Vice-Royauté et à la Grandesse. Honteux d'abord de l'obscurité de sa naissance, il s'efforca de la cacher : mais, devenu bientôt très-supérieur à cette faiblesse, il appela son père au sein de sa famille, lui procura, en qualité de vieux soldat, des fonctions tout à-la-fois honorables et lucratives, et lui témoigna, durant le reste de sa vie, la plus grande tendresse et le plus profond respect. Quoique Calderona sor-

1618. tît de la condition la plus obscure, sa conduite n'avait rien d'indigne de la plus illustre naissance. La noblesse de ses sentimens et celle de ses manières avaient toute l'élévation, toute la dignité que pouvait souhaiter un Souverain. Cependant, sa vanité qui d'abord avait rougi de l'origine de son père, s'était transformée tout-à-coup, par l'effet même de son éblouissante prospérité, en une hardiesse hautaine, en un orgueil insupportable. Son caractère, naturellement violent et impétueux, ne pouvait se plier aux condescendances, aux égards dont il devait être si prodigue dans la position dangereuse où il se trouvait, pour déconcerter la jalousie et désarmer les fureurs de l'Envie. Egaré par le trompeur éclat des grandeurs humaines, Caldcrona se jeta dans toutes les intrigues de la Cour; et son ambition ne trouvait de délices que dans l'exercice du pouvoir. Sa faveur était la voie la plus sûre pour arriver au faîte de la fortune; et, le plus souvent, pour l'accorder, il ne consultait que son imagination ou son caprice, sans aucun égard pour le vrai mérite, ou pour les justes prétentions : il donnait des audiences comme un Prince souverain, tenait souvent des conseils, et partageait, en un mot, avec le Duc de

Lerma l'administration des affaires publiques. 1618.
Mais l'arrogance et l'impétuosité de Don Rodrigo contrastaient singulièrement avec cette douce modération, que manifestait son père dans sa conduite publique et privée. Aussi, ce respectable vieillard avertit-il souvent son fils, que, *vu le peu de lest qu'il avait donné à son vaisseau, il le ferait infailliblement sombrer dans une tempête, s'il continuait à forcer de voiles* : prédiction qui, dans la suite, s'accomplit d'une manière bien fatale (1) !

Les Nobles d'Espagne, dont le pouvoir et l'influence étaient tombés, sous les deux derniers règnes, du plus haut point d'élévation au dernier degré d'abaissement, avaient été appelés à la Cour de Philippe III, où presque tous étaient revêtus d'emplois politiques très-importans. Mais si, pendant les règnes de Charles-Quint et de Philippe II, la Noblesse avait été humiliée par la vigueur et par la tyrannie de la Cour, du moins elle n'avait pas éprouvé la mortification de voir aucun sujet

(1) Gonçales de Cespides, lib. I, capitulo VII. — Amelot de la Houssaie. — Discours historique, p. 142. — Las memorias, etc., con Escolios de Don Juan Vitrian, 11-13.

1618 s'élever si fort au-dessus d'elle dans la faveur royale, et partager de fait le pouvoir du Souverain. Un favori était une nouveauté intolérable pour les Grands d'Espagne ; et l'excessif aggrandissement de Calderona semblait être une insulte méditée, pour outrager la noblesse du sang. D'ailleurs, l'administration du Duc de Lerma ne s'était jamais signalée par aucun événement assez heureux pour étouffer les murmures d'un mécontentement universel, et les changer en cris d'applaudissemens et d'allégresse. Aussi, ce premier Ministre fut-il constamment accablé des plus sanglantes satires et des plus furieuses invectives dans tous les Cercles et dans tous les Ecrits du tems. Aussi, les plaintes accumulées de la Nation, pour précipiter sa chute, devinrent-elles entre les mains de ses ennemis un instrument mortifère, empoisonné par cette affreuse circonstance, que le renversement de son pouvoir fut précisément l'ouvrage de ceux-là même qui étaient les plus intéressés à le soutenir par les liens du sang et de la reconnaissance.

Chute de Lermá.

Après être parvenu au dernier degré de puissance que pouvait atteindre un sujet, le Duc de Lerma, dont l'insatiable ambition n'appercevait plus d'objet digne de la satisfaire, voulut

asseoir sur des bases inébranlables l'autorité 1615.
qu'il avait acquise dans les conseils d'Espagne, et, s'il était possible, la perpétuer dans sa famille. Plein de cette idée, il choisit des momens favorables pour mettre Uzeda, son fils, sous les yeux du Roi, et se servit de toutes sortes d'artifices, afin de lui assurer la faveur royale. Mais, comme il savait à merveille que l'influence qu'il avait gagnée sur l'esprit de Philippe pouvait acquérir encore plus de force, ou être anéantie par quelque motif couvert du manteau de la Religion, il imagina de tirer d'un couvent le moine Louis Aliaga, qu'il introduisit à la Cour, et fit nommer confesseur du Roi. Aliaga était un homme d'un esprit médiocre; mais Lerma avait placé la plus grande confiance dans sa probité. En effet, ce Ministre croyait n'avoir plus rien à redouter avec un tel appui; car, comme ce moine devait entièrement son élévation à sa bienveillance, il était tout naturel qu'il le crût invariablement attaché à ses intérêts. D'un autre côté, Uzeda était un homme insignifiant, sans talens, sans connaissances acquises, et qui n'était remarquable ni par des vices, ni par des vertus. Mais, comme il possédait éminemment les manières polies des Cours, il parvint

1618. en peu de tems, par ses soins assidus auprès de son Souverain, à captiver sans réserve les bonnes graces de Philippe, comme le Duc de Lerma, son père, avait réussi, par son adresse, à fixer constamment sur sa personne l'estime la plus parfaite et la confiance la plus intime de ce Monarque. Cependant, les sourires enchanteurs de la Souveraineté, en rompant également, par une fatalité inouïe, les liens du respect filial et ceux de la tendresse paternelle, occasionnèrent entre le père et le fils une rivalité qui, bientôt, dégénéra en une haine implacable, que la proximité du sang semblait encore irriter. Soudain, Aliaga, se saisissant de l'arme terrible que cette cruelle discorde aiguisait dans ses ingrates mains, délibéra en faveur de qui, ou de Lerma ou d'Uzeda, il ferait pencher la balance. L'alternative qu'embrassa ce moine est digne de la plus sérieuse attention, à cause des conséquences politiques qui en furent le résultat, et parce qu'elle semble prouver invinciblement qu'il existe dans l'esprit de l'homme un penchant naturel à attendre de ses semblables, pour son élévation, une vertu bienfaisante d'une nature très-supérieure à celle dont lui-même se sent animé. Quoi qu'il en soit, le moine

Aliaga perdant tout-à-coup le souvenir de 1618.
cette bonté créatrice, qu'un bienfaiteur magnanime répand avec tant de joie sur le protégé qu'il a déjà comblé de faveurs; Aliaga, dont le cœur est inaccessible au remords, à l'aspect de la trahison et de l'ingratitude qui vont le couvrir d'infamie; Aliaga abandonne, sans rougir, son bienfaiteur, pour unir ses intérêts à ceux d'Uzeda, persuadé qu'il a plus à espérer d'un Ministre qu'il vient d'élever à un poste éminent, que du protecteur qui le tira de l'obscurité pour diriger la conscience du Roi. A la vérité, le Duc de Lerma résolut de contrebalancer l'influence naissante de son fils, en lui opposant un rival dans les affections de Philippe. Pour cet effet, il s'efforça d'insinuer aussi dans la plus étroite familiarité de ce Prince le Comte de Lemos, son neveu, jeune Seigneur d'un esprit altier et d'un génie transcendant. L'envie, la jalousie étaient les deux grandes passions que Lerma espérait allumer avec la dernière violence dans le cœur d'Uzeda et de son concurrent, afin de saisir l'occasion d'être également utile à l'un et à l'autre, et, par cette ruse, tenir dans ses propres mains la balance du pouvoir entre deux compétiteurs qui se haïraient mutuellement. Mais la souplesse d'esprit et les mœurs douces

1618. d'Uzeda sympathisaient beaucoup mieux avec le naturel pacifique de Philippe que le caractère impérieux et indépendant de Lemos. Bien plus, ce Monarque, obsédé sans cesse par son nouveau favori et par le moine Aliaga, était en même-tems aussi sans cesse environné d'un nombre infini de Nobles, qui tenaient une correspondance secrète avec le fils de Lerma et le Confesseur.

Au milieu de ces intrigues, le Duc de Lerma sollicita et obtint le chapeau de Cardinal, dans l'espoir que cette dignité religieuse lui procurerait de nouveaux moyens pour conserver son ascendant sur l'esprit du pieux Roi, ou du moins pour se soustraire à la méchanceté de ses ennemis et aux recherches de la Justice. Mais c'était la destinée de ce premier Ministre de miner sa propre puissance par les mesures même qu'il imaginait pour la soutenir. Le paisible Philippe fut très-mécontent de se voir obligé de quitter le ton amical d'une tendre familiarité, pour y substituer ces cérémonies respectueuses dues à la Pourpre. Les égards montrés jusqu'alors de toutes parts au Duc de Lerma, avaient été agréables au Monarque, aussi long-tems qu'il les avait considérés comme l'unique effet de sa bonté. Ce Prince regardait le respect porté à une créature revêtue de son

autorité, comme un hommage rendu à lui-même. Mais toutes ses affections pour Lerma cessèrent du moment que cette Eminence devint l'égale des Rois, et qu'elle tira la splendeur de son caractère d'une autre source que de la munificence de son Souverain. La présence du Cardinal fatiguait Philippe; et si ce Prince était contraint de le recevoir avec cérémonie, aussi le recevait-il avec une extrême froideur. 1618.

L'éloignement du Roi pour son vieux Ministre n'échappa pas aux yeux perçans et exercés des courtisans. Les ennemis du Cardinal-Duc qui, jusques-là, avaient conduit leurs attaques par des approches lentes et régulières, résolurent dès-lors de prendre d'assaut la forteresse qui, pendant si long-tems, avait défendu cette Eminence, et dans laquelle elle mettait la plus aveugle confiance. Ces fins espions de Cour, sous un prétexte plausible de zèle pour le service du Roi, et d'affection en sa personne sacrée, lui représentèrent la Nation opprimée, outragée, mécontente à l'excès, en proie aux désordres d'une administration monstrueuse, et rejettèrent tous ces malheurs sur le Duc de Lerma. Ils affirmèrent qu'il n'avait jamais revêtu des emplois les plus éminens que des personnes qui n'avaient de mérite réel

1688. que celui que son imagination voulait bien leur accorder, ou des créatures qui partageaient son autorité. Et comme la nomination aux emplois était un objet qui dépendait uniquement de sa faveur, sa volonté seule déterminait aussi l'étendue du pouvoir qu'il conférait. En effet, il paralisait la liberté de délibérer dans les différens Conseils établis pour la conduite des affaires publiques, et s'arrogeait la prérogative de statuer lui seul définitivement sur chaque point. Les Juges eux-mêmes, dans tous les cas où il lui plaisait d'en appeler à leur décision, étant obligés de rendre leurs sentences conformément à ses ordres, se trouvaient réduits dans le fait à n'être que les organes de sa volonté. Les courtisans insistèrent sur tout avec un zèle particulier sur les malheurs du Peuple : ils gémirent principalement sur les maux qui pesaient sur les Pauvres de leur pays : ils représentèrent que, dépouillés sans pitié du peu de ressources qu'ils possédaient, ils étaient privés des premiers besoins de la vie, pour soutenir l'insupportable extravagance et le luxe effréné d'un homme inexcusable par son imprévoyance en fait de mesures politiques : ils apportèrent, entr'autres preuves de son incapacité, la mise en circulation d'une

monnaie de cuivre, qui avait si fatalement con- 1618.
tribué à la décadence des Manufactures, à la ruine du Commerce, à la dépopulation et à l'appauvrissement du Royaume. Après avoir examiné ainsi l'intérieur de l'Espagne, ces mêmes courtisans sortirent de ses limites, pour censurer la conduite du Cardinal-Duc dans les pays dépendans de cette monarchie : ils observèrent qu'il s'était approprié les revenus de la Sicile : ils soutinrent que la guerre en Piémont, dont les progrès inévitables furent si rapides et l'issue si déshonorable pour le nom espagnol, eût pu être étouffée dans son principe par la force des armes, ou prévenue par une attention donnée à propos sur la situation et sur les desseins des Puissances étrangères. Car, de même que dans une guerre un habile général fait sa principale étude de diviser les forces de son ennemi, de même aussi l'art du gouvernement consiste, non à résister aux confédérations, mais à les détruire dans leur naissance. On ne doit jamais non plus entreprendre de guerres, si glorieuses qu'elles puissent être, si on n'en retire aucun avantage réel. *Le lion*, dit un ancien proverbe espagnol, *ne s'honore point par une victoire sur l'agneau.* Une Puissance supérieure, à moins d'une extrême

1618. prévoyance, dont l'effet soit immanquable, ne peut jamais entreprendre de réprimer l'esprit turbulent d'une Puissance inférieure, sans en venir à une rupture ouverte, et sans exposer son autorité aux hasards des combats. De l'Italie, les accusateurs du Cardinal-Duc tournèrent les yeux du Roi vers les sept Provinces-Unies, qui, autrefois, faisaient partie de ce bel héritage auquel il avait de si justes droits, comme héritier du Duc de Bourgogne. Ils témoignèrent la plus forte indignation pour la trève conclue avec la Hollande, pour les formalités et les cérémonies publiques qui avaient eu lieu lors de sa ratification, et notamment pour le titre pompeux accordé aux Rebelles dans cet acte. Ils mirent en parallèle la vertu sublime et les grands talens du pensionnaire Barnevelt, avec l'insuffisance du Duc de Lerma, et son indifférence pour la gloire et la prospérité de la Nation espagnole. Incapable de conduire la guerre avec succès, le premier ministre, dirent-ils, n'a pensé qu'à cimenter sa puissance par la paix: paix si honteuse, à cause des funestes circonstances qui l'avaient amenée! paix qui enveloppait dans ses conséquences une perte infiniment plus considérable pour la Monar-

chie, que celle qu'elle avait éprouvée pendant 1618.
une guerre de quarante-cinq années, qui l'avait précédée ! Car, tant que les hostilités continuèrent dans les Pays-Bas, les principales forces des Rebelles, concentrées dans ces provinces, furent réduites à n'agir que sur la défensive. Mais le Traité d'Anvers, si ignominieux pour l'Espagne, avait donné aux Insurgés la facilité de faire passer dans les deux Indes ces mêmes forces, pour agir offensivement contre les établissemens Espagnols, qui avaient été ou enlevés à la Monarchie, ou conservés par des envois de troupes qui eussent combattu avec infiniment plus d'honneur et beaucoup plus d'avantage sur le théâtre de la rebellion. Quand même la couronne d'Espagne eût essuyé quelques revers dans une lutte glorieuse pour le maintien de ses droits, elle n'en eût point subi de plus désastreux que ceux qu'elle éprouve aujourd'hui : tandis que, d'un autre côté, si elle eût persévéré dans son plan d'attaque, elle eût soutenu l'honneur de la Nation parmi les Puissances étrangères, et, peut-être à la fin, tiré quelque avantage des chances de la guerre, ou de ces vicissitudes si ordinaires dans la politique et dans les vues des Etats et des Princes. Ces accusations, et beaucoup

1618. d'autres charges dirigées contre le Duc de Lerma, retentissaient sans cesse aux oreilles de Philippe par l'organe de son Confesseur et de son favori ; et elles étaient confirmées d'après le témoignage ou l'autorité de tous ceux qui avaient un libre accès auprès de sa personne royale.

Quoique les Princes souverains, énorgueillis de la prééminence de leur rang, soient naturellement capricieux et légers dans leurs affections (1), il serait néanmoins déraisonnable d'attribuer, d'après ces remontrances, la chute de Lerma à l'inconstance de Philippe. Jamais il n'y eut de Prince, si absolu qu'il fût, qui se crût assez fort pour lutter contre le ressentiment de ses sujets ; ni qui fût assez insensible aux éloges, assez peu occupé de la prospérité publique, pour ne point sacrifier un favori au cri général de son Peuple. Aussi, la justice rigoureuse, constamment observée, depuis ces remontrances, dans toutes les nominations aux emplois,

(1) Vas, répondit Agamemnon à Achille, vas, si telle est ta volonté ; il est assez d'autres guerriers qui m'honoreront comme ils le doivent. *Iliade*, chant premier.

sans égard aux recommandations de Lerma, quelque pressantes qu'elles fussent, explique-t-elle clairement le motif de cette judicieuse circonspection qui donna tant de chagrin à ce premier Ministre, et fut une preuve certaine de sa disgrace. Cependant, réduit à cette douloureuse extrémité, Lerma s'efforça de se concilier les bonnes graces du Prince des Asturies, dans le fol espoir que les rayons de ce nouvel astre dissiperaient les nuages amoncelés, qui lui dérobaient la vue du soleil couchant. Pour assurer d'autant mieux le succès de cette tentative, il mit dans ses intérêts ses neveux, le Comte de Lemos, et Don Ferdinand de Borgia, homme doué d'un jugement exquis et d'une profonde connaissance des affaires, tous deux premiers gentilshommes de la Chambre de l'héritier présomptif du trône des Espagnes, et tous deux redevables de cette haute dignité au Duc leur oncle. Mais, en revanche, si cette Eminence leur fit ressentir l'heureuse influence de son crédit, du moins eut-elle la douce consolation de rencontrer l'honneur et la vertu où l'on ambitionnerait de les trouver toujours; où, dans le vrai, l'on cherche le plus souvent en vain ces deux éminentes qualités. En un mot, Lerma goûta l'avantage inappréciable 1618.

1618. de trouver dans ses neveux ce double présent du Ciel, uni à la vigueur de l'esprit et à la sublimité du génie. Le Comte de Lemos et Borgia entreprirent donc aussitôt de faire valoir avec chaleur leurs bons offices auprès du Prince des Asturies en faveur d'un parent qui leur était si cher. A cet effet, ils représentèrent au fils de Philippe le défaut de capacité d'Uzeda, et s'étendirent sur les vertus, l'expérience et les talens politiques du Duc son père; tellement que leur puissance et leur habileté l'emportant de prime abord sur les finesses et sur les assiduités du Comte-Duc d'Olivarez, elles consolèrent amplement Lerma de ses cuisans chagrins, et flattèrent un instant son ambition du fugitif espoir d'obtenir la confiance absolue du Prince dans les mains de qui devaient un jour reposer les destinées de l'Espagne. Cependant, le Roi fut bientôt instruit de cette intrigue qui, comme toutes les autres, loin de prolonger le crédit du premier Ministre, ne servit qu'à précipiter sa chute. La cour assidue que faisait cette Eminence au successeur de Philippe, frappa l'imagination de ce Monarque de l'image de la mort, et convertit en aversion l'indifférence qu'il avait conçue d'abord pour Lerma. D'un autre côté, le Comte

de Lemos s'était si bien insinué dans la faveur 1618.
du Prince des Asturies, que souvent il conversait avec cette Altesse (1), pendant plusieurs heures après son coucher. Afin de prévenir tout inconvénient, le Monarque défendit pour l'avenir ces entretiens nocturnes ; mais piqué de ce que sa volonté royale n'était point assez tôt exécutée, il renvoya quatre officiers de la chambre de son héritier présomptif, qui étaient les confidens de Lemos, et nomma Vice-Roi d'Aragon Don Ferdinand de Borgia, cousin et chaud partisan du nouveau favori. L'impérieux Lemos crut voir dans la disgrace des officiers et dans l'exil de son ami un outrage et une injustice faits à lui-même: il eut la hardiesse de demander au Roi les raisons qui l'avaient porté à éloigner Don Ferdinand du service du Prince des Asturies, et déclara que si Borgia était banni de la Cour, il l'accompagnerait dans sa retraite. Le Roi répliqua d'un ton irrité à Lemos que la rigueur qu'il venait d'exercer envers Don Ferdinand, était un acte de son immuable volonté; et que, s'il persis-

(1) Su Altezza, titre particulièrement affecté au Prince des Asturies.

1618. tait dans sa résolution, il le laissait le maître de suivre son ami dans son exil. Lemos humilié par une réponse si sévère, tenta, presque en dépit du Roi, un dernier effort pour conserver Borgia à la Cour. Dans cette vue, il pressa le Conseil chargé du Département de l'Italie, dont Borgia était président, de faire au Monarque les plus fortes remontrances contre l'éloignement d'un Ministre qui, de tous les hommes du monde, avait la plus parfaite connaissance de tout ce qui concernait les affaires de ce vaste pays. Mais Philippe objecta que Don Ferdinand avait pour successeur dans cette partie le Comte de Benavento, qui la possédait dans un égal degré de perfection. Le Comte de Lemos, après s'être ainsi consumé en vaines démarches, se retira de la Cour, pénétré de la consolante réflexion d'avoir épuisé toutes les ressources de son esprit pour mériter la faveur royale, et de s'être acquitté envers Borgia des devoirs que lui imposait la plus tendre amitié. Dès-lors, il montra dans toute sa conduite, la plus noble indépendance et la plus haute dignité de caractère.

La magnanimité de Lemos semblait accuser la conduite du Duc de Lerma qui, même après la disgrace de ses amis, se traînait encore à

l'Escurial, et manifestait le plus ardent désir 1618.
de ne point remettre en d'autres mains le gouvernail de l'Etat. Philippe convaincu que toutes les marques de dégoût dont il accablait journellement son vieux Ministre, quelque sensibles qu'elles fussent, ne pouvaient le déterminer à prévenir la disgrace d'un renvoi formel, lui enjoignit en termes exprès, dans un billet écrit de sa propre main, de sortir de Madrid, avec pleine et entière liberté de se retirer en tel lieu qu'il lui plairait de choisir, pour y jouir en paix des effets de ses anciennes bontés. Dans cette douloureuse situation, Lerma oubliant sa dignité, ne rougit point de paraître en suppliant aux pieds du traître Aliaga, et de conjurer, au nom de la reconnaissance, le moine ingrat d'intercéder en sa faveur auprès du Roi. Il serait superflu d'instruire le lecteur que cette supplique demeura sans effet. Cependant, ce nouveau refus ne déconcerta point Lerma qui recourut alors à son frère, Archevêque de Tolède. Celui-ci, qui résidait dans ce tems à Madrid, lui devait l'Archiépiscopat et l'opulence dont il jouissait. Mais, malgré les pressantes instances de Lerma, pour qu'il se rendît sur le champ à l'Escurial, afin de l'étayer de son appui, de

1618. ses conseils et de son influence auprès du Roi, l'Archevêque plein du désir d'éluder une commission si chatouilleuse, prétexta l'extrême dérangement de sa santé, et remit le soin de protéger son frère au Père Jérôme, Florentin, Jésuite, et prédicateur, que le Roi honorait d'une prédilection particulière. L'Orateur sacré, dans un entretien particulier avec le Monarque, déploya toutes les ressources de son éloquence pour faire revivre dans son cœur royal les sentimens d'affection et d'égards dont, autrefois, il avait comblé le Duc de Lerma. Mais, outre que Philippe n'accueillit point avec la même affabilité son prédicateur favori, il n'écouta pas non plus ses instructions avec son attention accoutumée. Le Jésuite surpris de ce changement soudain dans la conduite du Roi, se garda bien de continuer l'éloge de Lerma, et se restreignit à demander pour ce premier Ministre un court délai, qui fut refusé dans les termes les plus positifs.

Le Duc de Lerma reprenant dès ce moment tout son courage, fit oublier la bassesse de ses premières sollicitations par la noblesse et la dignité de sa conduite. Le 4 Octobre 1618, comme cette Eminence se disposait à quitter l'appartement qu'elle occupait au Palais, pour

se retirer dans l'héritage de ses pères, accompagnée d'une suite convenable à l'élévation de son rang, le Prince des Asturies, qui précisément arrivait pour se promener dans le jardin, vint à la porte de sa chambre, d'où elle l'appela; et, la prenant à part, s'entretint avec elle très-longuement, en lui prodiguant les marques de l'amitié la plus tendre et de la satisfaction la plus sincère et la plus étendue. De-là; le Cardinal-Duc se rendit chez la Comtesse de Lemos, sa sœur, première Dame de la chambre de la Princesse des Asturies, pour prendre congé d'elle. Cette Eminence, après lui avoir fait cinq révérences très-profondes et très-respectueuses, monta en carosse, et dirigea pour la dernière fois ses pas vers le Palais du Roi. Dès qu'elle en fut proche, elle descendit de voiture; et fixant d'un œil ardent les appartemens de la famille royale, elle répandit sur eux, sur Philippe et ses enfans ses plus ferventes bénédictions. Ce devoir rempli, elle prit la route de Guadarrama, où elle passa la nuit: elle y reçut, avec un cerf tué ce jour-même à la chasse de la propre main du Roi, une lettre de Sa Majesté Catholique, dont le contenu a toujours échappé aux esprits les plus pénétrans. Ainsi, Philippe et le Prince des Astu- 1618.

1618. ries versèrent avec une générosité digne du rang suprême où le Destin les avait placés, un baume salutaire et consolant dans la coupe d'amertume que toutes les démarches du Duc de Lerma et celles de ses plus chauds amis n'avaient pu éloigner de sa personne. Et si Ministre ne descendit jamais d'un degré de puissance plus élevé, jamais aussi Ministre n'en descendit avec moins de violence. A dire vrai, de tant d'hommes d'État disgraciés par leurs souverains, peu, peut-être, méritèrent une chute plus douce (1).

Caractère du duc de Lerma. Le Duc de Lerma avait un port majestueux, des manières affables et des sentimens généreux. La douceur de son aspect, le ton séduisant de sa voix, les actes innombrables de sa munificence et de sa libéralité manifestaient la bonté de son cœur. Si des motifs de politique et d'amitié personnelle déterminèrent principalement ses nominations aux emplois publics,

(1) Historia de Don Felippe III, por Don Gonçalo de Cespides, lib. I, cap. 3—4, lib. II, cap. I, 17. — Anecdotes du ministère du Conde duc d'Olivarez. — Las Memorias de Comines con escolias propios de Don Juan Vitrian. — Amelot de la Houssaie, Disc. hist. addiciones a la Historia de Malvezzi. — Historia d'Espagna.

du moins, peut-on affirmer sans crainte que jamais il n'éleva aux places les plus éminentes et d'une confiance très-intime que des hommes doués de talens extraordinaires. D'ailleurs, comme l'inclination naturelle des hommes influe presque toujours sur leurs opinions, Lerma, stimulé par son propre penchant et par son amour pour la magnificence, jugeait que la dignité de la Monarchie espagnole ne pouvait acquérir de véritable consistance qu'au sein de la paix, de la pompe et de l'ostentation (1). Et quoique, peut-être, il eût pu soutenir un pareil éclat avec une plus grande économie, cependant, comme il est certain que ses profusions ne furent point la principale cause des maux 1618.

(1) Lerma exigeait avec un soin particulier toutes sortes d'égards de la part des peuples voisins envers la couronne d'Espagne; et quelquefois il montra sur ce point une jalousie indigne d'une grande Nation. Je lis dans les Lettres manuscrites de Chamberlaine, de l'année 1616, conservées dans le Muséum Britannique, le passage suivant : « L'ambassadeur d'Espagne s'est plaint au roi, à Theobald que, pendant que nous nous faisions représenter par des ambassadeurs à Venise et dans les Pays-Bas, nous n'entretenions qu'un Résident à Madrid, et près des Archiducs. »

1618. sous lesquels gémissait la Nation qu'il gouvernait, il est probable que ses épargnes, s'il en eût été capable, n'en eussent pas beaucoup diminué le poids. Malgré que la nature ne l'eût favorisé que d'une médiocre capacité, elle lui avait donné une ame élevée, avec un esprit vigoureux. S'il oublia sa dignité pour s'abaisser à d'humbles supplications, afin de conserver les bonnes graces du Prince, nous ne devons point nous appuyer sur cette considération pour flétrir sa mémoire par un manque de courage. Jamais les plus grands génies politiques et les généraux les plus expérimentés n'ont pu survivre à la privation de la faveur royale. La disgrace du Souverain frappa d'un coup tout aussi terrible le brave Ximenez et l'intrépide Albuquerque. En effet, nonobstant les atroces calomnies lancées contre le Duc de Lerma par ses terribles ennemis, les historiens espagnols les plus recommandables (1) vantent son caractère bienfaisant, rendent la justice la plus éclatante à la modération de son pouvoir et à la prudence qu'il a constamment

(1) Gonçales de Cespides y Meneses. — Don Juan de Vitrian, etc.

montrées dans toute sa conduite publique. Ces 1618.
précieuses qualités, il est vrai, furent formellement avouées par toute la Nation, quand Olivarez, par son ambition démésurée, par son génie vaste, sublime mais déréglé, donnant au genre nerveux des Espagnes une trop forte extension, précipita ces Royaumes dans des convulsions, dont les secousses fréquentes rendirent la dissolution de leurs forces plus violente et plus douloureuse.

Toutes les places qu'occupait le Duc de Lerma tombèrent en partage à son fils Uzeda, à l'exception de celle de Gouverneur du Prince des Asturies, qui fut confiée à Don Balthazar de Zuniga, doué d'un esprit cultivé, d'une grande expérience dans les affaires politiques, et notamment dans les ambassades (1).

Fin tragique de Don Rodrigo de Calderona, comte d'Oliva.

Aussitôt après la disgrace de Lerma, le Comte d'Oliva fut arrêté par ordre du Roi, et jeté dans une prison où il languit pendant deux ans. Son élévation d'une naissance si obscure à un si haut degré de puissance fit naître l'opinion qu'il était sorcier : opinion que la rage de ses ennemis s'empressa de propager. On l'ac-

(1) Gonçales de Cespides : lib. I, cap. 4.

1618. cusa d'avoir empoisonné la Reine, que la mort avait moissonnée en 1612 : accusation d'autant plus dénuée de vraisemblance en elle-même, qu'elle n'est appuyée d'aucune preuve, puisque Don Roderigo avait eu l'art de s'insinuer et de s'affermir dans la faveur particulière de cette Princesse, comme le Duc de Lerma s'était introduit dans les bonnes graces du Roi. On reprocha encore à Calderona beaucoup d'autres crimes également improbables. Enfin, on le trouva complice de l'assassinat de deux gentilshommes espagnols : assassinat qui, suivant plusieurs historiens, ne fut jamais évidemment constaté. Quoi qu'il en soit, les juges condamnèrent à mort cet infortuné, et prononcèrent la confiscation de ses biens. La preuve d'après laquelle il fut convaincu n'était point directe, mais accidentelle; de sorte que s'il nous est permis d'asseoir une opinion, d'après quelques circonstances transmises par l'Histoire, comme le principal fondement de sa condamnation, nous pouvons conclure que le zèle atroce des accusateurs et des Juges suppléa au manque de preuves contre le malheureux Oliva. Son jugement et sa captivité durèrent deux ans et demi: mesure calculée pour nourrir la haine générale contre le Duc

de Lerma, son protecteur, afin d'éloigner à jamais de la Cour cet ancien favori que le nouveau ministère redoutait par-dessus toutes choses. Pendant tout le tems de sa prison, Calderona fut généralement abandonné de tous ceux qu'il avait comblés de sa bienveillance, à l'exception du Cardinal Don Gabriel de Tréjo, neveu de la Comtesse sa femme, dont le nom mérite d'être rapporté à cause du courage et de l'humanité qu'il montra, pour procurer des secours et verser de douces consolations dans l'ame d'un oncle, à qui il devait son élévation. En effet, le Cardinal ne fut pas plutôt instruit de l'emprisonnement de Calderona, que, pressé par un généreux mouvement de gratitude, il partit de Rome, résolu de pénétrer dans le cachot de son bienfaiteur, pour lui rendre ses respects, et obtenir sa liberté par tous les moyens que lui suggérerait une connaissance plus approfondie de sa malheureuse aventure; mais les avenues du palais de Philippe et l'entrée de la prison de Calderona furent impitoyablement fermées à cette Eminence. Néanmoins, elle fit en Espagne un long et douloureux séjour, dans l'espoir de trouver enfin quelque heureuse occasion de sauver un oncle qu'elle ché-

1618.

1618. rissait si tendrement ; mais, la mort du Pape Paul V, arrivée en février 1621, fut suivie d'un ordre du Roi, qui lui prescrivait de retourner immédiatement à Rome.

Don Roderigo supporta l'emprisonnement, la solitude et les tortures avec une patience incroyable. Les Ministres des autels, d'après le désir ardent qu'il en manifesta, le visitèrent dans son cachot après sa condamnation. Sa grande ame, qui avait bravé avec une constance singulière la fureur de ses ennemis, découvrit, aux approches de la mort, un héroïsme encore plus élevé dans la plus parfaite résignation à la volonté de Dieu et dans la confession la plus franche et la contrition la plus sincère des erreurs de sa vie. Dès ce moment, la ferveur de son ame se montra toute entière dans la sévérité des mortifications qu'il s'infligea : il se couvrit d'un cilice, veilla, pria jour et nuit, s'imposa le jeûne le plus austère, s'administra la discipline la plus rigoureuse ; et, sans l'entremise de son confesseur, il eut, selon toute vraisemblance, par un excès de souffrances volontaires, anticipé le coup mortel de l'exécuteur de la haute Justice. Le 19 octobre 1621, première année du règne de Philippe IV, on lui signifia qu'il subirait dans

deux jours l'exécution de sa sentence. Calderona reçut d'un air riant, et couvrit des plus tendres embrassemens le messager qui lui annonça cette triste nouvelle : il s'abstint aussitôt de tout sommeil, de toute nourriture, et ne pensa plus qu'à remplir par des actes de dévotion le peu d'heures qui lui restaient, pour se disposer à paraître devant l'Eternel. Le 21 du même mois, jour fixé pour son supplice, il parut vers onze heures à la porte de la prison, accompagné des officiers de justice. L'affliction avait adouci la dignité naturelle de ses regards et de son air : ses cheveux gris, sa longue barbe, ses vêtemens en lambeaux, d'accord avec l'appareil lugubre de ses derniers momens, ajoutaient leur triste aspect à la pâleur de son visage, pour imprimer dans l'ame des spectateurs des sentimens de vénération et d'amour. Cependant, Calderona eut encore assez de force pour se servir d'une mule qui l'attendait à la prison ; il monta dessus avec beaucoup de tranquillité, et traversa les rues pour se rendre au lieu de l'exécution, embrassant et adorant un crucifix qu'il avait dans ses mains, au milieu d'un Peuple innombrable qui fondait en larmes et remplissait l'air de ses lamentations. L'exécuteur tenait les rênes de la mule et conduisait sa victime à l'échafaud, 1618.

1618. en proclamant d'une voix haute ce jugement : « Exécution d'une sentence rendue » par ordre de notre souverain Seigneur et » Roi contre cet homme, pour avoir été ins- » tigateur et complice de deux assassinats, et » de divers autres crimes énoncés dans son ju- » gement; pour réparation de quoi il est con- » damné à être décapité, comme une juste » punition pour lui, et comme un terrible » avertissement pour les autres ». Etant arrivé à l'échafaud, le patient, toujours plus animé d'une sainte résignation, considéra d'un œil serein les instrumens de mort qui allaient trancher sa vie, le fauteuil, le glaive et le bourreau prêt à s'en saisir. Il conversa pendant quelque tems avec son confesseur et les autres ecclésiastiques qui l'accompagnaient à sa dernière heure; et, après avoir été reçu dans le sein de l'Eglise, il prit congé de ses serviteurs, et s'assit sur le siége dont jamais il ne devait se relever. Avant d'avoir les pieds et les mains liés, il fit un présent à l'exécuteur, qu'il baigna de pleurs en l'embrassant deux fois, comme le signe certain qu'il n'était animé contre lui d'aucun sentiment de haine, à cause du terrible ministère dont il allait remplir les pénibles fonctions sur sa personne. Calderona mit alors

son cou à découvert, et donna ses membres à lier avec une extrême tranquillité d'esprit. Ces tristes apprêts finis, il se pencha en arrière (1); et, pendant qu'il recommandait son ame à Dieu, sa tête fut en un moment séparée de son corps. Comme les dernières impressions sont ordinairement les plus fortes (2), les Espagnols pardonnèrent et mirent en oubli les premiers écarts et l'ancienne fierté de ce malheureux jouet de la Fortune, pour ne penser et ne s'entretenir désormais que de ce mélange d'humilité et de courage, de patience et de piété que déploya Calderona à l'instant de quitter la scène orageuse du Monde (3). 1618.

Depuis long-tems, les conseils d'Espagne étaient singulièrement unis par un désir ar-

(1) En Espagne les traîtres seuls sont décapités la tête renversée contre terre. Le mot espagnol, *degollar*, signifie *couper la gorge*. L'exécuteur remplit cet office face à face avec le patient.

(2) Sed plerique homines postrema meminere. — Julius Cæsar apud Sallus.

(3) Saavedra Devisas Politicas. — Amelot de la Houssaie, discours hist. article *Calderona*. — Historia de Don Felippe IV, por Gonçalo de Cespides, lib. II, cap. XXVII.

1618. dent d'agrandir la puissance de cette Monarchie, et par un amour fortement prononcé pour la paix; mais il leur fut impossible de satisfaire à-la-fois deux passions si opposées. Les intrigues ourdies par l'ambition, poussèrent à la violence des armes les Princes qui en étaient les coupables instrumens : bientôt les troubles qui agitaient l'Italie furent suivis de ceux qui bouleversèrent l'Allemagne : bientôt de leurs étincelles s'alluma cette guerre si mémorable, si destructive, si savamment racontée dans les annales modernes : bientôt, au fer meurtrier succédèrent la famine et la peste suivies de la faim cruelle, dont la puissance inexorable vainquit et viola également les plus fortes antipathies et les plus tendres affections de la nature. Mais, de tant de scènes sanglantes, naquit enfin la fameuse paix de Westphalie, qui assit alors sur des bases si heureuses les libertés de l'Europe.

Origine de la guerre de trente ans en Allemagne, terminée par la paix de Westphalie.

Comme la ligne masculine de Maximilien II était prête à s'éteindre dans l'Empereur Mathias, et, qu'entraînés par le poids des années, Maximilien et Albert, frères de cet Empereur, allaient, comme lui, descendre incessamment dans la tombe, sans laisser de postérité, le

roi d'Espagne (1) avait des droits incontestables à la succession des domaines héréditaires de la Maison d'Autriche, situés en Allemagne. Mais un penchant naturel pour la tranquillité, le désir plus naturel encore de conserver la couronne impériale dans sa maison, et la crainte de voir passer cette suprême dignité sur la tête d'un Hérétique, déterminèrent Philippe à déférer à la demande des Princes Autrichiens, et à se désister de ses prétentions en faveur de celles de Ferdinand de Gratz, arrière petit-fils de Ferdinand I, dont le zèle pour la Religion catholique était à toute épreuve. En conséquence, le Monarque espagnol fit à l'Archiduc Ferdinand, son compétiteur, et aux frères de cet Archiduc, et à leurs enfans mâles, une cession solennelle de tous ses droits sur l'hérédité de ces domaines, sous la réserve expresse que, dans le cas d'extinction de cette branche, ils retourneraient à la Maison d'Espagne, dont les femmes devaient obtenir, pour cette succession, la préférence sur celles nées en Allemagne. A ce sujet, Philippe et Ferdinand 1618.

(1) Fils d'Anne, fille de l'Empereur Maximilien II.

1618. conclurent un pacte de famille, dont l'objet était de maintenir le pouvoir de leur commune lignée, et d'étendre ses branches sur les Nations voisines : ils conclurent de plus un traité de ligue offensive et défensive ; ils s'engagèrent encore à maintenir par des secours mutuels leurs droits et leurs prétentions respectifs, et à servir l'intérêt général de la Maison d'Autriche, de préférence à tout avantage particulier ou passager d'aucun de ses membres. Ainsi donc, par suite de ces conventions, datées de 1617, Ferdinand fut élevé à la couronne de Bohème, le sept de juin de cette même année ; et, la suivante, à celle de Hongrie, moyennant la condition formelle que Mathias conserverait, sa vie durant, l'autorité royale.

Cette confédération entre les deux branches de la Maison d'Autriche, et les démarches faites pour continuer dans cette famille la dignité impériale, allumant de nouveau la jalousie que faisait naître depuis long-tems l'ambition de cette orgueilleuse Maison, répandirent une alarme générale chez tous les Protestans d'Allemagne. Déjà, Ferdinand avait banni de ses Etats tous ceux qu'une courageuse fermeté portait à professer ouvertement la

Religion réformée : sévérité qui présageait 1618.
toute la cruauté avec laquelle ce Prince exercerait ce zèle fanatique par tout où s'étendrait sa domination. De justes craintes s'accrurent dans tous les esprits, à la vue de l'étroite alliance nouvellement établie entre cette Maison et le roi Catholique, à qui elle était unie par les liens du sang, et par ceux de la Religion et de l'intérêt. Et comme, pour soutenir avec splendeur son rang et ses prétentions parmi les autres Souverains de l'Europe, cette Maison avait le plus pressant besoin des trésors et des armes de l'Espagne, il était tout simple de penser que, déterminée par un motif si prépondérant, elle se laisserait aussi particulièrement diriger en tout point par les conseils de cette Puissance, dont le but constant était d'enchaîner le Genre humain avec les fers de la tyrannie civile et de la tyrannie religieuse. Or, comme le pouvoir de l'Empereur prenait un immense accroissement par cette alliance, ou plutôt par cette espèce d'union avec la vaste Monarchie espagnole, il était à craindre que toutes ses autres prétentions n'obtinssent un égal degré de force. On devait redouter sur tout que ses prérogatives à la Couronne impériale, qui déjà

1618. avaient acquis tant de poids dans la balance politique, ne devinssent enfin l'héritage de la famille d'Autriche jusqu'à sa dernière postérité, si la constante succession à cette éminente dignité, observée jusqu'ici en faveur de cette famille, n'était pas adroitement interrompue à la mort de Mathias.

Mais l'homme sur l'esprit de qui ces judicieuses considérations firent la plus profonde impression, fût Frédéric V, Electeur Palatin, jeune prince doué d'une grande noblesse d'ame, et non inférieur en puissance à aucun des Souverains protestans, excepté, peut-être, le Duc de Saxe. Frédéric cultiva avec soin tous les membres du Collége électoral; à qui il représenta que, par bonheur, comme l'exigeait impérieusement la conjoncture actuelle, il se présentait une occasion unique pour opposer une barrière impénétrable aux progrès de l'ambitieuse Maison d'Autriche. Il les conjura d'abattre par une puissante entremise, que favorisaient très-à-propos les circonstances, une autorité monstrueuse qui, sans l'opposition la plus soutenue, renverserait incessamment, comme un torrent, toutes les monarchies de l'Europe, afin de perpétuer ainsi dans leurs familles, par un sage et courageux exercice de

leurs priviléges, la prérogative la plus précieuse 1618.
attachée à leur souveraineté. Les Electeurs catholiques, comme on s'y attendait, se montrèrent fortement attachés à la Maison d'Autriche; et ceux-ci étaient au nombre de quatre, tandis qu'on ne comptait que trois Electeurs protestans; mais, afin de contre-balancer cette inégalité du nombre, Frédéric, appuyé du consentement et de l'approbation des deux autres Electeurs protestans, offrit au Duc de Bavière la couronne impériale, persuadé que l'Archevêque de Cologne, l'un des Electeurs catholiques, ébloui par une si brillante perspective, contribuerait lui-même à la fortune du Duc son frère, et ne négligerait aucune démarche pour assurer son élévation. Ce plan, où il n'y avait rien de rafiné ni de profond, était d'autant plus solide et d'autant plus sage, qu'il était simple et naturel dans ses conceptions. Mais, nonobstant le rare et séduisant avantage que présentait cette offre, elle échoua par une cause qu'on était bien loin de soupçonner. Le Duc de Bavière, peu jaloux de la couronne impériale, demeura sourd à la voix de Frédéric, dont tout le zèle et toute la poli-

1618. tique ne purent gagner qu'un court délai pour l'élection d'un Roi des Romains (1).

Les étincelles de discorde qui, dans les autres parties de l'Empire, n'avaient encore engendré que des murmures, des jalousies et des intrigues, étant tombées en Bohême sur des matières plus combustibles, allumèrent dans ce

Description de la Bohême. Royaume un incendie général. Comme ce pays est le terrain le plus élevé, le plus montagneux, et, par sa position, le plus fort de l'Allemagne, il en résulte que ses habitans se sont distingués dans tous les âges par une grande élévation d'esprit, par la vigueur et par le succès de leurs efforts pour la tolérance de leurs libertés civile et religieuse. La Bohême est bornée à l'Est par la Moravie et la Silésie, contrées habitées anciennement par les Quades et les Marcomans; à l'Orient, par la Bavière et une partie de l'ancienne Norique; au Sud, par l'ancienne Pannonie, aujourd'hui la Hongrie (2), avec d'autres provinces dépendantes de l'Autriche; et

(1) Batt. Nani, his. della Repub. Venet. lib. IV.

(2) Il y a erreur dans le texte. La Bohême est bornée au Sud par la Norique et la Pannonie supérieure, ou Basse-Autriche.



au Nord, par la Saxe. Ce royaume est presque par tout environné des montagnes de la fameuse forêt Hercynienne, dont les bords rompus par l'inclinaison de nombreux sommets, coupant cet amphythéâtre élevé et spacieux, en forment un paysage d'une variété, d'une hardiesse et d'une beauté ravissante. La Bohème, dont le sol est si fertile, possédait au-delà de trois millions d'ames, avant qu'un gouvernement despotique n'eût avili l'esprit de ses habitans, et paralysé leur industrie. 1618.

Les Historiens du seizième siècle représentent les Bohémiens de ce tems comme des hommes qui avaient reçu de la nature un visage rubicond, une énorme stature, et une force de corps prodigieuse. Ils étaient inébranlables dans leurs résolutions, féroces, orgueilleux et prompts à ressentir les injures; ils avaient un air arrogant, étaient amateurs d'une pompe et d'une magnificence grossières, et adonnés aux orgies et à l'intempérance. La langue naturelle du royaume de Bohème est l'esclavon, qui paraît avoir été la mère-langue non seulement des Tartares, mais aussi des Turcs leurs descendans, et de tous les Peuples habitant ces régions qui s'étendent des parties septentrionales de la Russie à la Turquie

1618. d'Europe (1). Prague, capitale de ce royaume, ville d'une grandeur remarquable, s'étend le long des bords et des deux côtés de la Mulda : elle est ornée de beaucoup d'édifices magnifiques, et sur tout de deux châteaux forts, dont l'un servait de résidence ordinaire à ses anciens rois. Les riches provinces de Silésie, de Moravie et de Lusace dépendaient aussi de la Bohême : elles ajoutaient infiniment à sa puissance, et lui donnaient un grand poids dans la balance des Nations.

Origine et progrès de la Réforme. L'autorité de l'Eglise de Rome ne fut jamais assez grande, assez universelle, pour bannir du Monde Chrétien l'esprit de recherche et l'amour des connaissances. Pendant la durée des plus épaisses ténèbres qui couvrirent les moyens âges, parut une étoile çà et là dans le Firmament, qui réfléchit la lumière des anciens tems, et présagea que, quoique le soleil de la science fût couché, il reviendrait éclairer les Nations égarées. Déjà, dès le huitième siècle, Claude,

---

(1) La Russie, la Pologne avec la Lithuanie, la Hongrie, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie l'Istrie, la Valachie, etc., etc.

Evêque de Turin, avait jeté les premières semences de la Réforme dans les vallées du Piémont, d'où elles furent successivement transplantées dans d'autres contrées. Au treizième siècle, les Vaudois, ou les Vallaisans, ou les Albigeois, disciples de Claude, connus sous ces noms et sous plusieurs autres, s'étaient déja répandus si loin, étaient devenus si nombreux, que le Pape jugea nécessaire de déployer ses derniers efforts pour les anéantir. A cet effet, la première croisade de Chrétiens contre Chrétiens fut proclamée, et l'office d'Inquisiteur établi. Ainsi, une guerre qui, d'abord, s'était engagée avec les Infidèles, fut alors poursuivie contre d'infortunés hérétiques. En France seulement, si nous en croyons l'autorité de Mede (1), le fer moissonna un million de ces malheureuses victimes. Suivant un autre écrivain, moins soupçonné d'aggraver les horreurs commises par l'Inquisition, les Vallaisans qui se trouvaient dans ce royaume, furent détruits par le fer et par le feu, ou dispersés dans des régions éloignées, ou chassés dans des antres inaccessibles au fond des bois

1618

(1) *Vide* Mede dans son Apocalypse, p. 503.

1618. et des monts environnans. Quelques-uns cherchèrent un asile dans la partie des Alpes contiguë à la Provence ; d'autres se retirèrent dans la Calabre ; les uns trouvèrent hospitalité dans la Grande Bretagne ; les autres dirigeant leurs pas vers l'Orient, se fixèrent en Bohème, en Livonie et en Pologne (1). En Allemagne, ils se multiplièrent avec une telle rapidité, qu'au commencement du quartorzième siècle, on en comptait quatre-vingt mille en Bohème, en Autriche et dans les provinces voisines. Et, dans l'espace de moins de cent ans, ces sectaires étaient devenus si nombreux, qu'ils soutinrent et défendirent leurs dogmes en dépit de la tyrannie papale étayée de la puissance de l'Empereur. En 1410, sous Robert Ier, Comte palatin, assis sur un trône relevé par les actions éclatantes de Charlemagne, et sous Vinceslas, Roi de Bohème, son prédécesseur, dépouillé de la dignité impériale à cause de sa monstrueuse conduite (2), les préceptes reli-

(1) De Thuanus, Préface à Henri IV, p. 7.

(2) Winceslas était continuellement plongé dans la débauche ; et, dans ses excès d'ivrognerie, il exerçait fréquemment les plus détestables cruautés sur ses sujets de tout rang. Par un singulier mélange de barbarie, de ca-

gieux des Albigeois obtinrent un triomphe glorieux par le savoir, l'éloquence et la vie irréprochable de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Ces sévères Réformateurs, condamnés aux flammes par le Concile de Constance, endurèrent le martyre en Héros, et de leurs cendres naquit une guerre civile. Mais bientôt l'Empereur Sigismond, ardent bigot, tout dévoué à la Religion catholique, nonobstant un nombre infini de grandes qualités, vit soulever contre sa puis- 1618.

price et d'indécence, il avait contracté une étroite liaison avec le bourreau, qu'il appelait « *son compère* ». Son cuisinier l'ayant un jour offensé, il ordonna de le faire rôtir tout vif. L'accumulation de tant d'horreurs, et le honteux sacrifice qu'il faisait des droits de l'empire en Italie et en Allemagne, ouvrirent enfin les yeux des Electeurs qui, d'une voix unanime, le dépouillèrent de la couronne impériale. Wincesias fut si peu affligé de sa déposition, qu'il répondit avec la plus parfaite soumission : « Nous sommes ravis de joie d'être déchargés du fardeau de l'empire ». Il envoya de suite un message aux villes impériales, où il leur demandait de lui donner, comme dernier témoignage de leur loyauté, quelques bottes de leur meilleur vin. Il s'enferma ensuite dans le château de Visigrade à Prague, où il s'abandonna sans mesure à ses débordemens accoutumés. Sans doute, un Prince d'un si étrange caractère était incapable de se mêler de disputes religieuses.

1618. sance les belliqueux Bohémiens qui, conduits et animés par la valeur de Zisca, maintinrent tout-à-la-fois leurs opinions avec de solides argumens, et les armes à la main. Bientôt Zisca, l'intrépide Zisca, vainqueur de ce même Sigismond dans différens combats, donna la loi au royaume de Bohème jusqu'à sa mort arrivée en 1424. Aussi, la mémoire de cet homme extraordinaire demeura-t-elle en si grande vénération chez le Peuple qu'il avait tant honoré par ses vertus et par ses victoires, qu'ayant ordonné, en mourant, de faire un tambour de sa peau, cet ordre, par une circonstance unique, fut ponctuellement exécuté. Ainsi, après avoir subi les préparations nécessaires, la peau de Zisca, transformée en tambour, fut longtems le symbole de la victoire. Procope, prêtre catholique, converti par les Ecrits d'un des disciples de Jean Huss, ranima les esprits des Bohémiens ses frères, dont beaucoup, après la mort de Zisca, s'étaient réfugiés dans des antres et dans des montagnes. Ce guerrier qui, au caractère sacerdotal joignait l'esprit militaire, soutint la cause de son parti avec tant de bravoure et tant de gloire, qu'il périt dans un combat contre les Catholiques. Cependant, le nom de Hussite avait frappé d'un tel effroi

l'ame de Sigismond, que ce Prince faisant droit à la privation sur laquelle portaient principalement toutes les plaintes des Réformés, leur accorda le calice dans le Sacrement de l'Eucharistie, avec une amnistie générale et la confirmation de leurs priviléges. 1618.

Mais les promesses verbales et même écrites se rétractent aisément, quand elles ne sont appuyées d'aucune puissance assez prépondérante pour exiger leur accomplissement. L'expérience nous démontre qu'un droit, si légal qu'il soit, ne sert à rien, sans un moyen infaillible pour s'en saisir. En effet, les Protestans dispersés ayant cessé d'être formidables, Sigismond exerça sur eux de nouvelles tyrannies. Ses successeurs immédiats au trône impérial, aussi zélés Catholiques que ce Prince, faisaient gémir en Allemagne les Réformés sous l'oppression d'un gouvernement arbitraire, quand Martin Luther, exaltant l'esprit des Nations, les appela à leur aide, répandit une nouvelle vie dans leur ame languissante, multiplia leur nombre, éleva leur puissance.

Si, au tems où Luther prêcha contre les Indulgences, ce novateur eût trouvé le Monde chrétien, sans exception, imperturbablement attaché à la Foi romaine, il lui eut été impossible

1618. de faire germer avec un plein succès sa doctrine dans l'ame de ses auditeurs, quelqu'absurdes que fussent les maximes du Clergé, quelque scandaleux que fussent les désordres dont la vie dissolue de ses membres offrait le déplorable exemple : tant a de force l'empire d'une autorité établie et d'une opinion universellement reçue! Néanmoins les contestations continuelles, élevées entre les Papes d'une part, et de l'autre, entre les Empereurs et les Princes souverains, contribuèrent d'elles-mêmes non seulement à diminuer le respect porté jusqu'alors à la Juridiction papale, mais encore à la détruire entièrement, en faisant naître l'idée de porter le flambeau dans les fondemens sur lesquels elle était établie. La renaissance des Lettres facilita singulièrement cette recherche qui, par une terrible fatalité pour l'Eglise régnante, découvrit la véritable source de sa puissance et de sa doctrine. Des Ecrits frappés au coin de l'esprit le plus brillant et du sarcasme le plus délicat suivirent les découvertes de graves Théologiens et de profonds Antiquaires. Bientôt, les ingénieuses railleries du Dante, de Pétrarque et d'Erasme rendirent plus intéressans les pieux et savans ouvrages de Savonarola, de Berengarius et de Wickliff. Dès le

commencement du seizième siècle, la doctrine 1618
primitive de la Chrétienté avait pris racine dans presque toutes les contrées de l'Europe. Les matériaux pour la Réforme avaient été rassemblés, et les premières fondations de cet édifice achevées, avant que Luther et Calvin parussent pour y mettre la dernière main. Les Esprits se trouvant donc ainsi préparés, la doctrine de ces Réformateurs se répandit par tout. En Bohème et dans les Provinces qui en dépendaient, où déjà de semblables opinions avaient été adoptées, où presqu'en général on recherchait soigneusement tous les moyens de lutter contre l'Empereur et de contrarier le Souverain Pontife, elles firent des progrès si rapides, si extraordinaires, que le nombre des Hussites et des Evangélistes, dont les noms paraissent être synonymes aux Ecrivains contemporains, égala bientôt celui des Catholiques, et prit chaque jour un nouvel accroissement. D'une si grande réunion d'une même secte naquit nécessairement le pouvoir ; et du pouvoir, un esprit de persécution. A Prague, les Réformés exercèrent beaucoup de violences sur les personnes et sur les propriétés du Clergé : ils chassèrent l'Archevêque de cette capitale ; et d'après leur système de

1618. conduite, il est évident qu'ils ne visaient à rien moins qu'à s'emparer du gouvernement civil et ecclésiastique. Cependant, Ferdinand Ier, réunissant une sage et vigoureuse fermeté à beaucoup de douceur et de modération, parvint à mettre un frein à la hardiesse de leurs entreprises. Il suffit à ce Prince de l'influence de l'autorité et du pouvoir de la persuasion, pour les contenir dans de justes bornes, et pour conserver les droits de l'Eglise romaine. Il les conjura de s'en rapporter aux décisions des Pères de la Chrétienté, assemblés alors en Concile à Trente; et, d'un autre côté, pour que l'autorité de ces Pères pût acquérir un plus grand poids dans l'esprit des Réformés, il les conjura de prendre les mesures que leur dicterait le bien de la Religion, pour rétablir les mœurs corrompues du Clergé. Il rétablit à Prague, avec d'autres prêtres catholiques, le Métropolitain qui en avait été exilé, et leur envoya un grand nombre de Jésuites pour les aider de leur zèle dans les augustes fonctions du Ministère sacré. Les travaux de ces prédicateurs, payés et protégés par l'Empereur, soutinrent pendant quelque tems les intérêts de la Religion catholique, qui touchaient à leur déclin. La mémoire de Maximilien et de Ro-

dolphe, successeurs immédiats de Ferdinand 1618.
au trône impérial, est accusée par les Ecrivains catholiques d'un froid et d'une indifférence en matière de Religion, qui furent extrêmement favorables aux progrès de l'Hérésie. Cette inculpation dirigée contre Rodolphe ne paraît pas être tout-à-fait dénuée de fondement. En effet, tandis que, d'un côté, les Protestans sollicitaient une extension de leurs priviléges, et que, de l'autre, les Catholiques suppliaient instamment que les demandes de ces Hérétiques fussent extraordinairement restreintes, l'Empereur refusa d'abord de satisfaire l'un et l'autre parti : mais une heureuse conjoncture donna un grand poids aux sollicitations des Protestans, et les couronna d'un plein succès. Mathias qui, déjà, avait usurpé le gouvernement de la Moravie, de l'Autriche et de la Hongrie, aspirait alors à la couronne de Bohème; et, pour se rendre les Réformés favorables, il affecta de professer les principes de la Tolérance, et de se montrer zélé protecteur de leurs droits et de leurs priviléges. Il réussit donc à s'attacher, par ces artifices, les chefs d'un parti si formidable par la supériorité du nombre, par sa force et par son humeur guerrière. La prédilection qu'il montra

1614. pour la Religion prétendue Réformée, couvrit d'un voile spécieux la violence de ses usurpations; et les courageux Sectaires, devenus tout-à-coup ses zélés partisans, ne rougirent point de soutenir ses injustes prétentions. Enhardis par la faveur de Mathias et par la justice de leur cause, ils prirent les armes; et, dans cette attitude hostile, présentèrent de nouveau leur pétition à l'Empereur, pour obtenir une confirmation authentique de leurs divers priviléges. Jusqu'ici Rodolphe avait exercé sur la Bohème le pouvoir d'un Souverain; et quoiquil n'eût ni penchant, ni capacité pour le prolonger par la force des armes, cependant, il ne poussait pas l'insensibilité pour les attraits d'une couronne au point de la résigner, s'il pouvait la retenir en faisant aux Religionnaires quelques concessions touchant la forme et la doctrine de leur culte. En conséquence, les Protestans obtinrent un Edit royal qui leur accordait le libre exercice de leur Religion en Bohème et dans les provinces adjacentes. Cet Edit leur permettait également de tenir un Consistoire, ou conseil, pour discuter les affaires ecclésiastiques; il leur octroyait encore la faculté de fonder d'autres institutions relatives au gouvernement et à la défense des Eglises de

la Réforme, de même qu'à l'établissement 1618.
d'écoles, de colléges et de temples. D'où l'on peut supposer avec raison que la plus grande latitude donnée à cette dernière concession, fut la liberté laissée aux Protestans d'élever sur leurs propres terres des édifices consacrés à la prière. Mais les Réformés donnant à cette permission un sens bien plus expressif et bien plus étendu, commencèrent à bâtir des temples, même sur les terrains appartenans aux Ecclésiastiques : liberté que toute la Catholicité regarda comme un outrage excessif. Des plaintes très-graves contre ces usurpations portées immédiatement à Mathias, que la mort de son frère Rodolphe venait d'asseoir sur le double trône de l'Empire et de Bohème, firent émaner à l'instant de son autorité royale une lettre portant défense expresse aux Protestans d'édifier aucun temple sur les terres dépendantes de l'Eglise romaine. En conséquence de cette proclamation, un ou deux de ces édifices furent démolis; et, dès ce moment, la plus grande fermentation se manifesta parmi tous les Protestans, qui exhalèrent leur ressentiment contre le nouvel Empereur, en récapitulant les promesses trompeuses avec lesquelles il les avait déçus, lorsqu'il aspirait à la couronne de Bohème.

1618. Les Protestans de ce Royaume appuyés de leurs *Défenseurs*, dont l'objet était de surveiller les intérêts de l'Eglise, de répandre l'alarme dans les tems de danger, et de concerter des mesures utiles à la défense commune (1), furent bientôt en état de combiner et de réunir tous les efforts capables de maintenir la vraie Religion dans toute son intégrité. Henri, Comte de Thorn, remarquant la force de cette grande machine, et combien il serait aisé de la mettre en mouvement dans une conjoncture si favorable, conçut le hardi projet de la faire jouer contre la Maison d'Autriche. A la vérité, ce gentilhomme était d'un naturel entreprenant et impétueux : mais, dans cette occasion, le motif qui le détermina fut moins l'effet d'un esprit inquiet et turbulent, que celui de la violence des passions excitées par le ressentiment, par la crainte, et sur tout par l'ardeur d'un zèle religieux. Privé de l'héritage de ses pères, et chassé de son pays natal par la tyrannie de

---

(1) Les *Défenseurs* paraissent avoir été les principaux chefs de leur communion, soit dans leurs différentes congrégations, soit dans les différens districts du pays.

l'Archiduc de Gratz, à cause de son inébranlable attachement à la doctrine de la Réforme, il trouva un asile au sein des Protestans de Bohème. Son zèle et ses souffrances pour la cause de la Foi protestante, lui gagnèrent la faveur et la confiance des Bohémiens; et la supériorité de son génie leur estime. Du tems où Mathias jugeait qu'il était d'une bonne politique de caresser les Protestans, il affecta un extrême désir d'assurer la fortune du Comte de Thorn; et, conformément à ce système de conduite, dès que ce Prince se fût saisi de la couronne de Bohème, il lui donna le commandement de Carlestein, forteresse de ce Royaume, où étaient déposés les titres concernant les droits et les prérogatives de la Royauté. Mais, dès que la mort de Rodolphe eût affermi la puissance de Mathias, il jeta le masque de cette prétendue bonne volonté qu'il avait témoignée jusqu'alors envers les Protestans, en protégeant ouvertement la Foi dans laquelle il avait été élevé, et qui favorisait le plus le Pouvoir royal. Le nouvel Empereur ne voyait que d'un œil jaloux et soupçonneux les principes d'indépendance que professait le Comte de Thorn: car, étant résolu de réprimer les prétentions des Hérétiques, il prévit une conjoncture où 1618.

1618 il serait dangereux de confier les places fortes de la Bohême à d'autres mains qu'à celles des Catholiques. Guidé par cette fourbe politique, Mathias dépouilla Thorn du gouvernement de Carlestein, dont il pourvut le Comte Martinitz, servile instrument de l'Autorité ecclésiastique et royale. Ferdinand, successeur de Mathias, loin de laisser entrevoir au malheureux disgracié aucun espoir de se rapprocher du trône, le menaça au contraire, par sa cruelle bigoterie, d'une oppression encore plus forte. Dans ces circonstances, Thorn ne vit de ressources que dans une commotion et une révolution civiles. Ces terribles innovations dans le gouvernement de Bohême, que justifiaient à ses yeux l'enthousiasme de Religion et la passion dont on a déjà vu qu'il était dominé, conspirèrent avec ses nouveaux sujets de mécontentement à le décider d'en faire la tentative (1). Il vola donc dans toutes les parties du

(1) Voici les principales autorités, d'où est tirée cette histoire de l'origine des troubles de Bohême : Annales de l'Empire, tom. II. — Heiss. hist. de l'Empire. — Batt. Nan. hist. lib. IV, anno 1618, et passim. — Gonçales de Cesp. lib. prim. cap. V, et passim. — Véritable récit de ce qui s'est passé à Prague le 21 mai 1618.

Royaume, et se précipitant de place en place, il s'attacha sans relâche, dans les assemblées publiques et dans les sociétés particulières, à faire revivre chez les Bohémiens l'amour de la liberté, et à les convaincre du danger dont leur patrie était menacée. La hardiesse de son génie et la ferveur de son zèle animèrent tous ceux qui l'écoutaient de cette même hardiesse et de cette même ferveur. Au même instant la flamme embrasa tous les cœurs : ce ne fut plus qu'un concert de volontés unanimes, qu'une réunion d'hommes de tout rang, pénétrés d'une sainte résolution pour défendre, avec leurs vies et leurs fortunes, leurs droits religieux, au mépris des plus imminens dangers. Enfin, à l'instigation de Thorn, les *Défenseurs*, ou *Chefs des Protestans*, convoquèrent une assemblée générale des Etats du Royaume, avec l'inébranlable dessein d'y concerter des mesures, dont l'efficacité leur assurât le prompt redressement de leurs griefs. 1618.

L'Empereur considérant cet esprit d'associa-

— Everhard Wassemburgii Embricensis de bello inter Imperatores Ferdinandos et eorum hostes, etc. — Histoire du Roi Jacques, par Wilson.

1618. tion comme l'avant-coureur d'une révolte, fit publier une proclamation qui défendait toute assemblée d'États avant son arrivée en personne au milieu d'eux, ou celle d'ordres ultérieurs envoyés pour cet effet à ses ministres. Nonobstant une injonction si positive, les *Défenseurs* accompagnés d'un grand nombre des plus puissans Barons, suivis d'une foule de serviteurs et d'adhérens armés, auxquels s'étaient réunis presque tous les habitans de Prague, s'asemblèrent en cette ville le 20 de Mai; et, après un sermon analogue à la circonstance, suivi d'une prière solennelle, ils jurèrent de défendre mutuellement leur Religion et leurs Eglises, non seulement à Prague, mais dans toutes les parties de la Bohème. Ils résolurent en même tems de publier à la face de l'Europe un exposé de leur conduite actuelle et de leurs vues à venir. Conformément à ce dessein, ils dressèrent un manifeste, dont l'exorde renfermait les plus fortes expressions de loyauté envers l'Empereur, comme Roi de Bohème. Les Etats généraux déploraient les dangers qui les contraignaient de prendre des mesures dont les premières apparences semblaient vouloir détruire une autorité qu'ils avaient tant à cœur de maintenir dans toute son inviolabilité.

Manifeste des Bohemiens.

Ils protestèrent qu'ils n'avaient d'autre dessein que de déjouer les pernicieux projets de certains esprits turbulens et séditieux qui, méditant sans relâche la ruine de leurs libertés et et le renversement des lois fondamentales du Royaume, avaient abusé de la confiance de l'Empereur et de celle de Ferdinand, au point de décider ces Princes à marcher contre les Bohémiens à la tête d'armées ennemies; à s'emparer de Prague; à tuer ou emprisonner presque tous les Nobles et Députés des Etats; à raser enfin leurs Eglises, et abolir le libre exercice de leur Religion (1). Ce Manifeste lu à haute voix, fut approuvé des Etats, et couvert des plus vifs applaudissemens du Peuple. 1618.

Sur ces entrefaites, arriva un ordre du Ministère imperial, qui intimait aux chefs du Parti protestant de se disperser et se retirer dans leurs demeures habituelles. Mais, loin d'obtempérer à ce commandement, le Comte de Thorn, à la tête d'un certain nombre de Barons à cheval et en armures, court au château

(1) Everhardi Wassemburgii Embricensis Commentarium inter Imperatores Ferdinandos II et III, et eorum hostes.

1618. de Visigrade, s'empare de ses portes, et pénètre dans la salle du conseil où se trouvaient réunis les Ministres de Mathias, pour délibérer sur le douloureux état du Royaume. Bientôt, des altercations et des invectives, on en vient aux mains; et les Comtes Martinitz, Slavata et Fabricius, principaux membres du Gouvernement, sont précipités des croisées, la tête la première. Cependant, malgré une chute de soixante pieds de haut, et plusieurs coups de fusil tirés en même tems sur ces ministres, ils échappent à la mort, et sont préservés de toute blessure dangereuse. Une conservation si étonnante de ces trois hommes d'Etat fut considérée par les Catholiques comme un miracle opéré par le Ciel pour le maintien de la Foi romaine; et les Ecrits de ces tems-là sont remplis de descriptions très-circonstanciées du mur du château de Visigrade, et de l'horrible précipice ouvert entre le pied de ce mur et le fossé qui le défendait. Mais les Historiens protestans nient ce prétendu miracle, et observent que l'endroit où tombèrent les trois ministres impériaux était entièrement couvert, à une grande hauteur, de fiente de cheval, de boue et de feuilles d'arbres.

Les Bohémiens devenus coupables du crime

de rebellion par cette première attaque, résolurent d'y persévérer, et d'obtenir par leur propre valeur et leur bonne fortune une amnistie qu'ils avaient si peu de raison d'attendre des mains de Mathias, et moins encore de celles de son successeur. Ils sentirent naître dans leur ame des vues encore plus élevées, plus vastes que celles qu'ils avaient conçues au premier signal du danger; et, dès ce moment, ils résolurent de venger tout à-la-fois par l'épée, leurs priviléges civils et leurs priviléges religieux. Ils ne pouvaient que s'affermir de plus en plus dans cette résolution, soit qu'ils considérassent la situation intérieure de leur propre pays, soit qu'au dehors ils portassent leur attention sur les Etats étrangers. En Bohème, rien ne pouvait résister à leurs forces réunies. Mathias, dont la santé s'affaiblissait à mesure que le nombre des années se multipliait sur sa tête, n'avait ni le pouvoir, ni peut-être même la volonté de maintenir, en opposition aux justes droits d'un Peuple généreux, une juridiction arbitraire, que sa mort prochaine allait faire passer entre les mains d'un successeur ambitieux et haï. La Bohème fortifiée par la nature, et dont le sol fertile avait à peine besoin de la main des

1618.

Révolte des Bohémiens.

1618. hommes pour donner d'abondantes moissons, était défendue par un Peuple fier, belliqueux, prêt d'affronter les dangers et la mort même pour le maintien de sa Religion. Si, d'après un examen approfondi de leur position particulière, les Bohémiens considéraient d'un œil attentif celle des autres royaumes, des exemples non moins encourageans s'offraient d'eux-mêmes à leurs regards, et soufflaient dans leurs ames ce noble feu dont elles étaient embrâsées. L'influence irrésistible de l'exemple qui, plus que la raison, gouverne le Monde, déployait toute sa vigueur dans cette conjoncture importante. Naguère, la république de Venise et le duc de Savoie étaient parvenus à maintenir leur indépendance contre les prétentions et contre le pouvoir de cette tyrannie civile et religieuse, que maintenant les Bohémiens étaient appelés à combattre. Les Protestans de France eux-mêmes formaient, de fait, un Etat séparé au milieu d'un grand royaume. Les Provinces-Unies des Pays-Bas, malgré la crise la plus violente et la plus désastreuse qu'on puisse imaginer, avaient pleinement réussi, par leur invincible courage, à sortir victorieuses de cette lutte terrible, et s'étaient élevées, en

dépit des vieilles bandes espagnoles et de 1618.
l'or du Nouveau-Monde, au plus haut degré de puissance et de liberté. Ces faits glorieux, toujours présens à l'esprit des chefs d'un peuple guerrier, formaient les principaux sujets de leurs discours oratoires, de leurs mâles Ecrits, qu'ils faisaient circuler par tout le royaume, au moyen de la presse, et qui tous portaient l'empreinte d'une véritable éloquence et d'une brûlante énergie. Et, comme divers Etats animaient les Bohémiens par leur exemple, il est probable aussi que tous les souverains Protestans les secoururent de tous les moyens qui étaient en leur puissance. La sympathie de Religion avait rendu leur cause la cause des Nations; et leurs fidèles compagnons à l'Autel devenaient leurs soldats d'élite au champ d'honneur (1).

Les Bohémiens résolus d'obtenir à tout prix le rétablissement de leur ancienne constitution et de leurs premières lois, chassèrent du fort, qui servait de Palais Royal, l'ancienne garni-

(1) Historia de Don Felippe, etc., par Gonçalo de Cespides, lib. I, cap. VI. — Batt. Nani, lib. IV, 1616.

1618. son, pour la remplacer par une nouvelle en qui ils pussent avoir une confiance sans bornes. Ils nommèrent de-là, pour gouverner la Bohème, trente Directeurs qui, après avoir reçu d'abord le serment d'allégeance et de fidélité des Magistrats de Prague, procédèrent à l'administration du Royaume, et débutèrent par l'expulsion des Jésuites et la confiscation de leurs biens : ils levèrent une armée de douze régimens d'Infanterie et de deux mille chevaux, dont ils donnèrent le commandement au Comte de Thorn : ils adressèrent un manifeste à l'Empereur, aux Etats de Silésie, de Moravie, de Lusace, à toutes les Provinces et à tous les Etats de l'Empire, à tou te l'Europe enfin, qui contenait un exposé de leur conduite, et réclamait l'appui de tous les amis de la Tolérance religieuse et de la Liberté civile.

Ernest, Comte de Mansveldt, épousa le premier la cause des Bohémiens, et fut le dernier de ses partisans qui l'abandonna. Il était fils naturel du Comte de Mansveldt, que Philippe II avait nommé Gouverneur des Pays-Bas. Dès ses premières années, il s'était attaché, comme son père, à la Maison d'Autriche. La Cour de Vienne admirait avec justice ses talens et ses vertus; et, dans un accès passager de faveur,

Le comte de Mansveldt entre au service des Bohémiens.

elle lui avait promis de légitimer sa naissance, 1618.
et de le mettre en possession des biens de l'auteur de ses jours. Mais bientôt l'intérêt l'emporta sur une promesse dictée par un simple mouvement de générosité : et comme les plus violens ressentimens naissent toujours d'une confiance déçue, de même aussi la haine de Mansveldt contre Mathias devint-elle implacable : son aversion pour la Maison d'Autriche s'étendit même jusqu'à la Religion que professait cette famille. Mansveldt abandonna la Foi catholique pour embrasser ouvertement la Doctrine de Luther ; bien plus, il quitta le service de l'Empereur, et se jeta dans les bras de Charles Emmanuel, le plus actif et le plus entreprenant de tous les ennemis de la Maison d'Autriche. Cependant, la situation actuelle des affaires d'Allemagne ouvrait une carrière si brillante au génie, à l'ambition et à la vengeance de Mansveldt, qu'il ne pût se défendre de manifester au Prince généreux, qui venait de le recevoir dans ses armées, le plus ardent désir de faire agréer son épée aux Etats de Bohème révoltés. Le Duc de Savoie, qui considérait les troubles d'Allemagne comme le gage le plus certain de sa propre sûreté, non seulement applaudit aux vues de Mansveldt, mais

1618. lui permit aussi de lever dans ses propres Etats deux mille hommes, qu'il le pria, en outre, de tenir pendant plusieurs mois à sa solde (1), comme le reste de ses troupes. Mansveldt, à la tête de ce petit corps, prit donc la route de Bohême, où il fut accueilli avec une extrême joie, et nommé aussitôt général d'artillerie. Ainsi, les forces de ce Royaume furent confiées à deux hommes qui, tous deux, étaient étrangers; qui, tous deux, malgré le renversement de leur fortune, ne respiraient que vengeance contre la Maison d'Autriche; qui, tous deux, possédaient éminemment l'Art militaire, et qui, tous deux, étaient d'habiles politiques. Mais il existe entre les caractères de ces deux hommes étonnans une différence singulièrement remarquable. Le Comte de Thorn, qui avait le talent d'élever, d'unir et de manier les esprits, était le plus propre à gouverner une Nation. Mansveldt, au contraire, si brave, si entreprenant, si ingénieux, si rafiné, entendait mieux l'art de triompher dans les combats. A la vérité, les talens militaires de ce guerrier fameux éclipsent toute la Tactique des Géné-

Caractères des comtes de Thorn et de Mansveldt.

(1) Batt. Nani, lib. IV, 1618.

raux ses contemporains ; et jamais héros dans aucun siècle, ne montra plus de courage pour affronter les dangers, ni plus d'adresse pour les éviter. Ces deux grands Capitaines ouvrirent donc, chacun séparément, la campagne à la tête d'une armée ; et leurs mouvemens firent déployer aussitôt dans toute la Bohême l'étendard de la rebellion qui, par l'effet inévitable d'une violente commotion, devint le signal d'une insurrection générale en Silésie, en Moravie, en Lusace, en Hongrie et dans l'Autriche supérieure (1). 1618.

Embarras de l'Empereur Mathias.

La nouvelle de cette révoluiton détourna tout-à-coup l'Empereur d'objets absolument étrangers aux convulsions d'Etat. L'idée qui se présente si naturellement d'elle-même aux Monarques dans de semblables conjonctures, frappa d'abord Mathias ; mais des mesures vigoureuses pouvaient devenir aussi fatales à sa propre puissance qu'à la liberté de la Bohême. Mathias était incapable de tenir la campagne en personne ; et le commandement d'une armée était dévolu de droit à Ferdinand. Cependant, il n'était point douteux qu'un si puissant instru-

(1) Collection de Rushworth, vol. I, p. 7, 8.

1618. ment allait placer de fait toute l'autorité du gouvernement entre les mains d'un rival. Déterminé par cette considération, Mathias écrivit, dans le stile des Catholiques de ces tems, une lettre paternelle, où il requérait les Etats Evangéliques de Bohème de mettre bas les armes, et de licencier leurs troupes, avec promesse, en cas d'obéissance, de leur accorder indemnité et protection. Mais les provinces révoltées regardèrent cette offre, non comme un témoignage de douceur, mais comme une preuve de faiblesse (1) : elles affectèrent même un tel mépris pour cette lettre, qu'elles dédaignèrent d'y répondre. Mathias défendit alors toutes levées de troupes dans l'Empire, sans une permission impériale, et fit, à son tour, circuler chez toutes les Puissances européennes un détail très-exact de la révolte des Bohémiens. De ce Manifeste naquit une guerre polémique entre ce Prince et ses sujets révoltés : preuve convaincante qu'un différend d'une nature si grave devait se décider, comme se décident d'ordinaire ces sortes de crises, non

(1) Historia de Don Felippe III, por Gon. de Cesp. lib. I, cap. VI.

par la plume, mais avec l'épée. En effet, Mathias, appuyé des Princes, des amis et des alliés de sa maison, leva en Allemagne une armée de dix mille hommes, dont le nouveau Roi de Bohème, comme on l'avait prévu, demanda le commandement, et l'obtint avec des restrictions si fortes, qu'elles lui laissaient à peine une ombre de pouvoir, pour ne point effaroucher le vieil Empereur. Ferdinand se garda bien d'exercer une autorité si limitée, dont il se dessaisit à l'instant, dans la crainte d'irriter Mathias contre lui, et de porter ce Prince ombrageux à lui faire perdre toute espectative à la couronne impériale. En conséquence, et d'après son consentement, les destinées de l'armée furent confiées aux mains du célèbre Comte de Bucquoy. Ce général se mit immédiatement en campagne; et, après avoir soumis Teutsbrod à son obéissance, il assit son quartier général à Budovits, seule place forte qui restât alors a l'Empereur dans toute la Bohème. De son côté, le Comte de Thorn s'avança contre Bucquoy, réduisit Krumlaw avec les fauxbourgs de Budovits, et tint cette dernière ville étroitement bloquée. Il y eut aussi entre les armées ennemies diverses ascarmouches, que la fortune favorisa alternativement.

1618.

Le comte Bucquoy, nommé au commandement de l'armée Impériale.

1618\. Diverses escarmouches entre les Impériaux et les Bohémiens.

Tandis que Thorn surveillait avec tant de soin les mouvemens du Comte Bucquoy, Mansveldt poussait avec succès le siége de Pilsen. Cette ville, si importante par la force de sa position, commandait une vaste étendue de pays très-fertile le long du cours d'une branche de la Mulda, et renfermait des magasins et des trésors immenses : car, comme elle était dans cette partie de la Bohème la seule place où le pouvoir des Catholiques l'emportât sur celui des Protestans, les Jésuites, de même que les autres ecclésiastiques et beaucoup des plus riches citoyens de Prague s'y étaient retirés avec leurs effets les plus précieux. Les conditions auxquelles ses habitans se rendirent, après une résistance opiniâtre, furent qu'ils conserveraient deux compagnies de soldats évangéliques, qu'ils se racheteraient du pillage moyennant soixante mille Florins, et qu'ils prêteraient serment d'allégeance et de fidélité aux États protestans de Bohème. Mais quelques soldats Catholiques et plusieurs citoyens préférèrent l'exil et la perte de leurs biens à cette dernière condition. Mansveldt, après avoir jeté dans Pilsen une forte garnison de cavalerie et d'infanterie, continua de pénétrer en Bohème, et

s'empara, presque sans résistance, de plusieurs autres places. 1619.

Durant le cours de ces événemens, l'Empereur ne cessa de faire des ouvertures de paix. Mathias ne rougit point de s'abaisser au rôle de suppliant, pour conserver à tout prix son autorité. Il poussa même la condescendance vis-à-vis de ses sujets (1) au point de chercher à les gagner, en leur prodiguant les promesses les plus séduisantes, les expressions les plus flatteuses, et les attentions les plus recherchées. Les Etats évangéliques, comme on l'a déjà observé, n'avaient répondu aux premières avances de ce Prince qu'avec le silence du mépris : mais dès qu'il eut tiré l'épée, il devint un négociateur plus respectable, et ils daignèrent l'honorer d'une lettre. Le sujet sur lequel elle roulait était d'une nature bien extraordinaire : c'était un exposé de plaintes amères sur les ravages commis par les troupes impériales dans le Royaume de Bohème. Mathias répondit qu'il était extrêmement affligé de tous les maux dont ses sujets avaient été accablés, mais que, mal-

L'Empereur fait des ouvertures de paix.

(1) Histoire du règne de Louis XIII, roi de France, et des principaux événemens arrivés pendant ce règne dans tous les pays du Monde.

1619. gré leurs longues misères, il se verrait encore obligé de faire passer au milieu d'eux un plus grand nombre de troupes, s'ils refusaient de mettre bas les armes. Les Bohémiens s'efforcèrent alors de déterminer l'Empereur à la paix par la médiation des Archiducs ses frères. Selon toute probabilité, si Mathias leur eut rendu leur ancienne constitution, et permis l'établissement de la Religion Protestante, ils lui eussent abandonné tout le pouvoir d'un Roi féodal. Mais un simulacre de royauté ne pouvait qu'irriter l'ambition de l'Empereur; et ce différend, peut-être, n'eût-il pas été terminé, en supposant même qu'il en eût été revêtu. Aussi, dès ce moment, toute espèce de confiance cessa entre Mathias et ses sujets; et la matière en litige consista dès-lors à décider qui de l'Empereur ou des Etats Protestans de Bohème retiendrait le pouvoir de l'épée : question extraordinairement épineuse à résoudre, et qui ne pouvait l'être que par un appel à l'épée elle même.

Le 20 de mars 1619, la mort fit descendre du trône impérial dans la tombe Mathias, accablé depuis long-tems sous le poids des plus

douloureuses infirmités et des affaires les plus compliquées. Ferdinand, son successeur, incertain de son habileté pour réduire les Bohémiens à l'obéissance par la force des armes, étudia tous les moyens de captiver leur confiance, et de les amener à une soumission volontaire par la solidité du raisonnement, par une douce persuasion, et par des actes manifestes de la plus tendre sollicitude pour assurer leur bonheur. Afin de remplir d'autant mieux son dessein, ce Prince, après avoir enjoint à Bucquoy de cesser entièrement les hostilités, publia dans ses divers Etats une suspension d'armes générale, appuyée d'une promesse solennelle à tous ses sujets révoltés du pardon et de l'oubli de leurs fautes passées : il confirma de plus leurs anciens priviléges, et leur donna les assurances les moins équivoques de la tolérance la plus absolue en matière d'opinions religieuses. Ces promesses, accompagnées d'autres expressions qui respiraient la plus pure bienveillance, furent immédiatement suivies des plus pressantes invitations aux Bohémiens de rentrer dans le sentier de la paix. Mais toutes ces exhortations de Ferdinand, quelqu'insi-

1619.

Mort de Mathias, et Succession de Ferdinand.

1619. nuantes qu'elles fussent, demeurèrent dans un profond mépris, comme celles de son prédécesseur. Le Comte de Thorn, qui venait de se rendre maître d'Iglaw, ville frontière de Moravie, et de plusieurs autres places, s'était approché du Danube, sur l'invitation de plusieurs Barons autrichiens, après avoir reçu de nouvelles troupes. Ce général traversa ce fleuve, à la tête de son armée, sur des bateaux fournis par ceux qui favorisaient sa cause, et répandit la terreur dans Vienne et ses environs. La garnison de cette ville, forte seulement de quinze cents fantassins et de deux cents cavaliers, était occupée à la préserver à-la-fois des attaques du dehors et des séditions du dedans: car Thorn avait dans ses murs de nombreux partisans, qui s'étaient engagés à lui livrer une des principales portes, pour en faciliter la réduction. Si dans cette conjoncture, qui semblait favoriser avec tant de prédilection les armes des Insurgés, ce général eût fait usage de sa célérité accoutumée, la possession de cette capitale de l'Autriche eût, selon toute probabilité, fixé l'indépendance des Etats de Bohème, et donné naissance à d'autres révolutions non moins importantes. Cependant, plein de confiance dans la terreur de ses armes

et dans l'influence de ses partisans, Thorn espérait de réduire Vienne, même sans résistance. Il somma donc cette ville de se rendre; mais, pendant deux jours qu'il attendit inutilement une réponse à Fischen, l'Université avait armé cinq cents étudians; et plusieurs compagnies de cuirassiers, arrivées du grand Duché de Toscane pour secourir la place, étaient parvenues à s'y introduire, après avoir passé, sous divers travestissemens, à travers les escadrons Bohémiens. A cette époque même, plusieurs Zélateurs effrénés, saisissant Ferdinand par le pourpoint, invoquaient la liberté de conscience avec mille imprécations. Mais, la terre foulée sous les pas des coursiers fougueux, et l'éclat menaçant des épées et des lances eurent bientôt délivré ce Prince des clameurs tumultueuses de farouches pétitionnaires qui, à leur tour, furent frappés de consternation et de terreur (1). Thorn alors s'approchait de Vienne, dans le dessein de l'assiéger, quand des objets plus importans l'appellant soudain ailleurs, le contraignirent d'abandonner ce projet. 1619.

(1) Gio. Batt. Nani, Historia della Republica Veneta d'all. an. 1613, sin' al 1671, lib. IV, 1619.

1619. Le Comte Dampierre de Lorraine venait de lever quatre mille hommes en Hongrie, avec lesquels il avait résolu de se rendre auprès de Bucquoy. Mansveldt, instruit de son projet, résolut de l'attaquer aussitôt, pour ne lui pas donner le tems de rendre l'armée impériale irrésistible par cette jonction. Il marchait dans ce dessein, lorsque Bucquoy lui-même, qui s'était mis en embuscade, fondit à l'improviste sur son corps, dont il fit un terrible carnage. Mansveldt eut dans cette action beaucoup des siens faits prisonniers; et lui-même fut du nombre des blessés. L'armée bohémienne se vit donc obligée de se retirer à Breslaw, capitale de la Silésie; et ce désastre détermina les Etats de Bohème à rappeler Thorn, pour s'opposer aux progrès d'un ennemi victorieux. D'un autre côté, Bucquoy, après s'être emparé de plusieurs places, gagna Budovits, où il attendit des renforts de Flandre (1). Thorn n'ayant pu forcer les Impériaux au combat, se contenta de reprendre sur eux plusieurs forteresses, et se rendit à Prague où se trouvaient

(1) Gonç. de Cespides, Hist. etc., lib. I, cap. 6. — Hist. de Louis XIII.

rassemblés les Réformés de Bohème, de Moravie, de Silésie et de Lusace. 1619.

Dans cette situation des affaires, l'Archevêque de Metz, en sa qualité de Chancelier de l'Empire, proclama une diète à Francfort, pour s'occuper de l'élection d'un roi des Romains. Les Electeurs y procédèrent en personne, ou par leurs chargés d'affaires; et le 28 août, Ferdinand fut revêtu de la pourpre impériale.

Les Etats de Bohème se fortifient par de nouvelles alliances, et se décident à se choisir un nouveau Roi.

Les Etats de Bohème étaient alors assemblés pour deux mois; et, dans le cours de cette période, ils formèrent deux ligues offensives et défensives, l'une avec les provinces annexées à ce Royaume, et l'autre avec Bethlehem Gabor qui, du rang de simple citoyen, s'était élevé, par la faveur de la Porte, à la souveraineté de Transilvanie. D'après la teneur de l'un de ces traités, les Bohémiens s'engageaient à soutenir Gabor de tout leur appui, pour monter sur le trône de Hongrie; et, par le second, ce Prince promettait formellement à ce Peuple courageux de maintenir son droit d'élection, pour se donner un maître. En effet, les Bohémiens avaient résolu de ne jamais reconnaître Ferdinand pour leur roi, mais de se choisir un souverain parmi les Protestans, et de secouer à

1619. jamais le joug des Princes de la Maison d'Autriche. Ils justifièrent par plusieurs argumens le motif pour lequel ils faisaient descendre Ferdinand du trône. « En conservant en apparence, dirent-ils, les formes d'un gouvernement libre, les Monarques européens ont su cacher adroitement leur tendance vers un pouvoir absolu, afin de réduire insensiblement sous le joug de l'esclavage leurs sujets sans défense. L'élection de Ferdinand, ajoutèrent-ils, toute légitime qu'elle paraisse, n'est, certes, autre chose qu'un acte d'autorité. Mathias, dans la plénitude de sa toute-puissance, s'est donné un successeur, sans que personne osât le contredire. C'est donc ainsi, continuèrent-ils, que roulant dans sa pensée le funeste dessein de Perpétuer dans sa famille le pouvoir royal, la Maison d'Autriche n'a pas craint de fouler aux pieds les droits les plus sacrés d'un Peuple libre, en usurpant ce même pouvoir confié à ses mains pour la prospérité publique. » Mais, en écartant adroitement la question sur la validité de l'élection de Ferdinand, les Bohémiens persistèrent à soutenir que ce Prince avait, sans contredit, perdu tout titre à leur couronne par une violation manifeste des priviléges des

Etats, et notamment par les efforts qu'il avait tentés, à l'effet de s'affermir sur un trône élevé par leurs mains, en appelant à son secours les Espagnols pour subjuguer les Allemands. A ces raisons aussi graves que solides, alléguées par les Bohémiens pour se délivrer de Ferdinand, ils en ajoutèrent une autre vraiment extraordinaire, et même tout-à-fait ridicule: ils protestèrent qu'ils avaient un droit d'autant plus incontestable de se donner un nouveau Roi, que Ferdinand s'était ouvert une voie au trône de Bohème avec l'or de l'Espagne: voulant donner à entendre par cette échappatoire que, s'ils avaient prêté serment d'allégeance à ce Prince, cet acte de soumission n'était que le triste effet d'une insigne corruption (1). 1619.

Tels furent les motifs mis en avant par les Bohémiens pour déposer leur Roi: ceux sur lesquels ils se fondèrent pour en élire un autre, étaient non moins puissans. Cependant, comme ils n'avaient point encore éprouvé les inconvéniens d'une aristocratie, ils ne pensaient pas que l'élection d'un Monarque fût absolument nécessaire au régime intérieur de leur pays: ils

(1) Histoire de Gustave Adolphe, par Harte.

1619. n'étaient pas non plus assez fortement attachés à la dignité royale pour se donner un maître, dans l'unique vue d'étaler aux yeux des Nations la pompe fastueuse et la parade imposante des Cours. Mais l'énergie du Prince qui réclamait le trône dont ils venaient de l'exclure, les forçait d'anéantir sans délai ses prétentions par les liaisons et les alliances les plus formidables. Ardens à effectuer une mesure si délicate et si hardie, les Bohémiens offrirent d'abord leur couronne au Duc de Savoie. Déjà ce Prince leur avait donné les preuves les plus signalées de sa bienveillance ; et la supériorité de son génie leur devenait précieuse et même indispensable, pour les sauver du danger qui les menaçait. Cependant, tout en applaudissant à l'esprit généreux des Bohémiens, et tout en les pressant de persévérer dans une entreprise si glorieuse, Charles Emmanuel refusa la royauté. Ils jetèrent donc les yeux sur Jean-George I, Electeur de Saxe qui, dans l'espoir d'hériter du Duché de Clèves, se garda bien de contrarier les projets de la Maison d'Autriche. Enfin, ils s'adressèrent à l'Electeur Palatin, dont le zèle et le courage n'étaient pas indignes d'un trône qu'ils le jugeaient capable de conserver dans toute sa splendeur

par ses propres forces, et par les liens du sang qui l'unissaient au prince Maurice (1) et au Roi de la Grande-Bretagne. Frédéric, après une légère incertitude, dont eurent bientôt triomphé son ambition naturelle et les pressantes sollicitations de la Princesse sa femme, qui avait sur son esprit un ascendant irrésistible, se rendit aux instances des Bohémiens, et vola tout aussitôt à leur secours avec dix mille fantassins et deux mille chevaux.

1619.

L'Electeur Palatin accepte la couronne de Bohème.

Tandis que les soulévemens qui agitaient l'Allemagne fixaient l'attention de toute l'Europe, et répandaient les plus vives inquiétudes chez toutes les Nations qui étaient animées par les sentimens d'intérêt, d'affection ou de religion, parut tout-à-coup dans le Firmament, vers la région septentrionale, une comète qui répandit une consternation générale; et les esprits furent tourmentés tout-à-la-fois par les craintes d'une guerre sanglante et par les terreurs de la superstition. A cette période, une croyance en astrologie était universelle en Europe comme en Asie; et

Les Nations alarmées à l'apparition d'une comète.

(1) Son oncle.

1619. chaque jour voyait naître de nouveaux Ecrits, contenant diverses interprétations sur ce corps lumineux. Tandis que le Vulgaire le considérait comme un présage sinistre d'événemens domestiques et particuliers, les Savans et les hommes de génie, pleins de mépris pour ces absurdes commentaires, supposaient qu'une sympathie générale agissait sur l'Univers ; qu'à certaines époques, la Nature tombait dans une espèce de convulsion, dont les secousses, par un effet tout simple, anéantissaient les facultés de l'esprit humain (1). Et si la mortelle langueur de l'oisiveté est la grande malédiction attachée à la vie de l'homme (2), on peut affirmer aussi, d'un autre côté, que jamais, dans aucun tems, il n'y eut plus de
1620. vraie félicité répandue sur toute la terre.

La lutte entre l'Empereur et le Prince Palatin parut d'abord tout-à-fait inégale. Un esprit de mécontentement et de résistance s'était manifesté dans tous les domaines de Ferdinand : ses couronnes chancelaient sur sa tête ; et

(1) Batt. Nan. Hist. lib. IV. — Histoire du Roi Jacques, par Wilson, ann. 1619. — Histoire de Hume, vol. VI, octavo, p. 155.

(2) Voyez l'abbé Dubois, et l'Essai sur la Société civile, par Ferguson.

déjà celle de Bohème en paraissait enlevée. 1620
La petite armée, aux ordres de Bucquoy, était l'unique rempart qu'il eût à opposer aux diverses forces commandées par l'Electeur, et par les Comtes de Thorn et de Mansveldt. Un nouvel ennemi, plus terrible encore, s'avançait sur lui des portes de l'Orient. Le Prince de Transilvanie, sous les auspices et avec la promesse d'un puissant secours de la Porte Ottomane, se débordait en Hongrie comme un torrent. Bientôt, ce fier conquérant, devenu maître de la capitale de ce Royaume, en prit la couronne, avec le titre de Roi; bientôt, il s'empara de toutes les places les plus importantes de cette partie des domaines de Ferdinand, à l'exception de Javarrin et de Comorrau; bientôt, il se joignit au Comte de Thorn, et jetta un pont sur le Danube, avec la ferme résolution de porter la guerre au cœur de l'Autriche.

Dans cette cruelle extrémité, le courage naturel de Ferdinand fut étayé des trésors, des armes et de la puissance de l'Espagne. Philippe avança des sommes immenses, et mit sur pied des forces considérables, pour soutenir une cause où se trouvaient engagés tout à-la-fois la grandeur de sa famille et l'appui de la Religion catholique. A l'instant même un corps de

1620. huit mille hommes se mit en marche des Pays-Bas, pour renforcer l'armée impériale commandée par Bucquoy, tandis que Spinola, avec une armée de trente mille hommes, Italiens, Espagnols, Wallons et Irlandais, se préparait à envahir le Palatinat(1). Des secours si formidables encouragèrent les Electeurs de Saxe et de Bavière (2) à figurer alors du côté que paraissait favoriser la Fortune, en adhérant explicitement aux vues de Ferdinand, dont ils attendaient des avantages sans nombre. On a parlé précédemment des espérances dont se nourrissait le Duc de Saxe (3). Et,

(1) Batt. Nani, lib. IV, 1619. — Historia de Don Felippe, etc., par Gonç. de Cespides, lib. I, cap. 9, 11.

(2) Maximilien le Grand.

(3) Un Ecrivain célèbre suppose que le duc de Saxe a pu être entraîné par un mouvement de jalousie contre Frédéric qui, de son égal, allait devenir son supérieur, ou par la crainte que les Princes de la Maison de Weymar, qu'il connaissait pour être ses plus chauds partisans, ne rentrassent en possession de la Saxe, qui était l'ancien héritage de leur famille, si la victoire conservait au nouveau Roi la couronne que les Bohémiens venaient de lui déférer. (Pauli Piaseccii Chronica Gestorum in Europâ singularium : apud Amelot de la Houssaie;

quant au Duc de Bavière, il fut attiré dans le parti de la Maison d'Autriche, par la promesse de recevoir, en retour de son attachement à la cause de cette Maison, les biens et la dignité de l'Electeur Palatin, son parent. L'exemple et l'influence du Prince Bavarois, l'autorité de toute la Maison d'Autriche et les intérêts communs de la Foi romaine unissant, sans exception, les Princes de la Ligue catholique, leur firent prendre unanimement la résolution de soutenir Ferdinand de leurs vies et de leurs fortunes. Le Pape lui-même, indépendamment des bénédictions spirituelles qu'il répandit pour le succès de cette entreprise, donna 1622.

Disc. Hist.). Peu importe au reste de rechercher si ces conjectures sont bien ou mal fondées : car, il faut l'avouer, on ne parvient souvent qu'avec une extrême difficulté à démêler les motifs réels qui ont donné naissance aux actions des Princes, puisque leur conduite est le plus souvent déterminée par des causes secrètes, et même quelquefois très-ordinaires. Quant au fait dont il est question, je me contenterai d'observer que je ne trouve aucun historien qui veuille ajouter foi à cette déclaration de l'Electeur de Saxe lui-même, qui jurait de soutenir le juste droit de Ferdinand contre les prétentions de Frédéric, puisqu'une conduite contraire de la part de ce Prince, eût couvert de honte la Religion protestante.

1620. l'exemple d'un secours pécuniaire, qui fut suivi par plusieurs Ecclésiastiques, et par quelques Princes d'Italie. Au moyen d'une si puissante confédération, on vit bientôt sur pied, pour la defense de l'âncienne Religion, une armée dont le Duc de Bavière eut le commandement. La protection accordée à Gabor par l'Empire Ottoman, décida le Roi de Pologne à venir à l'appui de cette alliance. Ce Prince, animé du plus chaud intérêt pour la prospérité de Ferdinand, infesta tout-à-coup la Moravie de dix mille Cosaques, auxiliaires sauvages et féroces, qui, après avoir ravagé cette province, se joignirent à l'armée impériale commandée par Bucquoy (1).

Conduite de la France et de l'Angleterre dans la contestation actuelle.

Les yeux de toute l'Europe se tournèrent dans cette conjoncture importante sur les Rois de la Grande Bretagne et de France. Les liens du sang et la sympathie de Religion faisaient prendre au premier le plus vif intérêt à la fortune de Frédéric. Le second était entraîné par les plus pressans motifs d'ambition et de politique, pour s'opposer aux progrès d'un rival orgueilleux et haï. Mais l'indolente résolution

(1) Batt. Nani, lib. IV, 1619.

de Jacques; son respect pour les droits des Rois; un désir encore plus ardent d'unir par les nœuds d'hyménée le Prince de Galles à la seconde Infante d'Espagne; et, par dessus tout, l'agréable pensée où il se complaisait que chacun lui portait la plus profonde vénération à cause de son amour pour la justice, et du rare et brillant savoir dont il avait orné son esprit par de longues méditations, furent autant de circonstances qui le décidèrent, selon sa coutume, à donner la préférence aux mesures pacifiques, afin de devoir l'élévation de l'Electeur Palatin non à la valeur des guerriers, mais au génie des négociateurs (1). 1620.

Louis connaissait à merveille les intérêts de la France, et ne manquait pas de cet esprit nécessaire pour les faire valoir avec vigueur. Mais ce Prince doué d'un caractère singulièrement modeste, toujours prêt à céder à des talens bien inférieurs aux siens, était alors subjugué par le Duc de Luines qui, lui-même, avait eu l'insigne bassesse de se laisser corrompre par les artifices de l'Ambassadeur d'Espagne,

(1) Voyez l'Histoire de la Grande-Bretagne, par Hume, année 1619.

1620. au point de sacrifier du même coup à son ambition personnelle les intérêts de l'Electeur Palatin et ceux de la France. La riche héritière de la Maison de Péquigny et de Chaunes avait été élevée à la Cour de Bruxelles. La politique de Luines lui suggéra l'idée de gagner la faveur des Archiducs, afin de ménager adroitement un mariage entre cette favorite de la fortune et Honoré, son frère. Il entretint, dans cette vue, une correspondance secrète avec ces Princes, et gagna facilement leurs bonnes graces, en s'engageant à servir les vues de la Maison d'Autriche dans la conjoncture critique où elle se trouvait. Pour couvrir ses secrets desseins d'un voile impénétrable aux yeux de son maître, il lui persuada que si l'Electeur Palatin parvenait à s'affermir sur le trône de Bohême, il deviendrait immanquablement le plus chaud protecteur des Huguenots, avec lesquels il entretenait une correspondance très-active par le canal du Duc de Bouillon, son oncle. Trompé

Juin 1620. par ce prétexte spécieux, Louis envoya sur-le-champ un ambassadeur (1) à Ulm, où se tenait une diète de l'Empire, composée des Chefs de la Religion Catholique de l'Union Protestante,

(1) Ils étaient trois, le duc d'Angoulême, le comte de Béthune, et M. de Chateauneuf.

et de députés des Etats et des Princes des alliés. 1620.
Cet Ambassadeur déclara formellement à la diète que le Roi, son maître, avait résolu de garder la plus exacte neutralité dans le différend qui venait de s'élever entre l'Empereur et l'Electeur Palatin. Il déplora les maux infinis, la longue et cruelle effusion de sang qu'allait entraîner indubitablement une guerre extravagante, prête à s'allumer entre des Princes que ni débats, ni motifs d'animosités mutuelles ne poussaient aux hostilités. « Cette » malheureuse querelle, dit-il, ne concerne que l'Empereur et l'Electeur Palatin. Laissez donc ces deux Souverains vider » leur différend, l'épée à la main. Cependant » si, dans la conjoncture actuelle, les esprits » des Princes sont trop fortement agités pour » écouter des conseils sages et pacifiques, que » du moins les ravages et les horreurs de la » guerre ne désolent point toute l'Allemagne; » qu'au contraire, ils demeurent resserrés, autant qu'il sera possible, dans les bornes les » plus étroites. Or, comme le Royaume de » Bohème est le seul sujet de contestation entre Ferdinand et Frédéric, que ce pays soit » aussi, seul, le théâtre des opérations militaires que pourront entreprendre leurs amis

1620. Traité d'Ulm.

» et leurs alliés pour le maintien de leurs droits » respectifs ». On conclut donc un traité où l'on convint qu'à l'exception de la Bohème, les Princes de l'Union Protestante, ni ceux de la Ligue Catholique n'envahiraient, ou n'attaqueraient directement ou indirectement aucun électorat, principauté, province, ou ville de l'Empire.

Le succès de cette négociation mettait l'Empereur en mesure d'agir avec la dernière activité. Les simples bons offices de l'Angleterre envers Fréderic, devenaient un sujet général de dérision; et Ferdinand connaissait à merveille les dispositions de la France (1). A la vérité, les Princes et les Etats Protestans d'Allemagne étaient animés de la plus forte haine contre ce Chef de l'Empire; mais les jalousies politiques (2) et les disputes religieuses (3), qui déjà les avaient divisés dans l'assemblée qu'ils venaient de tenir à Nuremberg, ne présageaient que trop qu'ils

(1) Histoire de la Grande-Bretagne par Hume, règne de Jacques I[er], années 1619, 1620, 1621, 1622.

(2) Hist. della Rep. Ven. — Batt. Nani, lib. IV, 1619.

(3) Hist. de Don. Felippe, etc., par Gonçales de Cespides, lib. I, cap. 9.

ne prendraient jamais de mesures assez vigoureuses pour faire triompher la cause de Frédéric. Le traité d'Ulm affranchissait en outre l'Empereur de toute crainte sur leurs attaques, et lui laissait la liberté de jeter des forces invincibles en Bohême et dans les provinces dépendantes de ce Royaume. Enhardi par de si heureuses circonstances, Ferdinand lança contre son rival un décret, par lequel il le citait au Ban de l'Empire : décret dont il remit l'exécution à l'Archiduc Albert et aux Ducs de Bavière et de Saxe. 1620.

Août. Le marquis de Spinola envahit le Palatinat.

Don Louis de Velasco était demeuré avec quinze mille hommes pour défendre les frontières d'Autriche, voisines des Provinces-Unies, tandis que le Marquis de Spinola, ainsi qu'on l'a précédemment observé, se trouvait à la tête d'une armée de trente mille Espagnols qui, sous les drapeaux d'Albert, se mit précipitamment en marche pour le Palatinat, et fit halte à Coblentz, au confluent du Rhin et de la Moselle. Comme, par cette invasion, Spinola enfreignait le traité d'Ulm, les Princes de l'Union évangélique reprochèrent amèrement cette perfidie au Parti Catholique. Mais l'Electeur de Metz ajoutant l'insulte à la violation du traité, dit que la Maison d'Autriche

1622. n'était nullement liée par cet acte, puisqu'elle ne se trouvait point comprise dans la Ligue catholique (1). Ces Princes, alarmés de la conduite de cette orgueilleuse Maison, et violemment irrités du ton d'arrogance qu'elle prenait envers eux, opposèrent au Marquis de Spinola une armée de vingt-quatre mille hommes d'infanterie, dont ils donnèrent le commandement au Marquis d'Anspach (2). Le premier d'Octobre, ce corps fut joint près de Worms par deux mille chevaux, quatre cents mousquetaires aux ordres du Prince Henri de Nassau, et deux mille quatre cents Vétérans anglais d'infanterie (3), conduits par le Chevalier Horatio Vere. Ces seuls vétérans, et quelques modiques sommes d'argent furent tout ce que le Roi de la Grande-Bretagne osa se permettre d'accorder à son gendre; et, selon toute vraisemblance, il n'eut même jamais hasardé de lui envoyer ce faible secours contre les Autrichiens, si sa timidité, ou la bonté de son na-

(1) Amelot de la Houssaie, Disc. hist.

(2) Hist. de Don Felippe III, par Gonç. de Cesp. lib. I, cap. II.

(3) Histoire du Roi Jacques, par Arthur Wilson, Esq.

turel ne l'eût décidé à faire mine de répondre au généreux attachement que manifestait le Peuple anglais pour la personne et la cause de Frédéric (1). Mais l'Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Londres ménagea avec tant d'adresse les espérances et les craintes de Jacques, que ce faible Monarque dédommagea amplement Philippe de la légère assistance qu'il avait procurée à l'Electeur Palatin. En effet, tandis que les Anglais, commandés par Vere et les autres amis et alliés de Frédéric, étaient battus en Allemagne par Spinola, le Chevalier Robert Mansell, Vice-Amiral de la Grande-Bretagne, approvisionnait les arsenaux espagnols de munitions navales de toute espèce, et protégeait ouvertement le commerce et les côtes de cette Nation contre les pirateries des Turcs. 1620

Dès son arrivée à Coblentz, Spinola fut instruit qu'Anspach avait assis son camp à Oppenheim (3), poste d'une extrême importance, pour défendre ou commander le Palatinat. Le Général espagnol, afin de tirer l'ennemi d'une

(1) Histoire de la Grande-Bretagne par Hume, année 1619.

(2) Histoire du Roi Jacques, par Arthur Wilson, Esq.

(3) Batt. Nau. Hist. etc., lib. IV, 1620.

1620. position si formidable et s'en saisir aussitôt, affecta d'exécuter des mouvemens et de montrer des dispositions qui, d'abord, semblaient indiquer une intention d'attaquer Francfort sur le Mein, pour ensuite jeter dans le doute s'il voulait en effet assiéger cette ville, ou Worms. Ce stratagème réussit à souhait; car, tandis qu'en ordonnant ces manoeuvres, Spinola réduisait Creutznach et Altzeim, Anspach pressé par les instances des habitans de Worms, volait à leur secours avec ses principales forces, et ne laissait dans Oppenheim qu'une garnison suffisante pour la protéger efficacement. Mais Spinola, dont toutes les attaques paraissaient se diriger contre Worms, fait soudain volte-face, et fond sur Oppenheim qu'il prend d'assaut avec d'immenses munitions de guerre et de bouche. Bientôt, il forme des magasins dans cette place importante, dont il s'assure la conquête par de nouveaux ouvrages et une nombreuse garnison. De là, il jette un pont sur le Rhin et passe dans le Bas-Palatinat, où il soumet en six mois plus de
27 Septemb. trente villes et châteaux (1).

(1) Gonç. de Cesp. lib. I, cap. 11, 13. — Batt.

Quand on considère que, dans un si court 1620.
espace de tems, ce Général réduisit et demeura maître absolu de la plus grande partie de cet Electorat en présence d'une armée tout aussi nombreuse que la sienne, et qui, peut-être, ne le lui cédait point en bravoure, on est forcé de convenir ou qu'il l'emportait sur son adversaire par un génie transcendant, ou qu'Anspach n'avait reçu en naissant qu'une trempe de capacité bien inférieure à celle accordée ordinairement par la nature au commun des hommes. Tous les historiens conviennent, il est vrai, que, dans cette campagne, comme dans les précédentes, Spinola déploya les talens militaires les plus consommés. Cependant, les relations qu'ils donnent des exploits de ce grand homme diffèrent essentiellement dans plusieurs points; et, peut-être, à beaucoup d'égards, s'éloignent-elles toutes absolument de la vérité. Les évolutions des armées, leurs marches, leurs contre-marches, et les différentes opérations militaires, de quelqu'espèce qu'elles soient, ne sauraient être décrites avec une exactitude scrupuleuse dans des compila-

Nani, lib. IV, cap. 16, 20. — Histoire du règne de Louis XIII.

1620. tions du moment, faites à la hâte, et toujours mensongères. Bien plus, elles ne pourraient obtenir ce degré de perfection, même d'après une comparaison réfléchie des ouvrages qui ont le plus de droit de prétendre à l'austère impartialité de l'histoire. Le Général d'armée, ou les dépositaires de ses secrets, ont, seuls, la faculté de rendre un compte véridique de ses vues et de ses desseins. Quant aux vicissitudes d'un engagement, elles ne sont pas toujours connues de l'officier même le plus expérimenté, quoiqu'il soit témoin de l'action. Ainsi, le dernier degré de perfection auquel peut prétendre un Ecrivain, consiste à faire connaître les avantages inestimables qui résultent d'une vigilance infatigable et d'une subtile pénétration. Il doit s'attacher sur tout à pénétrer les Esprits du pouvoir de la discipline, de la force de l'habitude, de l'influence de l'opinion; et, peut-être aussi, à découvrir quelques-unes de ces causes qui, s'emparant du cœur de l'homme, tantôt l'enflamment d'un noble courage, et tantôt le frappent d'une terreur panique.

Mais, s'il est impossible d'honorer ici par de justes éloges le génie de Spinola, en remontant aux véritables principes qui firent éclore

et mûrir ses vastes desseins, du moinsil est aisé de voir qu'il n'avait pas un rival bien dangereux dans le marquis d'Anspach. Car, de même qu'on a cité comme un exemple glorieux la profonde capacité du Général espagnol, de même aussi l'on peut donner une triste et fidèle ébauche de l'incapacité du général allemand. En effet, le troisième jour après l'arrivée des troupes anglaises et hollandaises, Anspach, à la tête de six mille fantassins, de quatre mille chevaux et d'un train d'artillerie proportionné, se mit en marche, dans l'intention de surprendre Altzeim. Mais, Spinola, jaloux de ne pas laisser ternir sa réputation militaire par la reprise de quelqu'une des villes qu'il avait conquises sur l'ennemi (1), vola au secours de cette place. Anspach informé de sa marche, fit à l'instant volte-face pour lui présenter le combat. Cependant, Spinola, instruit à tems que l'armée qu'il avait résolu d'attaquer était de beaucoup supérieure en nombre à la sienne, dressa ses batteries sur le sommet d'une montagne voisine, d'où les faisant jouer avec le plus grand

1620.

Incapacité d'Anspach, général de l'armée des Princes de l'Union.

(1) Gonç. de Cesp. lib. I, cap. 13.

1620. succès sur la cavalerie ennemie, qui déjà le serrait de très-près, il la força de se retirer. A son exemple, les Princes de l'Union transportèrent également leur artillerie sur une autre montagne, située à la droite de Spinola, où se trouvait aussi une vallée d'une extrême largeur, avec une troisième montagne au milieu, couverte de chaumières et de vignes. Cette masse séparait les deux armées et les empêchait de s'observer mutuellement. Il fallut donc que leurs généraux gravissent son sommet, pour découvrir leur position et leurs mouvemens respectifs. Dès que les Princes de l'Union s'apperçurent que les Espagnols étaient si fort empressés de se retrancher dans une position avantageuse, ils comprirent aussitôt qu'ils leur étaient inférieurs en nombre, et résolurent de les attaquer sur-le-champ. On convint que les Anglais commenceraient la charge. A cet effet, Horatio Vere choisit quatre-vingt mousquetaires dans chaque division de ses vétérans. Toute l'armée était pleine d'ardeur et brûlait de combattre; mais la nuit la surprit presque sous les armes. Fatigué d'un si long délai, le général Anglais, accompagné des comtes d'Oxford et d'Essex, gravit de nouveau la montagne plantée de vignes, pour

examiner encore une fois la position de l'ennemi, qu'il vit se retirer en bon ordre et dans un profond silence. L'infanterie marchait la première : elle était suivie des chariots remplis de bagages, et rangés sur deux lignes formant une espèce de fortification, pour couvrir sa retraite, que protégeait également la cavalerie placée à son arrière-garde. Spinola, dans cet ordre, se repliait rapidement sur Oppenheim : mais Anspach étant campé plus près de cette place que les Espagnols, il lui était facile de s'en rendre maître, ou de forcer au combat l'ennemi qui, sans doute, n'en fût pas sorti vainqueur. Plein de cette idée, le comte d'Essex vole vers Anspach ; et, transporté d'un noble enthousiasme, il le presse jusqu'à l'importunité de profiter sans balancer d'une conjoncture aussi importante que favorable pour les armes de l'Union. Mais Anspach répondit avec aigreur et vivacité : « *Voici un fort entre nous et Oppenheim ; et nous ne pouvons nous porter sur cette ville, sans nous exposer au canon de l'ennemi.* » Sur quoi, Horatio Vere s'écria : « *Et quand combattrons-nous donc, s'il nous faut éviter le canon* (1) ? » Outre cette faute, on venait d'en- 1620.

(1) Ce trait de lâcheté d'Anspach est particulièrement

1621. trer dans un hiver extraordinairement rigoureux. L'intensité du froid était si violente, que les officiers anglais furent obligés de brûler la plus grande partie de leurs chariots ; et, quant aux simples soldats, ils couchaient en monceaux sur la terre, serrés comme un troupeau couvert d'une toison de neige. Il est tout simple de penser que l'inclémence d'une saison si terrible dut causer une plus grande mortalité chez les Italiens et les Espagnols, que chez les Naturels des pays septentrionaux. Néanmoins, si nous admettons l'autorité d'un historien Espagnol justement célèbre, les habitans des régions méridionales soutinrent avec infiniment plus de patience et de courage les fatigues de la campagne que les Allemands et les Anglais (1).

Progrès de la guerre en Bohème.

Tandis que les affaires de l'Empereur prenaient dans le Palatinat une face riante, elles obtenaient en Bohème les succès les plus brillans. Ce Prince vigilant avait reçu l'avis qu'Osman, assis sur le trône de Mahomet, attendait avec impatience le retour du printems pour

tré de l'histoire du Roi Jacques, par M. Wilson, qui en fut témoin oculaire.

(1) Hist. de Don Felippe III, etc., par Gonç. de Cespides, lib. I, cap. 12—14.

envahir la Pologne, afin de diviser les forces 1620.
de l'Autriche en faveur de l'Electeur Palatin et du Prince de Transilvanie. Alarmé des desseins du Chef des Musulmans, Ferdinand pressa les Ducs de Bavière et de Saxe d'assembler et faire avancer précipitamment leurs armées sur l'ennemi, afin de parvenir à éteindre incessamment le flambeau de la guerre par des opérations tout à-la-fois rapides et décisives, et ne pas donner au tems et au hasard les moyens de procurer à Frédéric de nouvelles forces qui fixassent la fortune dans ses mains. Animé par un motif si déterminant, l'Electeur de Saxe, à la tête de vingt-quatre mille hommes, fond en Lusace, réduit en cendres Budissen, sa capitale, et fait rentrer en un clin-d'œil cette province sous la domination de l'Empereur. Ce premier objet rempli, l'Electeur détache à la hâte de son armée, pour la Silésie, quartorze mille hommes qui s'emparent incontinent de Glogaw, ville située sur l'Oder, laquelle, en ouvrant une libre communication avec la Baltique, assurait aux troupes des quartiers précieux dans un pays vaste et fertile.

En même-tems, Le Duc de Bavière, à la tête de vingt mille fantassins et de quatre mille chevaux, marchait sur la haute et basse

1620. Autriche. La basse Autriche ne tarda pas à revenir sous l'obéissance de l'Empereur, qui lui rendit sa protection : mais la haute Autriche dédaigna d'abord de suivre cet exemple de soumission. Le Comte de Mansveldt avait jeté dans Lintz, sa capitale, une garnison de deux mille hommes qui, d'abord, avait inspiré aux Etats une sorte de confiance et de résolution, que ne pouvait vaincre la crainte d'un danger encore éloigné. Cependant, l'approche du Duc de Bavière, dont ils étaient de plus en plus menacés, les frappa enfin de tant de terreur, qu'ils lui envoyèrent des députés pour lui présenter des ouvertures de paix, quoique leurs troupes n'eussent encore éprouvé ni perte, ni diminution; et que, contre leur attente, elles ne fussent pas inférieures en nombre à celles de l'Electeur. Mais, plein de mépris pour ces premières avances, ce Prince prit Lintz d'assaut le 4 Août, punit de mort les Chefs des Révoltés, condamna ceux qu'il épargna à supporter les frais d'une forte garnison, et livra tout le pays aux horreurs de la guerre. Comme il ne restait plus dans l'Autriche supérieure ni château, ni forteresse capable de résister au conquérant de sa capitale, les principaux mutinés se soumirent à l'Empereur ou

fuirent en Bohême. Ainsi, le Duc de Bavière, après avoir entièrement rétabli la paix et l'obéissance dans cette partie des Etats de Ferdinand, se mit en marche pour se joindre au Comte de Bucquoy, qui s'opposait, avec des succès balancés, aux progrès de l'armée bohémienne dont, à cette époque, les principaux quartiers étaient établis à Egleburg (1). Bucquoy, conformément aux ordres de Ferdinand, se porta de Langlovits à Budovits, où il fut joint par le Duc de Bavière. Après une courte conférence entre ces généraux, les deux armées se rendirent vers Prague par des chemins différens. Le 10 Octobre, soit par une mesure concertée, soit par un effet du hasard, elles s'approchèrent de Pilsen. Jusques-là, leurs forces partagées s'étaient emparées de toutes les villes et forteresses situées dans l'espace qu'elles avaient parcouru; et, par tout, les traces des Cosaques étaient teintes de sang. Mais Pilsen défendue par le génie et les talens de Mansveldt, résista courageusement à leurs efforts réunis. Animé par une inébranlable fermeté, ce général, loin de s'émouvoir d'être sommé 1620.

Le comte de Mansveldt amuse les Généraux de l'Empereur.

(1) Gonç. de Cesp. lib. I, cap. X. — Batt. Nani, lib. IQ, 1620.

1620. de rendre cette ville aux armées combinées de Ferdinand et du duc de Bavière, saisit au contraire cette occasion pour demander une cessation d'armes, et négocier un traité d'accommodement. Afin de cacher d'autant mieux son véritable dessein, il insinua très-adroitement, dans une lettre qu'il écrivit au Duc et à Bucquoy, quelques plaintes générales contre la Fortune ennemie, et contre le Destin encore plus cruel, qui le condamnaient à lutter sans cesse contre des difficultés insurmontables, et ne lui laissaient pour toute récompense que l'ingratitude et le manque de parole. L'Electeur et le Commandant Impérial considérèrent ces plaintes comme une première démarche tentée par Mansveldt, pour remettre entre leurs mains la ville et la garnison de Pilsen, aux conditions que la sagesse des Politiques juge quelquefois à propos d'offrir aux soldats de fortune. Une circonstance, qu'on va rapporter, tout-à-l'heure, s'offrait justement très-à-propos, et s'accordait à merveille avec l'idée dont leur imagination était frappée, pour leur faire croire qu'ils avaient parfaitement deviné l'intention réelle de Mansveldt, et les décider sans retour à ne former aucun doute

sur la sincérité de ses ouvertures. Ils ne balancèrent donc pas un moment à faire passer à ce général une réponse affectueuse, où ils s'efforçaient de le remettre dans les intérêts de la Maison d'Autriche par les promesses les plus positives d'un rapide avancement et d'immenses richesses. Mais, toutes les dignités militaires, tous les trésors de Ferdinand étaient trop méprisables aux yeux d'un si grand héros, pour vaincre l'inflexibilité de son caractère. Il n'était pas au pouvoir du Chef de l'Empire d'offrir à son courage un objet d'ambition et de vengeance aussi glorieux que celui qu'il poursuivait maintenant avec tant d'ardeur. Néanmoins, Mansveldt feignit de témoigner une satisfaction infinie des assurances de protection que voulaient bien lui donner le duc de Bavière et Bucquoy; mais il refusa de rendre la place et les troupes qu'il commandait, sans sauver du moins son honneur, en faisant mine de résistance. Les Généraux de l'armée des Alliés reconnurent alors qu'ils étaient dupes de ses artifices (1). Ils ne devaient pourtant pas désespérer de réduire Pilsen par la force des 1620.

(1) Batt. Nani, lib. IV, 1620.

1620. armes ; cependant, comme tout leur annonçait que la valeur imperturbable de Mansveldt rendrait ce siége extrêmement long, et que chaque moment devenait précieux pour l'Empereur dans la crise où se trouvait ce Prince, ils résolurent, après un mois d'efforts inutiles, d'abandonner l'attaque de cette place, pour marcher sur Prague. Ils rencontrèrent à Raconits l'armée Bohémienne, dont le marquis d'Anhalt et le comte Hollach, son lieutenant-général, venaient de prendre le commandement. Ces deux guerriers, au défaut de Tactique militaire, avaient l'oreille de l'Electeur Palatin qui, se bornant au mérite distingué des comtes Thorn et Mansveldt, accordait trop aveuglément sa confiance où il avait placé sa faveur. C'est précisément ce mauvais choix d'officiers généraux qui servit à souhait Mansveldt à Pilsen, pour tromper finement le duc de Bavière et Bucquoy sur la fécondité de ses ressources dans les circonstances les plus critiques de la guerre.

A l'occident de Raconits se trouve une montagne qui lui est contiguë, couverte depuis sa base jusqu'au milieu de son élévation d'une forêt épaisse et de difficile accès, remplie de Pins et de Sapins, dont les branches ser-

rées, garnies de feuilles entortillées l'une autour de l'autre, et touchant à terre, font régner en ce lieu éminent une éternelle obscurité, recherchée seulement des bêtes sauvages. Cependant, Anhalt s'arrêta dans cette forteresse naturelle, bien déterminé d'y attendre l'ennemi. A cet effet, il assit sur le sommet de la montagne un camp pour l'infanterie, et défendit complètement ses approches avec la cavalerie, soutenue par cinq cents mousquetaires. Comme il devenait très-dangereux pour les Impériaux d'avancer sur Prague, en laissant derrière eux des forces aussi redoutables que celles commandées par Anhalt, ils résolurent d'attaquer la montagne de tous côtés, afin, s'il était possible, de provoquer ce général à un engagement; et, s'ils échouaient dans cette entreprise hardie, ils se flattaient du moins de tirer quelqu'avantage de cet esprit martial qu'inspire toujours une attaque audacieuse, et d'effacer la brillante réputation des Bohémiens, si, par un manque de courage, qui ferait à jamais leur honte, ils refusaient d'en venir à une action. Ainsi donc, pour les chasser du poste avantageux qu'ils occupaient, les Impériaux tentèrent les efforts les plus héroïques, en incen-

1620. diant le rempart végétable qui les protégeait, et s'ouvrant à coups de hache des chemins pour escalader le sommet escarpé où ils s'étaient retranchés. Mais, beaucoup d'officiers et de braves soldats périrent dans cette tentative téméraire, où Bucquoy lui-même fut très-dangereusement blessé. Cependant, le 5 de novembre, Anhalt s'apperçut d'un mouvement de l'ennemi, qui lui fit prendre sur-le-champ la résolution de détacher pour Prague un corps considérable aux ordres de Thorn, afin de renforcer la garnison de cette ville, et conserver ses habitans irrésolus au parti de l'Union évangélique. Bientôt après, lui-même suivit Thorn avec le gros de son armée; et, laissant en arrière ses bagages, il s'ouvrit, par des marches forcées à travers les montagnes, des sentiers jusqu'alors inconnus, qui lui firent atteindre la capitale de la Bohème avant l'arrivée des Impériaux. Mais, la vaste étendue de Prague, ouverte en beaucoup d'endroits aux invasions de l'ennemi, décida Anhalt à camper son armée sur le Wisemberg (1).

(1) Gonç. de Cesp. lib. I, cap. 14. — Batt. Nani, lib. IV, 1620.

Le Wisemberg, ou montagne blanche, n'a que peu d'élévation ou de circonférence; mais il est interrompu et coupé par d'énormes rochers et de profonds ravins qui rendent son accès difficile, hormis le côté qui regarde Prague, où un plan incliné, d'une beauté ravissante et d'une grande fertilité, s'étend depuis son sommet jusqu'aux murailles de la ville. La partie la moins élevée de ce plan était couverte d'une rangée de maisons, ou plutôt d'un village d'une assez grande étendue en longueur, qui formait une portion des faubourgs de Prague. Le point central offrait à l'œil un parc très-vaste, orné d'un bois et d'un palais royal, appelé *l'Etoile*. La partie supérieure regardait et commandait presque par tout la capitale. Anhalt conduisit son armée dans cette forte position, où il résolut de soutenir l'assaut que lui livrerait immanquablement l'ennemi. Les diverses projections et les courbures de la montagne, perfectionnées par l'art, semblaient défier les plus fiers assaillans; et pour que ses soldats n'imaginassent point d'abandonner un retranchement, pour ainsi dire inexpugnable, Anhalt ordonna de fermer les portes de la ville, et fit publier cet ordre à chaque division de son armée.

1620.

Bataille de Prague.

1620. Cette précaution prise, il rangea ses troupes en bataille; et, dans cette attitude imposante, il attendit de pied ferme les Impériaux (1).

Le Duc de Bavière et Bucquoy, qui s'étaient avancés à une demi-lieue de Prague, furent frappés d'étonnement à l'aspect de la position formidable des Bohémiens, et délibérèrent, s'ils leur livreraient bataille ou non; mais la saison avancée ne leur permettait plus de tenir la campagne, et trente mille Turcs devaient, au printems suivant, se joindre aux ennemis de Ferdinand (2). Déjà, tous les amis de ce chef de l'Empire avaient pris la part la plus active à la défense de ses droits, et toutes ses forces étaient en mouvement. Loin d'imiter cet exemple, les Alliés naturels de Frédéric, retenus par des motifs qui devaient bientôt cesser, se tenaient au contraire, pour la plûpart, dans un aussi grand éloignement de ce Prince, que s'ils

(1) Hist. de Don Felippe III, par Gonç. de Cespides, lib. I, cap. 14.

(2) Histoire du règne de Louis XIII, Roi de France, et des principaux événemens arrivés pendant ce règne dans tous les pays du Monde.

n'eussent pris aucun intérêt à sa fortune. 1620.
Cependant, on n'avait aucun doute qu'ils n'embrassassent sa cause, si la main du Tems affermissait sur sa tête la couronne dont il venait de prendre possession. Dans toute autre circonstance, il eut été bien plus dangereux pour Ferdinand de s'exposer aux suites funestes d'un revers, que de tenter le hasard d'une action pour l'amour d'une victoire. Mais les soulèvemens des empires ne souffrent point de délais. Le moindre retard des gouvernemens dans les révoltes des Peuples entraîne des maux tout aussi graves que la perte d'une bataille décisive (1). A la vérité, l'armée ennemie était dans une position inexpugnable ; mais la destinée des combats dépendait d'évènemens fortuits que ne pouvait prévoir la prudence humaine ; et, selon toute vraisemblance, la valeur imperturbable des Impériaux saurait mieux supporter des désastres imprévus, que le courage bouillant et tumultueux des Bohémiens indisciplinés. Bien

(1) In discordiis civilibus, nihil festinatione tutius, ubi facto magis quàm consulto opus est ; nec cunctatione opus, ubi perniciosior sit quies quàm temeritas.

1620 plus, parmi toutes les considérations que présentait la question actuelle à résoudre, il en existait une de plus grand poids. Le Père Dominique, Carme Deschaux, qui, dans ses sermons, ne cessait de répéter aux soldats que le Dieu des armées paraîtrait avec leur étendard dans sa propre cause, avait pénétré leur ame de la plus impétueuse ardeur contre les Hérétiques qu'ils brûlaient de vaincre au champ d'honneur : tant avait d'empire sur les Esprits, dans ces anciens tems, un Ministre de l'Evangile, qui tonnait au nom du souverain Arbitre des combats (1) ! Enfin, on décida d'assaillir la montagne ; et les troupes rangées en bataille, les Impériaux à la droite et les Bavarois à la gauche, s'avancèrent sur l'ennemi par le chemin de Stratzis, qui était le seul praticable. Pendant leur marche, elles furent obligées de traverser d'abord un pont sur une file, et ensuite une vallée fangeuse, avant d'arriver au pied de Wisemberg. Le second fils du comte d'Anhalt qui, d'un coup-d'œil, avait reconnu tout l'avantage qu'on devait retirer de la situation dangereuse où la plus

(1) Batt. Nani, lib. IV, 1620. — Gonç. de Cespides, lib. I, cap. 14.

aveugle imprudence entraînait l'ennemi, était tout de feu pour qu'on ne le laissât point échapper. Il proposa donc de laisser passer le pont à un nombre d'Impériaux assez considérable pour affaiblir le gros de leur armée qui, de l'autre côté, se disposait à les suivre, afin de les attaquer avant qu'ils eussent eu le tems de se former et de lutter contre un terrain marécageux. Mais, le Lieutenant général Hollach, prenant pour l'effet d'une imagination ardente l'avis du jeune Anhalt, dicté par la prudence et par la valeur, dédaigna d'écouter un si sage conseil. Ainsi, cette faute capitale évita aux Impériaux une défaite certaine, et toute leur perte se réduisit à celle que leur causa l'artillerie bohémienne. Pour éviter d'en être plus long-tems atteints, ils marchèrent à pas redoublés, jusqu'à ce que les protubérances de la montagne les en eussent mis tout-à-fait à l'abri. Bientôt après s'être rangés dans un aussi bon ordre que le permettaient le tems et la nature du terrain, ils franchirent le Wisemberg avec autant de valeur que de sang froid, et fondirent en héros sur l'ennemi. Les cris des soldats, le bruit des tambours, le son des trompettes et les coups redoublés de l'airain tonnant, que renvoyaient les inflexions et les 1620.

1620. cavités de la montagne, annoncèrent le commencement de cet assaut décisif, et répandirent au loin l'épouvante et l'horreur. Prague située plus près de cette scène effrayante où la mort moissonnait tant de victimes, n'en fut que plus profondément saisie de terreur : elle attendait dans une douloureuse anxiété l'issue incertaine d'une journée qui devait décider de son sort et de celui de son nouveau Roi. Frédéric lui-même, pour qui les Partis contraires se chargeaient en ce moment avec tant de furie, Frédéric attiré par la crainte et par l'espérance, et monté sur le faîte de son palais (1), y contemple, d'un côté, l'immense capitale d'un Etat dont à peine il avait pris les rênes; et de l'autre, l'affreuse mêlée qui allait lui conserver ou lui ravir sa couronne (2). Dès le commencement de l'action, la fortune avait paru sourire aux Bohémiens. Le jeune Anhalt, soutenu du comte Slich, avait d'abord repoussé, avec un horrible carnage, le premier assaut livré par le comte Tilly, Lieutenant-général

(1) Déjà mentionné dans le parc de l'Etoile.

(1) Batt. Nani, lib. IV., 1620. — Gonç. de Cesp. lib. I, cap. 14.

du Duc de Bavière ; mais les vieilles troupes, qui formaient la principale force de l'armée impériale, avaient soutenu un si rude échec avec cette fermeté qui résulte d'une sévère discipline et d'une glorieuse réputation. Dans cette circonstance, Bucquoy, malgré les blessures qu'il venait de recevoir, signale son grand courage en ranimant le cœur de ceux de ses guerriers que cet avantage obtenu par l'ennemi avait intimidés. Transporté dans sa tente sur une litière où il attendait impatiemment de quel côté pencherait la victoire, à peine est-il instruit de la vivacité avec laquelle les Bohémiens pressaient les Impériaux, qu'il saute de son lit de douleur, malgré la fièvre dont il est tourmenté, monte le premier cheval, rejoint ses troupes, et charge à leur tête les Hongrois avec une telle furie, que près de deux mille demeurèrent sur la place (1). Les Wallons commandés par Guillaume Verdugo, parent de Bucquoy, ont l'honneur de rétablir le combat ; ils font prisonniers le jeune Anhalt et le comte Slich, s'emparent d'une redoute et 1620.

(1) Hist. du règne de Louis XIII, et des événemens, etc.

1620 de trois pièces de campagne qui, tournées aussitôt contre l'ennemi, foudroyent ses épais escadrons. Ce revers de fortune inattendu, dont soudain sont terrifiées des troupes indisciplinées; la frayeur et la confusion que répandent dans la cavalerie hongroise les hurlemens des Cosaques; le feu continuel et vigoureusement nourri du canon et de la mousqueterie; tous ces funestes incidens réunis jètent dans toute l'armée bohémienne une consternation, un désordre irréparable, en dépit des exhortations, des menaces et de l'exemple des généraux et des officiers. Déjà, la déroute est complette: déjà, tout est perdu, hormis l'honneur d'une brave résistance. Anhalt dépêche immédiatement un courier à l'Electeur Palatin, pour que ce Prince veille aussitôt à son propre salut; et le régiment du comte Thorn est le dernier à se retirer du champ de bataille. Le Wisemberg demeure jonché de morts et d'armes des vaincus. Des milliers de combattans s'efforçant d'échapper au fer autrichien, périssent dans la Mulda; et cinq mille Bohémiens postés dans le parc de l'Etoile, qui venaient de trouver grace devant les Généraux de l'Empereur, dont ils avaient imploré la clémence, sont froidement massacrés par les Cosaques qui, sourds

à leurs cris lamentables comme aux ordres de leurs commandans, ne remettent l'épée dans le fourreau qu'après s'être énivrés de sang (1). 1620.

Conséquences importantes de la bataille de Prague.

Cette victoire importante remit Ferdinand en possession de la couronne de Bohême, et rendit absolue l'autorité de sa Maison sur les Peuples que cet événement faisait rentrer sous son obéissance. Un Edit abolit ou révoqua, sans exception, les priviléges et les immunités dont les Etats du Royaume reconquis jouissaient de tems immémorial, ou par une suite de concessions de leurs Rois. Bien plus, l'Empereur, de sa propre autorité, pour récompenser le zèle avec lequel le Duc de Bavière avait soutenu sa cause, lui transporta la dignité électorale et les biens dont il dépouilla le malheureux Frédéric. Les principaux partisans de ce Monarque éphémère furent pour toujours proscrits, et ce même Ferdinand, plongé dans le bigotisme, poursuivit sans relâche, avec une rigueur inouïe, tous ceux de ses sujets qui professaient la Religion réformée. Mais les misères qui fondirent sur l'Electeur Palatin

(1) Batt. Nani, lib. IV, 1620.

1620. sont singulièrement frappantes ; et jamais le génie de Melpomène n'imagina de scènes plus attendrissantes pour émouvoir les cœurs et tirer les larmes des yeux. Dans le silence de la nuit qui suivit la fatale journée du 9 Novembre, Frédéric fuit avec sa femme et ses petits enfans en Silésie, où il reçut l'accueil qu'éprouvent d'ordinaire les Rois détrônés. Le séjour de ce Prince au milieu d'un Peuple déterminé à faire sa paix avec l'implacable ennemi qui le privait de ses Etats, fut aussi court que peu consolant. Il erra de pays en pays avec les siens, traînant à sa suite le trompeur espoir de fixer de nouveau par les armes, ou par les négociations, la Fortune qui l'avait pour jamais abandonné. Au milieu de ses voyages, il éprouva deux événemens domestiques, d'une nature diamétralement opposée, qui brisèrent son ame et l'accablèrent des plus rudes angoisses que puisse éprouver la tendresse paternelle. La naissance d'un fils (1) que lui donna la fidèle compagne de ses malheurs à Brandebourg, où il s'était retiré en quittant la Silésie,

(1) Histoire du règne de Louis XIII, et des événemens principaux, etc.

perça son cœur de mille traits, en lui rappellant 1610.
la triste destinée d'une famille éplorée, que son imprudente ambition avait précipitée avec lui du rang des Souverains. Quelques années après, dans un voyage que fit ce Prince à Amsterdam, la même réflexion vint, avec toutes ses horreurs, assiéger de nouveau son esprit abattu sur la Mer d'Haerlem. Une profonde nuit offrait le spectacle effrayant d'une affreuse tempête. Soudain, le vaisseau léger qui portait l'Electeur errant, poussé avec fureur contre un autre bâtiment par les vents et les flots irrités, se brise et ne lui laisse, comme aux autres passagers, que le tems de s'élancer dans ce même bâtiment, dont le choc terrible devait les engloutir dans les ondes. Mais le Prince son fils, oublié sur le navire submergé par l'effet naturel de l'effroi; ce Prince, illustre et tendre rejeton d'une auguste race, dont les cris redoublés invoquaient le secours d'un père expirant de douleur; ce Prince, hélas! malgré la faiblesse de son âge et la grandeur de sa naissance, ne put inspirer des sentimens supérieurs à la crainte, pour oser le disputer à la mort; et le lendemain matin, quand l'orage eut fait place au jour, on apperçut cette déplorable victime des élémens en courroux, toute glacée

1620 au mât qu'elle avait embrassé comme son dernier refuge (1).

Tandis que l'infortuné Frédéric luttait ainsi contre l'adversité, ses amis et ses alliés l'abandonnaient successivement, pour ne plus s'occuper que des moyens de recouvrer la bienveillance de l'Empereur. Le Prince de Transilvanie lui-même, ce héros plein de vaillance et d'activité, qui, nonobstant la défaite entière de Prague, avait eu le courage de fondre avec ses troupes sur les frontières de la Basse-Autriche, où il les faisait vivre aux dépens des sujets catholiques de Ferdinand; ce Prince, mû tout-à-coup par une coupable ambition, n'eût point rougi de suivre l'exemple de tant d'indignes amis, en sacrifiant lâchement à ses propres intérêts ceux d'un allié dépouillé par la vengeance, s'il eût pu échanger la Vice-Royauté de Hongrie contre la couronne de Bohême (2). Le comte de Mansveldt seul, à la tête d'une petite armée, qui vécut presque toujours à discrétion et par le pillage, demeura

Courage et constance du comte de Mansveldt.

(1) Histoire du Roi Jacques, par Arthur Wilson, Esq.

(2) Batt. Nani, lib. IV, 1620. — Gonç, de Cesp. lib. I, cap. 15.

fidèle à la cause de Frédéric. A la vérité, son 1620.
audacieuse intrépidité décida enfin le Duc Christian de Brunswick et le Marquis de Baden-Dourlach à se montrer aussi avec leurs armées sur le territoire autrichien ; mais ces Princes ou moins habiles, ou moins heureux que leur modèle, furent complètement défaits, et disparurent devant les Impériaux commandés par Tilly. Cependant Mansweldt, avec des forces très-inférieures à celles de Ferdinand, soutint constamment la guerre, en montrant tout-à-la-fois la prudence la plus consommée pour le salut de ses troupes, et la valeur la plus déterminée pour harceler et détruire celles de l'ennemi. En effet, durant un espace de deux années, il osa défier, à la tête de quelques guerriers errans çà et là, toute la Maison d'Autriche, qui était alors au zénith de sa puissance. Sans doute, il lui eût résisté pendant bien plus de tems, si Frédéric, gagné par le Roi d'Angleterre, n'eût, sous l'apparence d'une humble soumission envers l'Empereur, licencié ce Général qui se retira avec son petit corps d'armée dans les Pays-Bas, où il entra au service des Provinces-Unies (1).

(1) Histoire d'Angleterre, par Hume ; règne de Jacques I, année 1622.

1620. Tandis que l'autorité de Ferdinand s'étendait et s'affermissait en Allemagne par les trésors et par les armes de l'Espagne, le Duc de Feria acquérait aux deux branches de cette Maison un empire immense et formidable par la conquête de la Valteline.

Révolte de la Valteline. La Valteline s'étend du lac de Côme dans Milan, en tournant dans une direction orientale, entre deux chaînes de hautes montagnes jusqu'au Comté de Tyrol et les Vallées de Sol et de Munster, dont elle est séparée par les montagnes de Braulio, qu'on peut franchir en six ou huit heures. Au nord, elle est bornée par les Alpes; et, au sud, par les territoires de la République de Venise. Sa longueur est de soixante-dix milles; sa largeur, de quarante milles, si on la calcule d'après les sommités des montagnes environnantes; mais si, à partir de leurs bases, on l'estime sur un médium, elle ne sera pas de plus de six milles. La Valteline est arrosée par la rivière d'Adda; son incomparable fertilité en bétail, en bled, en vin, l'eut bientôt couverte de villes et de villages très-peuplés. Les habitans de cette vallée passaient pour être calmes et sans passions: leur naturel et leurs manières étaient simples, sauvages; mais ils tenaient des Italiens leur

langue et leurs usages. Dans les premiers tems, la Valteline faisait partie de la principauté de Milan; quoique, dès cette époque, diverses révolutions l'eussent déjà soumise au joug des Grisons. Ceux-ci gouvernaient avec une verge de fer cette province dont ils avaient agrandi leur territoire: tant acquiert de force l'antipathie qui naît naturellement entre un peuple conquérant et un peuple conquis! et tant devient invincible cette même antipathie, quand elle est engendrée et nourrie par les haînes de Religion! En effet, les Grisons abusant du droit du vainqueur, interdirent aux Valtelins leurs Cérémonies religieuses, chassèrent du pays les Jésuites, annullèrent la juridiction du Clergé séculier, convertirent les Eglises en autant de temples pour le culte des Protestans, et fondèrent des colléges où professaient publiquement la doctrine de la Religion réformée des Ministres venus de Genève aux dépens du Roi d'Angleterre. Et de même que ces intolérans Républicains s'étaient permis de tyranniser et d'enchaîner la conscience et la pensée des paisibles habitans de cette contrée, de même aussi ils ne craignirent point de courber avec la même barbarie leurs corps sous le poids du plus détestable esclavage. Il ne leur en coûta 1620.

1620. pas davantage d'imaginer les prétextes les plus spécieux pour les priver des fruits de leur industrie, et même du patrimoine de leurs ancêtres. Enfin, les hommes de toute condition, employés au service des Ligues (1), purent de même se porter impunément aux crimes les plus atroces envers ceux des malheureux Valtelins qui professaient la Foi Catholique : d'où l'on doit conclure que le gouvernement de la Valteline, semblable à celui de Constantinople, était entre les mains de Pachas et de Jannissaires, ou sous une domination aussi tyrannique que celle exercée de nos jours par les Marchands européens sur les divers souverains de l'Asie (2).

Juillet. Animés tout à-la-fois par le sentiment du

(1) La Constitution civile des Grisons est démocratique. Un certain nombre de villes et de villages composaient une communauté, ou corporation ; plusieurs communautés, une ligue ; et trois ligues, assemblées par leurs députés en diète générale, exerçaient le pouvoir suprême de la République. Les Ecrivains Catholiques de ces tems représentent les Grisons comme un peuple féroce, intraitable, vénal, inconstant, sanguinaire, et, sous tous les rapports, d'un caractère diamétralement opposé à celui des Naturels de la Valteline, recommandables par une extrême simplicité de mœurs.

(2) Batt. Nani, lib. IV, 1620. — Gonç. de Cesp., lib. I, cap. 16.

plus vif désespoir, par un zèle outré pour leur 1620
Religion, et sur tout par l'assurance formelle d'être très-puissamment secourus par le gouverneur de Milan, les Catholiques de la Valteline courent aux armes à l'improviste, et surprennent et massacrent les Protestans sans défense. Les Magistrats et les personnages les plus distingués, comme il arrive toujours dans de semblables émeutes, sont les principales victimes de la rage des séditieux. Plus de trois cents pères de familles opulentes périssent par le fer, et les Insurgens se saisissent de leurs effets, de leurs maisons, de leurs bestiaux et de leurs terres. Aussitôt après ce premier mouvement populaire, les Catholiques se choisissent de nouveaux Magistrats; et puissamment aidés par l'or des Conquérans du nouveau Monde, ils construisent plusieurs forts dont ils leur confient la garde. De leur côté, les Grisons lèvent quelques compagnies de Suisses avec l'argent des Vénitiens, pour reconquérir la Valteline; mais toutes leurs attaques échouent contre les Catholiques réunis à près de cinq mille fantassins et cavaliers espagnols, munis d'un train d'artillerie. Or, si l'on réfléchit sur la conquête du Palatinat, due à la vaillance de Spinola; conquête qui frayait à

1622. Philippe un passage à travers la Flandre, pour pénétrer dans le cœur de l'Allemagne : si, de-là, on porte un œil attentif sur les Etats de ce Monarque en Italie, réunis à ceux de Ferdinand par la réduction de la Valteline : si l'on considère enfin la communication naguère ouverte entre le Milanais et l'Espagne par les Ports de Monaco et de Final, situés sur la Méditerranée, n'est-il pas naturel de penser que ces expéditions militaires semblent avoir eu pour objet de former une chaîne qui tînt les plus belles contrées de l'Europe sous le joug de la Maison d'Autriche?

Pouvoir immense de la Maison d'Autriche.

Rebellion du duc d'Ossuna.

On peut compter au nombre des plus heureux événemens de cette année celui qui sauva Naples des entreprises du duc d'Ossuna. A la vérité, on n'a aucune donnée certaine sur le moment où cet homme singulier conçut le hardi dessein de convertir en souveraineté le pouvoir qui lui était délégué. Mais il est hors de doute qu'il prit la résolution de gouverner en maître absolu les Napolitains, quand il fut bien assuré que la Cour de Madrid voulait le dépouiller de la vice-royauté à laquelle elle l'avait élevé. Il est également probable qu'antérieurement à cette époque, Ossuna roulait dans son esprit des idées vagues

et passagères sur les moyens de se rendre indépendant de cette Cour. Tout porte à croire aussi que ce fut à l'instant où les élémens dont se composait sa rebellion purent se développer, que, brûlé d'ambition, il se livra sans mesure à toute la fougue de sa conduite accoutumée, et tenta les derniers efforts pour ravir à son maître une couronne qu'il voulait poser sur sa tête. Il paraît encore qu'Ossuna témoignait tant de mépris pour la faiblesse de caractère et l'incapacité de son Souverain (1), qu'en parlant de ce Prince, il le caractérisait par une peinture bien naturelle dans la bouche d'un militaire, en l'appelant sans cesse « *le grand Tam-* » *bour de la Monarchie :* » comme si ce Monarque n'eût été de fait dans les mains du duc de Lerma, qu'un servile instrument des volontés et des passions de son premier Ministre (2). Ce mépris d'Ossuna pour son Roi et, peut-être aussi, la grande distance de Naples à Madrid, sont-ils les causes qui firent naître dans son ame l'idée de s'attribuer un pouvoir indépendant. Cette idée sur tout semble avoir

1620.

(1) Batt. Nani, lib. III, anno 1617.

(2) Anecdotes du Ministère du comte duc d'Olivarez.

1620. mûri tout-à-coup chez cet ambitieux, à l'époque où refusant avec dédain de célébrer le double mariage conclu entre les Maisons de France et d'Espagne, il voulut caresser le Peuple, et le préparer à seconder ses vues d'élévation, en distribuant à un certain nombre de jeunes filles, nées dans la misère, l'argent qu'il avait levé pour porter, dans cette auguste circonstance, tous les cœurs à la joie par les fêtes les plus pompeuses.

Les moyens dont se servit Ossuna, que bien des gens regardaient comme un fou très-ingénieux, pour voir ses espérances couronnées d'un plein succès, sont si rafinés, si habilement frappés au coin d'une adroite politique, que, sans doute, personne ne dédaignera d'en lire un récit abrégé.

Ossuna, d'après la connaissance qu'il avait acquise de l'homme en général, avait jugé que la Noblesse, toujours portée à remonter à l'origine des choses, et pénétrée d'un respect inébranlable pour l'ancienneté des Institutions humaines, se déclarerait l'ennemie naturelle de toute innovation, et soutiendrait de tout son pouvoir l'intégrité d'une couronne, qu'elle considérait comme le plus solide appui de l'illustration dont elle jouissait dans l'Ordre

social. Fort de ce principe, Ossuna ne négligea 1620.
rien pour humilier de tout point les Nobles; et, par des insultes méditées, il parvint insensiblement au point d'accoutumer le Peuple à ne leur pas même témoigner une ombre de déférence. Bientôt, il les exclut de toutes les places qui les investissaient du plus léger pouvoir, ou de la moindre confiance, et les dépouilla de leurs biens, quand il put en saisir l'occasion. Il n'avait pour amis et pour confidens que des étrangers. Par tout où il trouvait un homme de courage et de génie réduit au désespoir, soit par l'infortune contre laquelle il luttait, soit par les crimes dont le remords le poursuivait, il le recevait dans son sein et le comblait de faveurs, comme s'il eût été pleinement assuré que cet homme était invariablement attaché à sa personne. Sous prétexte de réprimer des séditions, que lui-même excitait en secret, il introduisit une force militaire, composée uniquement d'étrangers tout-à-fait soumis à sa volonté, et qui ne reconnaissaient de maître que lui seul. Il avait aussi des vaisseaux de guerre qui couraient les mers, non sous le pavillon espagnol, mais sous celui de la Famille d'Ossuna : et, de cette manière, il se proposait d'élever une force navale qui,

1620 peu-à-peu, s'habituât à le considérer comme le régulateur de tous ses mouvemens.

Indépendamment de ces coupables menées, Ossuna se servit des prises faites par sa flotte et des dépouilles enlevées sur la Noblesse, pour corrompre et fermer les yeux du Cabinet de Madrid sur ses desseins criminels : il les employa également à gagner l'armée, à diriger à son gré la volonté du Peuple, au moyen d'agens répandus par tout le royaume de Naples, qui, sans cesse, suscitaient sa malignité naturelle contre ses supérieurs, en l'assurant que le duc d'Ossuna était la seule personne qui pût le protéger efficacement contre la tyrannie de la Cour et l'insolence des Nobles. Ces agens persuadaient encore à ce même peuple que c'était aussi par Ossuna seul qu'il devait espérer d'être délivré des taxes oppressives et de toutes les autres charges non moins onéreuses dont il était accablé. Un jour entr'autres, pour accréditer dans tous les esprits ces perfides insinuations, passant sur la place d'un marché où les officiers du Fisc, afin d'asseoir sûrement la taxe sur les denrées, pesaient certains articles de provisions, Ossuna, simulant la plus profonde indignation, tire son épée et coupe les cordes des balances,

pour prouver par cette action énergique que 1620.
les fruits de la terre devaient être aussi libres que les influences célestes qui les produisaient. En même tems que son ambition étudiait tous les moyens de se concilier la faveur des Napolitains, il recherchait avec la même ardeur la bienveillance et l'appui des Nations étrangères. Il espérait y parvenir, en leur attirant sourdement, et sans en être soupçonné, tous les maux qui dépendraient de lui. Pour cet effet, il mit en jeu tous les ressorts de la plus détestable politique, afin de brouiller les Espagnols avec tous leurs voisins, et rendre leur nom en horreur au Monde: il n'oublia rien non plus, comme on l'a déjà observé, pour désoler l'Italie par une irruption d'Infidèles; pour harceler les flottes et piller les côtes de l'Etat de Venise; pour, enfin, exercer indistinctement toutes sortes de pirateries sur les vaisseaux de presque toutes les Nations. Ossuna entretint en même tems avec le Sénat Vénitien et le duc de Savoie une correspondance secrète, où il les assurait que toutes les hostilités qu'il avait commises précédemment envers les Souverains de l'Adriatique étaient le résultat des ordres de la Cour de Madrid. Il exhorta ces Puissances à se joindre à lui, pour

1620 seconder le projet qu'il avait conçu de rendre à l'Italie sa liberté, en chassant les Espagnols par de-là les monts. Cependant, les Vénitiens, peu jaloux d'exploits si hasardeux, écoutèrent à peine les propositions d'Ossuna. Mais Charles Emmanuel, qui jugeait ce plan digne de la plus sérieuse attention, le communiqua sur-le-champ à la Cour de France, d'où le maréchal de Lesdiguières fit partir pour Naples une personne éclairée, capable de prendre une connaissance exacte des affaires de ce pays (1).

Les desseins d'Ossuna ne pouvaient être long tems ignorés de la cour de Madrid. Le conseil de Philippe, d'un avis unanime, décida de rappeler immédiatement ce Vice-Roi : mais il était très-douteux qu'il obtempérât à cet ordre. On résolut donc d'user de stratagême pour le faire descendre de la vice-royauté. A cet effet, on expédia des ordres très-précis au Cardinal Don Gaspard de Borgia, pour se rendre en toute diligence de Rome à Naples, et se saisir des rênes d'un Etat

(1) Greg. Let. Hist. Osson. — Batt. Nani, lib. V, 1619. — Anecdotes du Ministère du comte-duc d'Olivarez.

qu'Ossuna voulait retenir par la force. Cette Eminence, conformément à ces instructions, s'étant assurée de la fidélité du gouverneur de Castel-Nuovo, profita du silence de la nuit pour s'introduire dans cette forteresse; et le lendemain, dès l'aube du jour, le bruit du canon, en célébrant l'arrivée de Borgia, annonça la disgrace d'Ossuna.

1620.

Défection du duc d'Ossuna.

Cependant, malgré sa chute, ce Vice-Roi, peu effrayé de la profondeur de l'abîme prête à l'engloutir, ne voulut point résigner son autorité sans hasarder un combat, pour tâcher de la conserver. Il recourut donc à la vigilance de ses émissaires pour soulever la populace et la soldatesque; mais la possession du château, la foudre que vomissait l'airain, pour exprimer la toute-puissance et la ferme volonté de l'Espagne; le consentement de la Noblesse, celui de tous les Départemens civils de l'Etat, devinrent autant de circonstances déterminantes, dont la force irrésistible terrifiant le Peuple et l'Armée, l'emporta sur leur attachement éphémère à la personne d'Ossuna, et maintint leur respect pour ce pouvoir auquel ils avaient coutume d'obéir. Le Vice-Roi disgracié retourna donc à petites journées en Espagne. Quand il parut à la Cour,

1620. Philippe détourna les yeux de dessus lui, et lui tourna le dos. Le fier Ossuna, regardant le Monarque avec mépris, dit tout bas à ceux qui se trouvaient le plus près de lui : « *Le Roi me traite, non comme un homme,* » *mais comme un enfant.* » Ce mauvais accueil fut la seule punition que se permit ce Prince paisible et débonnaire contre un homme qui s'était rendu coupable d'un horrible attentat, en voulant le dépouiller d'un royaume. Mais, la première année du règne de Philippe IV, ce rebelle fut jeté dans une prison où il mourut d'hydropisie (1).

Les brillans succès qui, durant le cours de cette année, comblèrent de la joie la plus pure toutes les Espagnes, ne firent aucune impression où l'on devait espérer qu'ils produiraient immanquablement la plus vive sensation. Philippe était alors frappé d'une mélancolie si profonde, qu'il était incapable de sourire même à la plus grande prospérité nationale. Afin de ranimer ses esprits par un changement d'air et d'objets, ce Monarque

(1) Hist. de Don Felippe IV, par Don Gonçalo de Cespides, lib. segundo, capitulo segundo.

entreprit, d'après l'avis de ses nouveaux Ministres, un voyage en Portugal, accompagné du Prince et de la Princesse des Asturies, de l'Infante Marie, de plusieurs des principaux Seigneurs de sa cour, des gentilshommes de sa chambre, et de son confesseur. Les villes par où il passa, s'empressèrent à l'envi de témoigner la tendre satisfaction que leur causait sa présence royale, par des acclamations mille fois répétées, et par les plus beaux arcs de triomphe. Ce Prince fit son entrée publique à Lisbonne, le jour de la fête de Saint-Pierre. Le Tage était couvert de toutes sortes de vaisseaux décorés avec une magnificence sans égale, et remplis des objets les plus précieux qu'ils étalaient à tous les regards. Trente-deux arcs de triomphe, enrichis d'or et de pierres précieuses, déployaient d'une manière encore plus pompeuse l'opulence de la capitale du Portugal. Philippe frappé d'un spectacle si magnifique, dit : « *qu'il ne se serait jamais* » *douté, avant son voyage, d'être un si grand* » *Roi.* » Il assembla de suite les Cortès et les Etats du royaume, et reçut, avec la couronne, le serment de fidélité de ses sujets. En retour, et conformément aux anciens usages, il jura de maintenir, dans toute leur intégrité, les 1620.

1620. droits et les priviléges du Peuple portugais. Bien plus, les Cortès, jaloux de remplir sans délai le vœu manifesté par la sollicitude paternelle de ce Monarque, s'empressèrent aussi de prêter foi et hommage au Prince des Asturies, comme héritier présomptif du trône des Espagnes : car Philippe, convaincu qu'il approchait de sa fin, souhaitait ardemment, avant de terminer sa carrière royale, de voir le bonheur de sa famille solidement établi au sein de la paix et d'une heureuse opulence. Ce Prince séjourna pendant plusieurs mois à Lisbonne ; mais le dépérissement progressif de sa santé lui permit à peine de se montrer quelquefois en public. Comme il revenait à Madrid, un terrible accès du mal dont il était attaqué le retint pendant quelque tems à Casa Rubios ; mais cet accident ayant disparu pour un moment, il continua son voyage, et profita sans relâche du court répit que lui donnait la mort, pour régler définitivement le sort de ses enfans. L'Infant Don Ferdinand, son troisième fils, à peine parvenu à la fin de son second lustre, reçut le chapeau de Cardinal ; et, du consentement du souverain Pontife, fut élevé par procureur

au siége de Tolède, primatie des Espagnes, et le plus riche bénéfice de l'Europe. 1620.

Le vingt-cinquième jour de novembre, le mariage fut consommé entre le prince et la princesse des Asturies. Et le quatre de décembre suivant, Philippe admit aux Conseils d'Etat celui qui bientôt allait lui succéder au trône, afin qu'il se pénétrât de bonne heure de l'extrême importance des affaires, et pût acquérir d'avance les talens indispensables pour soutenir dignement le poids d'une couronne, et rendre les peuples heureux. Dans cette circonstance mémorable, le Monarque languissant résolut d'imiter l'exemple que Philippe II lui avait donné pour lui-même; et voulant suivre en tout point, aux approches de la mort, les dispositions anciennement prises à son égard par son auguste père, il laissa, comme lui, quelques instructions par écrit pour l'usage du Prince à qui son sceptre allait passer (1). 1621.

Au mois de février, la maladie qui, depuis quelque tems, minait le Roi, reparut avec Février 23. Maladie de Philippe.

(1) Hist. de Don Felippe, etc., par Gonçales de Cespides, lib. I, cap. 7, 16. 18. — Anecdotes du Ministère du comte-duc d'Olivarez. — Amelot de la Houssaie.

1621. les symptômes de malignité les plus effrayans. Peu après son retour de la Chapelle, il fut attaqué d'une fièvre qui continua pendant un mois avec diverses interruptions. Durant tout ce tems, ses esprits furent abattus par la plus sombre mélancolie; et, nonobstant les consolations et les espérances que s'efforçaient de lui donner les médecins, rien ne put détruire dans l'esprit de ce Prince, la pensée douloureuse qu'il touchait au terme fatal de sa carrière terrestre. Ayant témoigné le désir
Mars. que l'image de la Sainte-Vierge d'Antioche fût portée solennellement en procession, cette cérémonie sainte, à laquelle assistèrent les Conseillers des Espagnes, et beaucoup d'autres membres de la Noblesse de cet empire, se fit avec pompe le dimanche 28 de mars. Le soir du même jour on ordonna d'exposer le Saint Sacrement dans toutes les Eglises de Madrid.
29. Le lendemain, vers quatre heures du soir, l'état du Roi empira considérablement. Déjà ce Prince, avant ce nouvel accident, avait été souvent tourmenté d'un vomissement et d'un flux de ventre très-violens. Mais, cette fois, tout son corps fut couvert de pustules. Alors, les médecins, après avoir bien étudié le battement de son pouls, déclarèrent d'une voix

unanime, « qu'ils se rangeaient à l'opinion du 1621.
» Roi sur la cruelle maladie dont les remèdes
» de l'art ne pouvaient le guérir. » Sur cette déclaration, Philippe, en présence de son Confesseur et d'autres Ministres de l'Evangile, des Grands d'Espagne, des Présidens des différens Conseils, et du premier gentilhomme de sa chambre, nomma le président de Castille, pour ajouter en son nom, attendu l'extrême tremblement de sa main, la signature royale à un codicile qu'il dicta, par forme d'addition, au testament qu'il avait fait d'avance à Casa-Rubios. Outre cette disposition codicillaire, ce Prince ajouta de nouveaux présens à ceux dont sa munificence royale avait précédemment comblé le Directeur de sa conscience et ses serviteurs. Enfin, ce Monarque ayant fini de déclarer ses dernières volontés, les médecins lui persuadèrent de prendre quelque nourriture; ils l'invitèrent également à se disposer au sommeil. Mais Philippe répondit : « Au moment d'entreprendre et de
» terminer un si long voyage dans un si court
» espace de tems, je ne dois point songer au repos. » Il ne lui restait plus maintenant qu'un désir à satisfaire, qu'il regardait comme le complément de sa vie mortelle, c'est-à-dire,

1621. de voir ses enfans, leur adresser ses dernières paroles, et leur donner sa bénédiction paternelle. Il déclara au prince des Asturies, qu'il l'avait fait appeler pour le pénétrer de la vanité des couronnes et des tiares, et pour lui enseigner à se familiariser de bonne heure avec la pensée de l'Eternité. Il parla long-tems tout bas à l'Infant Don Carlos; puis élevant la voix, il dit au prince des Asturies : « Je recommande cet enfant à votre protection. » Je ressens la plus vive douleur d'être surpris par la mort avant d'avoir pu lui assurer » un état digne de sa naissance : mais du moins, » en quittant la vie, j'emporte dans la tombe » la douce espérance de le laisser entre les » mains d'un frère dont la bonté sans bornes » et les tendres affections me sont bien connues. » Parurent alors l'Infante Marie et le Cardinal Infant. A l'approche de l'Infante, Philippe fondit en larmes et s'exprima ainsi : « Marie, je suis profondément affligé de » mourir sans avoir uni vos destinées à celles » d'un illustre époux ; mais je confie ce soin » précieux à votre frère. » Puis se tournant vers son prochain successeur : « Prince, s'écria-t-il, ne l'abandonnez point que vous » n'en ayiez fait une Impératrice. » Cependant,

il jeta les yeux sur le Cardinal Infant, qu'il avait nommé à l'Archevêché de Tolède, quand il aurait atteint l'âge requis pour remplir ce premier siége des Espagnes ; il représenta pathétiquement à cette jeune Eminence, combien il serait douloureusement affecté, s'il pouvait penser qu'elle ne remplît point avec un saint zèle les fonctions augustes imposées au caractère patriarchal dont elle était revêtue. Philippe envoya chercher en même tems la princesse des Asturies, qui s'évanouit en entrant dans la chambre du Roi, et fut reconduite aussitôt dans son appartement. Comme cette sensible et compatissante Princesse était enceinte de quatre mois, on se garda bien d'exiger de sa tendresse un nouvel acte de courage, pour voir le Monarque lutter contre la mort. Quand on instruisit Philippe de cet accident, il fut touché de la plus vive compassion, et singulièrement ému d'une preuve si frappante d'affection et de piété filiale. Il déclara qu'il était fermement convaincu que cette Princesse l'aimait tout aussi cordialement qu'aucun de ses propres enfans. « Aussi perd-» elle, ajouta-t-il, un bon père, qui l'a » toujours chérie jusqu'à l'adoration. » Ce Prince, après avoir ainsi terminé ce dernier

1621.

1612. entretien paternel avec ses enfans, les bénit tous et prit congé d'eux en adressant à l'Eternel les prières les plus ferventes pour leur bonheur en ce Monde et dans la Demeure céleste. Vers minuit, il reçut le Saint Viatique, et l'extrême Onction à deux heures du matin. Pendant tout le tems de sa maladie, Philippe confessa constamment ses péchés, en implorant la Miséricorde divine. Il déclara devant tous ceux qui l'entouraient que, souvent, il s'était rendu coupable de dissimulation en matières de Gouvernement. Il témoigna le plus sincère repentir de sa lâche indolence, et se condamna hautement d'avoir abandonné les rênes de l'Etat à ses ministres. Lorsqu'il réfléchissait qu'en toutes choses, il n'avait point fait de la volonté de Dieu la règle immuable de ses obligations envers les Peuples dont la destinée lui était confiée, il tremblait et s'écriait de tems à autre : « *Oh ! s'il plaît au Ciel de » prolonger le terme de ma vie, combien ma » conduite future sera différente de ma con- » duite passée !* » Mais, au milieu des tristes pensées dont ce Prince était tourmenté, il puisait les plus douces consolations dans la souveraine bonté du Créateur de toutes choses;

et, baisant sans cesse un crucifix, il nourrissait son ame du vivifiant espoir que le Rédempteur du Monde ne la condamnerait point aux supplices éternels ; et, qu'après l'avoir purifiée pendant plusieurs siècles par les peines du Purgatoire, il l'admettrait enfin dans le séjour des Bienheureux. Une dévotion si touchante émut profondément les spectateurs, et les fit fondre en larmes. Cependant, le père Jérôme, Florentin, s'approcha du lit où gissait Philippe expirant ; et ce sage Religieux ne voulant point réduire en poudre un faible roseau déjà tout brisé pas les orages dont il était battu, offrit aux yeux du pieux Monarque les consolations de l'Eglise. Il s'étendit sur la pureté de sa vie toute exemplaire, et sur le zèle qu'il avait constamment manifesté pendant tout son règne pour le maintien de la Religion Catholique Romaine. Mais les troubles qui, pendant si long-tems, avaient agité l'esprit du Roi et l'avaient fait flotter alternativement entre la crainte et l'espérance, cédèrent pour toujours la place au calme le plus doux ; et ce Prince rendit le dernier soupir avec toute la tranquillité de la Foi, le 31 de mars, dans la quarante-troisième

1621.

Sa mort.

1621. année de sa vie, et la vingt-troisième de son règne (1).

Et son caractere. Les dispositions faciles, douces et religieuses de Philippe lui eussent justement mérité le titre de Prince *pieux* et *bon* (2), sans la honteuse bigoterie qui, dans une infinité de circonstances, étouffa la bonté naturelle de son caractère, et sans l'extravagante superstition qui fit dégénérer en folie son éminente piété. Ses mœurs aimables, innocentes, eussent fait de ce Prince un particulier accompli : mais il était ennemi du travail, et dépourvu des talens indispensables pour gouverner un grand royaume.

Examen de son règne. Le Ministre à qui Philippe, à son avénement au trône, avait conféré tous les honneurs et le maniement intime de toutes les affaires publiques, était né, comme ce Prince, avec les plus douces inclinations ; avait, comme ce

(1) Une lettre d'Espagne sur la piété avec laquelle mourut le Roi Philippe III, adressée à Gondomar, ambassadeur ordinaire d'Espagne en Angleterre A. D., 1621, trouvée parmi la collection des Manuscrits du Docteur Birch dans le Muséum Britannique, n°. 4108. — Gonçalo de Cespides, lib. I, cap. 18.

(2) Felippe Pio y Bueno.

Prince, un penchant naturel pour la paix : 1621.
penchant d'autant plus heureux, que l'héritage de Charles-Quint ne pouvait se relever de l'affaissement où il se trouvait réduit alors que par ce bienfait du Ciel. Cependant, un esprit de domination prévalait dans les conseils d'Espagne. Les Confidens et les anciens Généraux de Philippe II respiraient toujours la guerre : la guerre était toujours le cri général de la Nation. En un mot, quoique la Monarchie eût le plus pressant besoin de la paix, un fol amour pour la gloire était sa passion dominante. Sous le règne qui venait de se terminer, les Nobles avaient presqu'entièrement recouvré l'ancienne considération qu'ils avaient perdue sous l'ayeul et le père du Roi défunt. Or, si le Prince tout récemment descendu dans la tombe, s'était laissé gouverner par les Ducs de Lerma et d'Uzeda, ces Ministres, à leur tour, avaient été obligés de suivre, dans toutes les affaires importantes, le penchant unanime du Royaume. Les maximes d'ambition gravées dans l'esprit souple de Philippe dès sa plus tendre enfance ; la bigoterie inséparable d'une fausse Religion ; enfin, le caractère martial du Peuple entier, l'emportèrent pendant bien des années sur les vrais intérêt de l'Etat, et sur cet amour de la tranquillité

1621. pour laquelle soupiraient si fortement le petit fils de Charles et son Ministre. La guerre continua donc, mais sans aucun succès. A la vérité, la discipline militaire, la bravoure et la tactique des Espagnols subsistaient encore dans toute leur force : d'où il faut conclure que la perte de leur brillante réputation provenait du manque absolu de prudence et de vigueur dans leur gouvernement. En effet, les Pays-Bas, le Portugal et l'Espagne virent tomber en décadence leur commerce et leurs manufactures. Lerma sans cesse occupé d'expédiens pour assurer l'arrivée des trésors du nouveau Monde, avait entièrement abandonné toutes les autres branches d'administration. Indépendamment de la longue navigation d'Amérique en Europe, les croiseurs anglais et hollandais, qui couvraient les mers pour s'emparer de ces immenses richesses, rendaient leurs remises excessivement lentes et précaires. Il résultait donc de tant d'obstacles, qu'elles passaient avec une étonnante rapidité, par mille canaux divers, entre les mains des industrieux ennemis des conquérans du Mexique et du Pérou. Il n'existait plus ni finances, ni ressources pour continuer la guerre. Cependant, sans égard pour un état de choses si déplorables, Philippe,

ou son Ministre, s'occupait de plans pour soulever la France contre le meilleur des Rois, et d'armemens pour conquérir l'Irlande. Ainsi, l'attention de la Cour de Madrid, égarée par des projets insensés, s'écartait du véritable but auquel elle eût dû tendre uniquement, au lieu de s'appesantir sur de vaines chimères. 1621.

Tout au contraire, un attachement invariable à la liberté, un saint enthousiasme de Religion, une constante et laborieuse industrie, une sévère économie publique et privée, l'emportèrent, au bout d'une lutte sanglante de près d'un demi-siècle, sur l'opulence, sur la renommée, et sur la valeur disciplinée d'armées nombreuses soudoyées par l'Espagne, qui fut réduite enfin à prêter l'oreille à des propositions de paix. A la vérité, si l'impuissance de ses efforts, durant ce long et terrible différend, laissa la République naissante des Provinces-Unies s'asseoir majestueusement sur des bases inébranlables, il faut en attribuer la cause principale au défaut d'énergie, à la pusillanimité des Ministres de Philippe, qui finirent cependant par montrer plus de sagesse, en mettant un terme à ce fléau dévorateur de l'espèce humaine. Sans contredit, il est hors de doute que la trève conclue entre les deux

1621. parties belligérantes en fût devenue beaucoup plus avantageuse aux Espagnols qu'aux Hollandais, si les hommes d'Etat qui tenaient alors les rênes de cette antique Monarchie, si célèbre sous Charles-Quint, eussent aussitôt apporté dans un bon système de gouvernement cette prudence consommée, cette douce modération, cette judicieuse et rigide économie qu'eût dû leur donner l'expérience du passé.

Mais alors on ignorait absolument que l'industrie domestique est préférable à la possession des plus grands empires. Cette découverte, dont la lumière commence à percer dans les cabinets des Princes, était à peine connue à cette période de tems dont nous faisons un examen approfondi; et déjà près de trois siècles se sont écoulés depuis qu'on est convaincu de cette importante vérité, sans que les conseils d'Espagne aient encore pu s'en pénétrer. Cependant, l'expérience et la raison nous démontrent que la force d'un pays consiste particulièrement dans ses richesses industrielles et dans le nombre de ses habitans. Un royaume bien peuplé, dont les différens territoires, réunis et resserrés en un seul Tout, présentent une masse de forces indivisibles, jouit d'un avantage inappréciable sur un autre royaume d'une

immense étendue, dont la population est peu 1621.
considérable. Le premier peut se comparer à une garnison établie dans les étroites limites d'une citadelle bâtie suivant toutes les règles de l'art, qui met les troupes renfermées dans son enceinte à portée de résister aux assauts multipliés d'une armée étrangère, supérieure en nombre, et souvent même de faire sur elle des sorties glorieuses. Le second ressemble à une forteresse, dont les ouvrages trop étendus et les points d'escalade trop multipliés, ne sauraient être victorieusement défendus contre les efforts d'un ennemi belliqueux et vigilant. Cette proposition universellement reçue se trouve démontrée de la manière la plus frappante par l'état où se trouvait la Monarchie espagnole sous le règne de Ferdinand d'Aragon, comparé avec sa situation sous celui de Philippe III. Dans la première de ces périodes, la ~~souveraineté de l'Espagne~~, indépendamment des villes de Tripoli, de Bugia, d'Oran, de Mazalquivir, et d'autres places qu'elle possédait sur la côte d'Afrique, s'étendait sur le royaume de Naples et toutes les Iles de la Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Italie. Il était d'ailleurs aisé de prévoir que tôt ou tard la po-

1631. litique ou les armes asserviraient le petit Royaume de Portugal, quoique gouverné jusqu'alors par des Princes nés dans son sein, sous les lois de cette Puissance colossale, qui avait acquis la prépondérance la plus absolue sur la péninsule où se trouve enclavé cet Etat subalterne. Jamais les vicissitudes de la fortune, d'accord avec les opérations de la Nature, n'avaient concouru avec plus d'harmonie pour rendre l'Espagne un empire puissant et durable. Ses branches n'étaient ni trop pesantes, ni trop étendues pour se briser, et, dans leur chute, déchirer le tronc vigoureux dont elles sortaient. Tout au contraire, elles avaient pris une telle force, qu'elles lui reportaient avec usure les sucs nourriciers qu'elles en tiraient. La multitude innombrable d'habitans qui couvraient à cette période la surface de cette Monarchie; leur active industrie, leur esprit martial; en avaient fait le Royaume le plus florissant de l'Europe, et le plus formidable à tous ses voisins. Mais, sous le règne de Philippe III, cet Empire, qui s'étendait sur une partie du Globe infiniment plus vaste que celle de Rome au faîte de sa grandeur, fut vaincu enfin dans une contestation avec un petit ter-

ritoire peuplé seulement de Marchands et de Manufacturiers. 1611.

Après une défaite si humiliante, la Nation espagnole s'appliqua sans relâche à couvrir la perte de sa puissance du voile éblouissant de la pompe et de la splendeur : elle étudia avec non moins d'attention les moyens de recouvrer et même d'étendre son autorité par les intrigues et les négociations. De nos jours, le premier de ces artifices paraît être l'apanage de la frivolité. Cependant il faut observer que, dans ce tems, l'antique magnificence et la bienfaisante hospitalité étaient encore en honneur, et considérées comme des obligations très-essentielles dans la politique des Gouvernemens (1). Quant au second moyen, ou pour parler avec plus de clarté, quant à la manière d'ourdir une trame, et d'en imaginer et suivre avec finesse

(1) Chamberlay rapporte, comme une preuve de la modération et de l'économie de l'Electeur Palatin, que quand ce Souverain vint en Angleterre, pour faire sa cour à la princesse Elisabeth, il n'avait qu'une suite peu nombreuse, composée de gentilshommes, de serviteurs et autres gens de bonne mine et sans faste, au nombre de cent soixante-dix seulement. — Collection des Manuscrits de Birch, dans le Muséum Britannique.

1621. les ramifications les plus déliées, jamais, sans doute, pratiques secrètes et négociations ne furent conduites avec plus d'art, ou couronnées de plus brillans succès. En général, les Ambassadeurs espagnols gouvernaient despotiquement toutes les Cours où ils résidaient. Mais, il faut remarquer sur tout que ce fut sous le règne du faible Philippe III que se forgèrent ces chaînes qui, après avoir alarmé pendant tant d'années toutes les Nations, les eussent infailliblement rendues esclaves de l'ambitieuse maison d'Autriche, si elles n'eussent été rompues successivement par le bras vigoureux de Gustave Adolphe et la vaillance des Généraux formés à la guerre sous les drapeaux de ce grand Prince.

Ainsi, tandis que peu de Nations, depuis le Pont-Euxin et la Baltique j'usqu'aux Monts Pyrénées, étaient à l'abri des calamités de la guerre, l'Espagne jouissait sans crainte des délices d'une profonde paix. Le succès de ses armes en Allemagne lui avait regagné la haute réputation qu'elle avait perdue dans les Pays-Bas. Et comme il entre dans les prérogatives de la célébrité militaire de prescrire beaucoup de convenances d'usage et de mode, l'habit et les mœurs des Espagnols furent

adoptés universellement par les autres Nations 1621.
Européennes (1). Aussi, le luxe effréné de la Cour avait-il jeté le royaume dans des dépenses incroyables ; néanmoins, le Peuple espagnol passait toujours pour le premier Peuple du Monde. Mais si la pompe extraordinaire qu'il étalait, et qui semblait tirer sa source de la plus solide opulence, en imposait au dehors par un éclat trompeur ; au dedans, ce même Peuple, nonobstant sa prétendue prééminence sur l'un et l'autre hémisphère, gémissait sous le poids d'impôts énormes, qui lui faisaient payer chèrement toutes ses acquisitions et tous ses triomphes.

(1) Comme il est passé en proverbe de dire d'un homme du bel air, à son retour du continent, qu'il est tout *francisé* de la tête aux pieds ; de même en ces tems-là les voyageurs reparaissaient à Londres tout *hispaniolisés*. M. Rossingham, dit M. Chamberlaine, est revenu si métamorphosé, si *hispaniolisé*, qu'à peine l'ai-je reconnu au premier abord. — Collection des Manuscrits de Birch, dans le Muséum Britannique.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER LIVRE.



